



Université du Québec
à Rimouski

Des profondeurs du Témis, suivi de Représentations du territoire régional dans le récit du néoterroir : le cas de Townships de William S. Messier et d'Arvida de Samuel Archibald

Mémoire présenté

dans le cadre du programme de maîtrise en lettres

en vue de l'obtention du grade maître ès arts

PAR

© ANNE-MARIE TURCOTTE

Décembre 2019

Composition du jury :

Roxanne Roy, présidente du jury, Université du Québec à Rimouski

Camille Deslauriers, directrice de recherche, Université du Québec à Rimouski

Cynthia Harvey, examinatrice externe, Université du Québec à Chicoutimi

Dépôt initial le 24 avril 2019

Dépôt final le 19 décembre 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

À François, Lucien, Louis et
René, les bûcheux de ma lignée, mais
aussi à Yvonne, Jeanne, Lucille et
Fernande, mes héroïnes devenues
légendes

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont appuyée, de près ou de loin, durant la rédaction de ce mémoire. Merci à ma famille toujours derrière moi, sans qui ce rêve n'aurait jamais vu le jour.

Merci à ma directrice, Camille Deslauriers, qui m'a fait découvrir la géosymbolique et le néoterroir. Sans tes précieux conseils et ton amour pour l'écriture, je n'aurais pas plongé dans l'aventure de la création.

Je remercie également Roxanne Roy et Cynthia Harvey, qui ont accepté d'évaluer ce mémoire et de me donner, par le fait même, leurs précieux commentaires.

Je tiens finalement à souligner l'appui financier de la Fondation de l'Université du Québec à Rimouski qui m'a permis de me consacrer à la rédaction de ce mémoire.

AVANT-PROPOS

*tu as grandi / en portant sur ta paume / l'odeur bleue / de l'encre [...]
ça te vient / de loin, écrire / d'aussi loin que l'odyssée / humaine*
- Louise Dupré, *La main hantée*

C'est d'abord par la littérature québécoise du terroir que j'ai apprivoisé la littérature, notamment par des œuvres comme *Le Survenant*¹, *Menaud, maître draveur*², *Adagio*³. L'atmosphère des paysages ruraux et le mode de vie d'antan me donnaient l'impression de reconnecter avec mes racines, de vivre, par la lecture, ce que mes ancêtres avaient vécu. L'intérêt pour le passé de mes aïeux s'est ensuite accru durant mon emploi d'été comme préposée à l'accueil à l'ancienne gare L'Héritage, où je recevais la visite de mes habitués, des « p'tits monsieurs » à vélo qui venaient « jaser » sur le quai de la gare. Plusieurs, dont « Mononcle Lucien », me racontaient des anecdotes : leurs histoires de chasse, de douanes ou de camps de bucherons⁴. Sans le savoir, j'utilisais spontanément une technique historique s'apparentant à du « collectage », technique utilisée dans les recherches portant sur la tradition orale, en ethnologie. Plus tard, j'ai appris à maîtriser les bases de l'ethnologie au Musée du Témiscouata. Ce nouveau gagne-pain m'a permis d'en apprendre encore davantage sur ma région, ses gens, son passé, son patrimoine : tout ce qui fait son identité.

Au fil des témoignages, je me suis rendu compte que j'avais plusieurs histoires sur ma région à raconter. Des histoires propres au Témiscouata et liées à l'imaginaire de son territoire. Des histoires de perron d'église et de fonds de rang. Des histoires qui se sont passées sur le pont de glace ou dans le brise-culottes. Des histoires qui, de bouche à oreille,

¹ Germaine Guèvremont (1945). *Le Survenant*. Montréal, Beauchemin.

² Félix-Antoine Savard (1937). *Menaud, maître-draveur*. Québec, Librairie Garneau.

³ Félix Leclerc (1943). *Adagio*. Montréal, Fides.

⁴ Ce document a été rédigé selon les normes de l'orthographe rectifiée.

se sont transformées. Des histoires qui, à force d'exagération, sont presque devenues des légendes qui nourriront mes fictions, dans le présent mémoire.

RÉSUMÉ

Le présent mémoire poursuit deux objectifs étroitement liés. Dans un premier temps, il vise l'exploration de hauts-lieux du territoire témiscouatain, par le biais de l'écriture d'un recueil de récits intitulé *Des profondeurs du Témis*. Dans un second temps, il vise à établir que le territoire régional dans *Townships* de William S. Messier et dans *Arvida* de Samuel Archibald est principalement représenté par la mise en scène de hauts-lieux et par des liens serrés qui se tissent entre ces lieux et les personnages.

Le volet création est constitué de neuf récits portant comme titre le nom d'un lieu du Témiscouata. Même si chaque récit peut être lu de façon indépendante, une trame narrative s'installe tout au long du recueil par l'évolution psychologique de la narratrice en quête d'identité. À la fois consciente de la mémoire des lieux et inspirée par son imagination débordante, la narratrice laisse son désir de liberté prendre le dessus sur son enracinement au territoire.

Le volet réflexif réfère aux théories géocritiques de même qu'à la géosymbolique, afin de montrer que le territoire, dans *Townships* – plus particulièrement dans « Cantine 112, Sainte-Cécile-de Milton » et « Beaucoup et fort » – ainsi que dans *Arvida* (« Foyer des loisirs et de l'oubli » et « Chaque maison double et duelle »), est représenté principalement par des hauts-lieux et par les espaces projetés mémoriels ou fantasmagoriques qui hantent les personnages. Le premier chapitre, intitulé « *Townships* ou Curiosités des Cantons-de-l'Est », révèle que le territoire est non seulement représenté par des hauts-lieux comme la Cantine 112, mais également par le ton ironique d'un narrateur urbain et par la mise en scène de curiosités (des serveuses siamoises et un char allégorique caché dans une grange) qui confèrent aux récits un caractère légendaire. Le deuxième chapitre, intitulé « *Arvida* ou les illusions perdues d'un El Dorado nordique », montre que le territoire est représenté par l'hybridité du haut-lieu, empruntant des éléments du lieu de mémoire et du lieu imaginaire, mais aussi par l'exposition d'évènements hors du commun qui prétendent au statut de légendes.

Mots clés : Néoterroir. Récit. Représentation. Territoire. Haut-lieu. Lieu de mémoire.

ABSTRACT

The following dissertation pursues two closely intertwined objectives. First, it aims to explore Témiscouata's high places, through the short story cycle entitled *Des profondeurs du Témis*. Secondly, it aims to establish that the regional territory, in the collections of stories *Townships* from William S. Messier and *Arvida* from Samuel Archibald, is mostly represented by the staging of high places and close ties that weave between these places and characters.

The book *Des profondeurs du Témis* contains nine stories. Each of them is called by the name of a Témiscouata's place. Even though each story can be read independently, a narrative thread is set up throughout the collection by the psychological evolution of the female narrator in identity search. At the same time conscious of the memory of the places and inspired by her overflowing imagination, the narrator leaves her desire of freedom to take over her rooting in the territory.

The essay refers to the space theories and the high places typology, to show that the territory, in "Cantine 112, Sainte-Cécile-de Milton" and "Beaucoup et fort" – as in *Arvida* ("Foyer des loisirs et de l'oubli" and "Chaque maison double et duelle"), is represented mainly by high places and by the projected spaces memorial or phantasmagorical created by the characters. It is divided into two chapters. The first, entitled "*Townships* ou Curiosités des Cantons-de-l'Est", shows that the territory is not only represented by high places like Cantine 112, but also by the ironic tone of an urban narrator and by the staging of curiosities (Siamese waitresses and an allegorical float hidden in a barn) which confer to stories a legendary character. The second chapter, entitled "*Arvida* ou les illusions perdues d'un El Dorado nordique", shows that the territory is represented by the hybridity of the high place, borrowing elements from the place of memory and the imaginary place, but also by the exhibition of unusual events that claim the status of legends.

Keywords: Néoterroir. *Story. Representation. Territory. High place. Place of memory.*

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	viii
AVANT-PROPOS.....	ix
RÉSUMÉ.....	xi
ABSTRACT.....	xii
TABLE DES MATIÈRES.....	xiii
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
VOLET CRÉATION DES PROFONDEURS DU TÉMIS.....	13
MON TÉMISCOUATA.....	14
LA GRANGE.....	19
LA CABANE À SUCRE.....	25
LE PONT DE GLACE.....	32
LA ROUTE.....	38
LA GARE.....	45
LA COLONIE.....	59
LE BRISE-CULOTTES.....	69
LA MADAWASKA.....	74
INTRODUCTION.....	80
CADRE THÉORIQUE.....	81
CHAPITRE 1 <i>Townships</i> ou curiosités des Cantons-de-l'Est.....	85
1.1 « CANTINE 112, SAINTE-CÉCILE-DE-MILTON ».....	88
1.1.1 Le point de vue d'un narrateur urbain.....	89
1.1.2 La Cantine 112 : une métonymie de Sainte-Cécile-de-Milton.....	92

1.1.3	Les serveuses siamoises : une métonymie de Sainte-Cécile.....	93
1.1.4	Les jumelles : une métaphore du Québec ?.....	95
1.2	« BEAUCOUP ET FORT ».....	97
1.2.1	Des traces du narrateur écrivain.....	98
1.2.2	Le char allégorique : une métaphore du Québec ?.....	99
1.2.3	Les espaces projetés au service de la représentation du territoire.....	101
1.2.4	La double identité du personnage principal.....	103
CHAPITRE 2 <i>Arvida</i> ou les illusions perdues d'un El Dorado nordique.....		107
2.1	« FOYER DES LOISIRS ET DE L' OUBLI ».....	107
2.1.1	Entre mémoire et utopie.....	108
2.1.2	Entre lieu de mémoire et lieu imaginaire.....	110
2.1.3	De la petite histoire à la grande Histoire.....	113
2.1.4	Un récit qui prend des airs légendaires.....	115
2.2	« CHAQUE MAISON DOUBLE ET DUELLE ».....	117
2.2.1	Une maison centenaire ou la mémoire de la famille Villeneuve.....	118
2.2.2	Réversibilité cadre-personnage : le couple et la maison.....	121
2.2.3	Le retour du mythe et de la légende.....	124
CONCLUSION GÉNÉRALE.....		127
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....		133
CORPUS ÉTUDIÉ.....		133
CORPUS SECONDAIRE.....		133
SUR SAMUEL ARCHIBALD.....		134
SUR WILLIAM S. MESSIER.....		135
SUR LE NÉOTERROIR.....		135
SUR LE GENRE NARRATIF BREF.....		137
GÉOCRITIQUE, GÉOSYMBOLIQUE ET TRAITEMENT DE L' ESPACE.....		139
SUR LES MYTHES LITTÉRAIRES.....		144

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Lorsqu'on enseigne la littérature québécoise, on commence souvent par aborder des romans du terroir tels que *Maria Chapdelaine*, *Menaud, maître-draveur* ou *Le Survenant*, très populaires au début du XX^e siècle. Depuis ce temps, la littérature québécoise a bien changé pour mieux se définir, notamment avec l'avènement du joul, qui a permis une plus grande affirmation de l'identité québécoise à travers les œuvres littéraires francophones. Au tournant des années 2010, on assiste à un renouvellement de la tradition agriculturiste par le mouvement artistique que certains nomment le néoterroir. En 2012, Melançon a voulu faire preuve d'ironie sur son blogue *L'oreille tendue* quand il a employé l'expression « l'école de la Tchén'ssâ » pour désigner ce mouvement littéraire émergent. Et pourtant, l'expression ironique de Melançon a véritablement donné sa lancée au mouvement puisque ce terme a ensuite été repris dans de nombreux articles savants et durant des colloques universitaires.

Les auteurs appartenant à ce mouvement se distinguent des tendances littéraires actuelles – où l'urbanité est souvent surreprésentée – puisqu'ils situent leur intrigue dans un cadre rural. Leurs œuvres se caractérisent essentiellement par l'exploitation du thème de la forêt, le rejet de toute idéalisation et le souci accordé à l'oralité. Samuel Archibald, Raymond Bock, William S. Messier, Sylvain Hotte ou Geneviève Pettersen s'inscrivent dans cette mouvance. Leurs écrits comportent plusieurs similitudes :

Il y a chez eux, à des degrés divers et dans des contextes qui ne le sont pas moins, une réflexion

particulière sur l'espace, ce que certains ont appelé la *régionalité*, le *néoterroir*, le *néorégionalisme*, la *néoruralité*, le *posterroir*, l'*antiterroir* (Samuel Archibald), la *ruralité trash* (Mathieu Arsenault) ou le *alt-terroir* (William S. Messier) : ces romanciers proposent une nouvelle cartographie imaginaire. Il y a surtout un rapport singulier à la langue, **précisément en lien avec les espaces mis en scène**, une décrispation linguistique, nettement visible chez Archibald, Messier, Hotte ou Pettersen. Voici comment on parle au Saguenay, sur la Côte-Nord ou dans les Cantons-de-l'Est, disent-ils; c'est comme ça (Melançon, 2014 : 34).

Autrement dit, la langue orale employée par ces auteurs découle du cadre spatial régional choisi. Dans son article, « Le néoterroir et moi », Samuel Archibald définit le mouvement par trois grandes caractéristiques : la « démontréalisation » de la littérature, la langue vernaculaire et le chant fou du territoire qui refuse toute idéalisation.

Dans le cadre de la présente recherche-crédation, à mon tour, je privilégierai le terme « néoterroir ». D'une part, parce que j'étudierai un recueil d'Archibald et que c'est là le terme employé par l'auteur lui-même ; de l'autre, parce qu'il montre clairement son ascendance avec le terroir, un courant marquant de la littérature québécoise de 1870 à 1950 environ, qui réunit des romans de la terre ou des romans faisant la promotion de l'idéologie conservatrice de l'époque (*La terre paternelle*⁵, *Maria Chapdelaine*⁶) et idéalisant fortement le mode de vie des agriculteurs catholiques. De cette tradition, le néoterroir garde principalement le cadre régional et, dans certains cas, les thèmes des origines, de la famille et de la descendance. Le mouvement contemporain se distingue toutefois par le refus d'idéalisation du mode de vie régional. Ces auteurs emploient tantôt un ton ironique, tantôt fantaisiste, tantôt plus traditionaliste qui explorent de nombreuses esthétiques. Ici, ils proposent des textes réalistes, là ils frôlent le fantastique et ailleurs, ils explorent le récit d'horreur.

⁵ Patrice Lacombe (1972) [1871], *La terre paternelle*, Montréal, Hurtubise.

En outre, le néoterroir a par la suite fait l'objet de plusieurs articles dont un entretien entre Mercier et Archibald paru dans la revue *Québec français* : « La Tchén'ssâ, les régions et moi » (Mercier et Archibald, 2015). Dans ce texte, on mentionne que les auteurs du néoterroir abordent autant leur enfance que des faits historiques fondateurs. On y dépeint ce nouveau mouvement comme une « lutte pour l'existence d'une littérature des régions libre dans sa forme » et non « une idéologie de conservation renouvelée » (Mercier et Archibald, 2015 : 98). Il s'agit là, d'ailleurs, de la principale différence entre le terroir et le néoterroir. Ce mouvement contemporain tente de se réapproprier le territoire québécois par la littérature. Puisque la contemporanéité littéraire a tendance à situer ses intrigues à l'intérieur de la métropole et à représenter surtout les modes de vie liés à l'urbanité (Minelle, 2010), les auteurs du néoterroir « démontralisent » la littérature québécoise contemporaine en utilisant les régions comme cadre.

Deux dossiers de revues québécoises portent sur le néoterroir, soit « Les régions à nos portes » (Liberté, 2012) et « Territoires imaginaires » (Spirale, 2014). Les articles qui les composent montrent que ce mouvement exprime une ruralité modernisée par l'industrialisation. Autrement dit, les auteurs représentent le territoire de façon contemporaine, se distinguant ainsi du terroir des XIX^e et XX^e siècles. Dans ces œuvres, on aborde ainsi la fermeture des commerces locaux, l'attrait des drogues à l'adolescence, la dégradation des infrastructures ou l'esprit de clocher, par exemple.

⁶ Louis Hémon (1988) [1913], *Maria Chapdelaine*, Montréal, Boréal.

Dans « Territoires imaginaires », on rapporte que ce mouvement s'exprime autant en littérature qu'en musique et au cinéma, notamment dans les chansons du groupe *Avec pas de casque* et dans les films du cinéaste Rafaël Ouellet (Lapointe et Mercier, 2014 : 31).

Par ailleurs, en plus de s'étendre à d'autres formes d'arts, le néoterroir s'applique à plusieurs genres littéraires. D'abord, le roman reste un genre très populaire grâce à ses nombreux représentants : William S. Messier (*Épique, Dixie*), Geneviève Pettersen (*La déesse des mouches à feu*), Jean-Philippe Chabot (*Comment finissent les arbres ?, Le livre de bois*), Matthieu Simard (*Ici, ailleurs*), Jean-François Caron (*Nos échoueries, De bois debout*), Ariane Gélinas (*Villages assoupis*). Ces écrits se caractérisent entre autres par une présence marquée de la forêt, par la représentation du cadre régional référentiel québécois, par le refus d'idéalisation témoignant de l'abandon des régions causé par l'exode rural. Plus modestement, le genre de la nouvelle est aussi mis de l'avant par quelques auteurs : Louis Hamelin (*Sauvages*), Raymond Bock (*Atavismes*) et Éric Plamondon (*Donnacona*). Ils peuvent également tenir compte de l'héritage du passé canadien-français en revisitant certains événements plus restreints de l'Histoire. Si le genre narratif est représenté par une majorité d'hommes écrivains, la poésie semble le genre de prédilection des femmes : Alexie Morin (*Chien de fusil*), Noémie Pomerleau-Cloutier (*Brasser le varech*), Marjolaine Beauchamp (*Fourrer le feu*), Marie-Hélène Voyer (*Expo Habitat*) et Catherine Lalonde (*La dévoration des fées*). Ces écrivaines se servent surtout de la forêt, de la végétation et des éléments naturels du paysage pour construire leurs images poétiques. Les souvenirs d'enfance et le thème de la filiation caractérisent également leur poésie.

À la lumière de toutes ces considérations, une étude inspirée de la géocritique, qui se

penchera sur la représentation du territoire dans les recueils ciblés, *Arvida* et *Townships*, lesquels s'inscrivent dans ce courant du néoterroir, semblerait pertinente dans la mesure où ce mouvement exploite l'espace régional contemporain, d'un côté et, de l'autre, parce qu'à ma connaissance, cet aspect spécifique des textes retenus n'a pas encore été exploré.

PRÉSENTATION DE LA RECHERCHE-CRÉATION

Mon mémoire se divisera en deux parties. D'une part, un recueil de neuf récits ; de l'autre, une analyse des représentations spatiales dans un corpus de quatre récits du néoterroir, soit *Arvida* de Samuel Archibald et *Townships* de William S. Messier.

Dans un premier temps, le volet création s'inspirera de l'imaginaire du territoire de ma région : le Témiscouata. Chaque village porte son histoire, ses coutumes, ses traditions et possède, en quelque sorte, son identité. Mes histoires empreintes de fiction prendront donc racine dans des lieux propres à ce territoire : le pont de glace, la Madawaska, la colonie, le brise-culottes... En explorant ces lieux et en interrogeant la mémoire des occupants, on accède à quelque chose qui ne se trouve pas dans les livres d'Histoire ou sur une carte géographique : quelque chose qui émerge plutôt de la parole locale, de l'imaginaire populaire, de l'atmosphère ou de l'occupation particulière du territoire par ses habitants. Les anecdotes, les souvenirs, les traditions locales, les règles non écrites pullulent dans ces lieux régionaux et marquent leur population.

Or, selon Mario Bédard, professeur au département de géographie de l'UQAM et spécialiste en géographie culturelle, c'est avant tout l'humain qui donne un sens aux lieux qu'il fréquente. De cette façon, certains lieux deviennent symboliques au hasard de

l'Histoire et de la vie des gens du coin, au fil des évènements collectifs qu'ils ont abrités. On les appelle les lieux de mémoire⁷. La gare, par exemple, est un lieu de mémoire parce qu'elle représente le principal transport de l'époque. Autrefois, le chemin de fer constituait le seul contact avec le monde extérieur. Le *Temiscouata Railway* a longtemps été l'unique voie vers les Maritimes. Tandis que d'autres se transforment en lieu d'identité individuelle parce qu'ils marquent un temps fondateur, comme un lieu d'enfance. Il s'agit alors d'un lieu du cœur. La cabane à sucre constituera notamment un lieu du cœur, pour ma narratrice, car c'est un lieu d'enfance associé à des souvenirs précis et à ses origines familiales.

Ainsi, mes récits porteront non seulement sur différents lieux du Témiscouata, mais sur des lieux de mémoire collective et sur des lieux du cœur principalement liés à l'enfance. J'exploiterai également les liens qu'entretiennent symboliquement les personnages et les figures spatiales en mettant tantôt en scène l'influence du lieu sur le personnage, tantôt l'influence du personnage sur le lieu. Par exemple, certains lieux, comme la forêt, provoquent de la nostalgie chez la narratrice en quête d'identité. À l'inverse, l'accouchement de Jeanne sur le pont de glace du lac Témiscouata donne une nouvelle mémoire au lieu. Par ailleurs, j'accorderai une attention particulière à la langue orale, à l'instar des écrivains du néoterroir. En effet, l'oralité et certaines de ses expressions typiques font partie intégrante du territoire régional représenté : elles le caractérisent, le rendent unique. Par l'emploi de régionalismes, d'archaïsmes et de formulations familières – plus particulièrement dans les dialogues et parfois, dans la narration – je ferai entendre la façon de parler des gens de ma région. En somme, j'explorerai le territoire régional en

⁷ La définition des concepts théoriques sera donnée ultérieurement dans la partie réflexion.

représentant des lieux du cœur, des lieux de mémoire et en tentant de reproduire, à certains moments, la langue orale des gens qui les habitent.

Dans un second temps, le volet réflexion, intitulé **Représentations du territoire régional dans le récit du néoterroir : le cas de *Townships* de William S. Messier et d'*Arvida* de Samuel Archibald**, consistera en une étude géocritique portant sur la symbolique des lieux régionaux. En opposition aux figures de l'urbanité souvent exploitées dans la nouvelle québécoise contemporaine, d'après Cristina Minelle, théoricienne du genre, le mouvement artistique du néoterroir permet à la littérature de se réappropriier le territoire québécois. Ce retour vers les régions a donné lieu à plusieurs œuvres tant littéraires, musicales⁸ que cinématographiques⁹. Parmi celles-ci, *Arvida* de Samuel Archibald et *Townships* de William S. Messier m'apparaissent les plus pertinentes dans le cadre de ma recherche, étant donné qu'elles portent tous deux sur un territoire spécifique du Québec – ce qui tisse d'emblée des liens étroits avec mon projet d'écriture. En outre, j'ai choisi de limiter mon corpus à quatre récits, soit deux dans chaque œuvre. Dans *Arvida*, les histoires « Foyer des loisirs et de l'oubli » et « Chaque maison double et duelle » s'avéreront les plus pertinentes dans le cadre de ma recherche. Dans *Townships*, j'étudierai « Cantine 112, Sainte-Cécile-de-Milton » et « Beaucoup et fort ». Ces récits ont l'avantage d'explorer une riche variété de figures spatiales. Et ces figures constituent le plus souvent des lieux de mémoire et des lieux du cœur. Plusieurs lieux référentiels régionaux y sont en effet représentés et se déroulent au sein de villages réels qu'on peut retrouver sur une carte

⁸ Avec pas de casque (2008). *Dans la nature jusqu'au cou*. Grosse Boîte.

⁹ Rafaël Ouellet (2012). *Camion*. K-Films Amérique.

du Québec. En d'autres mots, ce corpus permet de se faire une nouvelle image de ces lieux qui existent dans la réalité – d'où le champ d'analyse choisi : la géosymbolique (en référant aux ouvrages de Mario Bédard) et la géocritique (j'emprunterai les concepts théoriques et la grille d'analyse présentés par Christiane Lahaie dans *Ces mondes brefs*). Bien entendu, d'autres lieux non référentiels sont aussi présentés dans ces œuvres. À titre d'exemple, une maison centenaire, un lac, une ferme, tous fictifs. Cela dit, l'amalgame de ces lieux référentiels et non référentiels – des lieux du cœur et des lieux de mémoire – en vient, dans les deux œuvres à l'étude, à dresser véritablement un portrait personnel des régions revisitées par Archibald et Messier.

QUESTION GÉNÉRIQUE

Dans un autre ordre d'idées, les œuvres de mon corpus proposent chacune une indication générique assez inusitée. Sur la première de couverture du recueil d'Archibald, on retrouve l'étiquette « Histoires » tandis que sur celle de Messier, il s'agit plutôt de « Récits d'origines ». Cette particularité du paratexte soulève une question concernant le genre littéraire de ces recueils : s'agit-il de nouvelles ? de nouvelles-histoires ? de récits ? de contes ?

Le genre narratif bref peut prendre plusieurs formes. Je commencerai donc par tenter de mieux définir le genre littéraire qu'explorent ces auteurs et d'adopter un terme générique qui correspondra aussi au type de texte que je proposerai dans le volet création du mémoire.

En ce qui concerne la nouvelle, quelques constantes reviennent chez Audet (2005), Brulotte (2010), Lahaie (2009), Minelle (2010) et Tibi (1995) théoriciens du genre. En résumé, la nouvelle respecte deux principales contraintes : la narrativité (Tibi : 11) et la brièveté (Audet : 69-70), autant dans sa matérialité que dans son contenu et sa forme. Intensité, concision, condensation, évocation, suggestion, fragmentation, dépouillement sont des mots-clés qui reviennent chez presque tous les spécialistes du genre. Elle privilégie comme sujets de prédilection les moments charnières, les tranches de vie, les passages et les prises de conscience mais aussi les banalités du quotidien. Elle propose peu de personnages, et suivant les hypothèses de Minelle, ces derniers sont souvent peu introduits, aussi fragmentaires que fragmentés, observés à la loupe dans *une* situation qui les occupe, souvent urbains (Minelle, 2010), mais presque « fatalement isolés » (Tibi : 75). En somme, la nouvelle reflète davantage l'instant que la durée.

De ce fait, les textes de mon corpus ne cadrent pas tout à fait avec cette description de la nouvelle québécoise contemporaine. En effet, les textes de mon corpus semblent privilégier davantage « l'anecdote » ou « l'histoire » et ils s'inscrivent dans un temps beaucoup plus long que celui de l'instant. Ils ne se situent pas dans un décor urbain et misent davantage sur l'action que sur l'intériorité des personnages.

En ce sens, Jean-Pierre Boucher (1992), précisant les postulats de René Godenne (1989), distingue trois types de nouvelles. D'une part, la nouvelle-histoire miserait davantage sur l'anecdote ou l'intrigue racontées, tout en s'inscrivant dans une certaine durée. D'autre part, la nouvelle-instant ne s'intéresserait qu'à un moment précis et relativement court, en faisant abstraction de « l'avant » et de « l'après ». Enfin, dans la

« nouvelle-nouvelle », la matière anecdotique est réduite au maximum misant plutôt sur la description et la réflexion, voire sur l'autoreprésentation du nouvellier en train d'écrire. De Godenne, nous retiendrons la nouvelle-histoire qui ressemble davantage à ce que nous cherchons.

De plus, selon les prescriptions de Godenne, la nouvelle-histoire doit rester vraisemblable. Elle peut même reposer sur des événements véridiques. C'est ce qui la distingue principalement du conte. Les textes du corpus proposent un cadre spatial référentiel, qui représente des régions du territoire au Québec. Autrement dit, les lieux présentés existent dans la réalité. La plupart des textes de mon corpus ne comportent pas d'élément surnaturel proprement dit. Toutefois, on peut remarquer que certains aspects deviennent presque mythiques dans « Beaucoup et fort » de *Townships*. Dans « Chaque maison double et duelle » d'*Arvida*, les personnages croient fermement à des phénomènes paranormaux entourant leur nouvelle maison.

De surcroît, contrairement aux principes de l'histoire sérieuse, les intrigues proposées par mon corpus abordent des sujets insolites qui n'ont rien de banal. Effectivement, dans *Arvida*, on raconte une partie de hockey historique avec les anciens Canadiens (« Foyer des loisirs et de l'oubli »), on met en scène une maison hantée par l'histoire d'une famille (« Chaque maison double et duelle »). Le même principe s'applique dans *Townships* où le narrateur rencontre deux serveuses siamoises dans une cantine de village (« Cantine 112, Sainte-Cécile-de-Milton »).

Par ailleurs, même s'ils s'inscrivent dans une certaine durée, les textes proposés par mon corpus respectent quand même les principes de brièveté qui sous-tendent le sous-genre

de la nouvelle-histoire. De ce fait, on assiste au survol d'une vie où on a retenu que les éléments décisifs. Ainsi, concernant la durée du récit des textes choisis dans *Arvida* et *Townships*, l'intrigue s'étend souvent sur plusieurs jours, voire plusieurs semaines ou années. Il semble cependant important de souligner que les textes d'Archibald sont beaucoup plus longs que ceux de Messier.

Par ailleurs, certains textes d'Archibald et de Messier se rapprochent par moments aussi du conte. D'abord, par la narration qui rappelle un peu celle d'une situation de contage, où le narrateur est soit un personnage ou un témoin de l'histoire qu'il s'apprête à révéler. Dans « Foyer des loisirs et de l'oubli » d'*Arvida*, le narrateur raconte des événements qui concernent sa famille et son village. Dans certains cas, il a été témoin de ce qu'il raconte tandis que d'autres fois, il relate des événements du passé. À l'instar d'Archibald, dans certains textes de ma partie création, on peut parfois remarquer un deuxième niveau de narration qui rappelle les relais de parole souvent mis en scène dans les contes : la narratrice principale se fait raconter une histoire à l'intérieur de sa propre histoire.

À ce propos, outre le sujet amusant et la narration contée, d'autres caractéristiques du conte entrent en désaccord avec mon corpus. Selon Aubrit (1997), spécialiste du conte et de la nouvelle, le conte populaire exprime un souci didactique témoignant des valeurs d'un groupe social. Autrement dit, l'issue du conte reste la plupart du temps moralisatrice. L'intrigue se situe hors du temps et de l'espace du monde réel et les personnages stéréotypés ne montrent pas de profondeur psychologique. Cela dit, Jean-Marc Massie (2001), théoricien du conte au Québec, explique dans son *Petit manifeste à l'usage du*

conteur contemporain que le conte contemporain a beaucoup évolué pour devenir de plus en plus hybride en croisant divers types de contes comme le conte fantastique, le conte philosophique, le conte merveilleux, le conte traditionnel, le conte urbain ou le récit de vie. Même si, tout comme dans les contes, les textes de mon corpus accordent un souci à l'oralité et à la mémoire du passé, le cadre spatiotemporel, la finalité et les personnages ne correspondent pas aux prescriptions du genre.

Puisque la nouvelle contemporaine, la nouvelle-histoire et le conte ne cadrent pas en tous points avec les textes de mon corpus, vérifions du côté du récit, un genre plus élargi et moins balisé que ceux dont j'ai parlé jusqu'à présent. Même si les théoriciens du genre narratif ne s'entendent pas tout à fait sur les normes qui régissent le récit, il demeure possible d'en énumérer quelques lignes directrices. Selon le *Dictionnaire des termes littéraires* (Gorp, 1998) au sens large, un récit correspond à un texte narratif qui « raconte une histoire constituée d'une série d'évènements concernant des personnages ». Dans un sens plus restreint, le récit constitue une « forme narrative brève apparentée à la nouvelle, mais ayant une structure plus souple » (Gorp, 1998 : 406). Ainsi, pour sa flexibilité générique et afin d'éviter toute confusion générique, je retiendrai l'appellation « récit » en ce qui concerne autant les textes de mon corpus que ceux de ma partie création.

VOLET CRÉATION
DES PROFONDEURS DU TÉMIS

« Pour certains l'esprit d'une région est défini par l'ombre
d'une montagne qui veille sur ses habitants et qui jette
sur eux un souffle épique pour les accompagner
dans l'ouvrage ordinaire. Pour d'autres, c'est un fjord
qui creuse l'âme collective. Ou encore les berges d'un fleuve
où les marées menacent quotidiennement de révéler
au grand jour un secret depuis longtemps noyé. »

Dixie, Messier : 134

« Dans l'expérience des choses n'habite aucune mémoire.
Les pâtisseries anciennes évoquent notre enfance pour nous seuls,
et encore, si on prend le temps de les mastiquer comme il faut,
on doit bien avouer qu'elles ne goûtent plus la même chose. »

Arvida, Archibald : 21

MON TÉMISCOUATA

Ma terre d'origine.

Tes racines ancestrales poussent à travers les générations. Dans leur sillage, un arbre généalogique solide : une famille tricotée serrée, un peu folle sur les bords. Des *Turcotte*, fiers de leur héritage de bucheux, de la fougue dans l'âme et de l'ambition dans l'œil.

Mon terrain de jeux.

Tes grandes forêts et tes vastes étendues ont entraîné mes jambes folles à courir après les papillons. Lors de nos parties de *Kick la canne*, je devenais Lynx au regard perçant ou Lièvre peureux. On rentrait à la maison à la noirceur, les genoux verts de pelouse et le coton ouaté bruni par la terre. Nos étés au Camp Basley peuplent encore nos conversations d'adulte. Une semaine à crier des chansons à répondre. Parcourir la forêt de pins. Craindre le lac à sangsue et la légende du bonhomme Owen. On revenait avec une libellule épinglée sur du styromousse. La tête pleine d'expériences : de la construction d'un puits indien à la randonnée interminable pour se rendre au Grand Pin frappé par un éclair.

Mon enfance.

On rentrait les joues rouges de tes après-midis de Ski-doo. Dès qu'on voyait le tracteur traverser la rue, on se grouillait à mettre nos souliers pour rejoindre Grand-Papa Louis. Tes cueillettes de framboises, tes soirées de conserves en famille à équeuter des fèves m'ont montré le savoir ancestral du ketchup aux fruits. Dans le rang de la rivière aux bouleaux, là

où nos voisins sont nos cousins, j'ai grandi dans cette liberté où on *prend le dehors* au lieu d'être prisonniers de l'écran.

Mon dialecte.

Ta langue de bucheron habite nos voix. *Dégreille-toé. Les frapabords arsoudent. Rien qu'à voir, on voué ben.* Ton accent vit dans les rumeurs alimentées à même la terrasse du P'tit Rouet. J'ai appris à parler avec tes expressions. *On pique dans le toepath. On va dans shed pour charcher notre réguine. On argorde el siffleux dans talle de noisettes.*

Ma frontière.

Ton territoire a longtemps été disputé entre le Québec, le Nouveau-Brunswick et les États-Unis. Ton accent est souvent confondu avec la prononciation rroulante et le frrranglais coloré de nos voisins brayons : *Zip ton coat, t'as toute la falle à l'air ! Chu brûlé bin tight ! Y'a r'volé autenbas d'l'escalier. Mon père va tinker l'char d'l'aute bôrd, c'est plus cheap.* C'est vrai qu'on se r'ssemble dans notre parler. Mais quand qu'on va *shoper d'l'aute bôrd des lignes*, comme ils disent, on se demande toujours l'heure qu'il est. À notre heure ou à *leu' z'heure?*

Mon mentor.

Tu me transmets le savoir des mystères de la forêt et des signes du ciel. J'ai appris mes couleurs avec tes feuilles d'automne. L'entraide avec la froidure de ton hiver. L'ardeur au travail avec les coulées de ton printemps. Aucune école n'aurait pu m'enseigner à cueillir des champignons comestibles. *Starter* un feu sans allumettes. Estimer l'heure par la hauteur

du soleil. Reconnaître un oiseau par son chant. Deviner les amourettes d'un *chevreu* à travers les entailles d'un tronc. Espérer de beaux lendemains dans les couchers de soleil.

Ma terre des gens heureux.

Tes Lucien, tes Hermel, tes Thérèse m'apprennent la sagesse de l'expérience et la paix à l'ancienne. La bienveillance au fond des yeux, les gens du Témis sont toujours prêts à *booster* ton char ou à te piquer une jasette. Je prends plaisir à provoquer tes sourires et tes bonjours de coin de rue.

Mon lac sans fond.

Tes eaux divisent le territoire : la Vallée des lacs d'un côté et le Transcontinental de l'autre. Ton pont de glace cicatrise la trace laissée par un glacier. Tes profondeurs légendaires mènent aux Enfers. On dit que le Diable a emporté dans ses abysses deux Malécites qui chassaient la sauvagine jusqu'à la Madawaska. Depuis le passage du Malin, la rivière ne gèle plus. Même l'hiver.

Ma forêt.

Omniprésents, tes arbres ont tracé ma lignée. Mon arrière-grand-père y maniait le *sciotte* avec ferveur pour faire vivre ses 14 enfants. Mon grand-père y jouait du *godendart* avec son *partner*. Il chantait : *Viens t'en mon argent, va-t'en ma santé*. La sève dans le sang, mon père y a bâti son érablière artisanale.

Mon pays de l'érable.

Grâce à toi, le temps des sucres devient un autre Noël. On se rassemble dans les cabanes pour célébrer les grandes coulées. Notre congélateur est envahi par des boîtes au trésor contenant des cornets de sucre. En franchissant la porte du *P'tit Bec sucré*, je me sens enveloppée par l'odeur enivrante. Une vapeur blanchâtre s'échappe de la bouilleuse en *stainless*. Dans leur *soute* d'hiver, les enfants courent entre les flaques d'eau. Mononcle Jules étend du sirop chaud sur la neige immaculée. Devant mes yeux, le liquide se cristallise. J'attaque le sirop durci avec mon bâton de bois. La tire et les cristaux de neige fondent sur ma langue et collent à la commissure de mes lèvres.

Mon petit Témis.

Ton ancien chemin de fer passe juste derrière chez nous. Tous les soirs, après souper, on enfourchait nos bicycles pour rider sur le tracé de *Temiscouata Railway Compagny*. Toute petite, j'étais assise sur un siège *patenté* par-dessus la roue arrière de Papa. On se rendait au *Vieux Village* pour acheter des *jujubes* aux pêches. Sur le perron, on dégustait une *slush* au melon d'eau. Papa m'emmenait voir le troupeau de vaches d'Hermel Dubé et l'ancien hôtel l'Arc-en-ciel où il a rencontré Maman. Il cachait toujours une prune juteuse dans la poche de sa *froque* de nylon.

Mon parc national.

Ton territoire protégé rend hommage à nos ancêtres : des Malécites, des draveurs, des bucheux. Tes fouilles archéologiques montrent les grands voyages des Amérindiens nomades. Grande source de *chert*, tu attirais les tribus autochtones qui transformaient cette pierre en outil. Dans les traces du passé, je sillonne tes sentiers pédestres. Ta montagne du

Fourneau me coupe le souffle par sa vue panoramique sur le grand Témis. L'humidité perle sur mon visage aux cascades Sutherland. Sous mes pieds, l'Histoire se dévoile au Jardin-des-Mémoires.

Ma résilience.

Je suis tenace comme tes habitants qui se sont battus pour leur territoire. Préserver leurs villages avec les opérations Dignité. Leurs jobs avec l'association des forestiers. Leur prospérité avec la souscription de la cartonnerie de Cabano. Dans le sillage de ton histoire, tu prouves que tu mérites d'exister. Tes Témiscouatins sont ta force tranquille.

Ma fierté.

Je suis bien ancrée, enracinée dans ton territoire. Je suis bucheux de souche. De draveur à ingénieur forestier. De grand-mère maitresse d'école à mère enseignante. Tu crées une à une les plumes de mes ailes. Je suis prête à m'envoler par-delà tes frontières. Parce qu'être enracinée ne veut pas dire enchaînée. Je désire me dépayser pour t'apprécier encore plus, à mon retour.

Mon horizon.

Je te choisis pour y bâtir mon avenir. Quand j'entends parler d'exode rural ou de villages qui se vident, j'ai un gout amer sous la langue. J'ai ton accent en bouche, ton sang de draveur dans les veines et ta résilience dans l'âme. Je t'habiterai parce que tu m'habites.

Avant tout.

LA GRANGE

Dernière année sur des bancs d'autobus jaune. Attendre sur le bord de la route à huit heures moins dix. Se sentir importante parce que l'autobus arrête le trafic de la transcanadienne dans les deux sens, juste pour moi. Aller chercher Sabrina trois kilomètres plus loin, demi-tour au poste d'Hydro, détour par le chemin de l'arc-en-ciel pour Laury, passer devant la SAQ, le BMR, le cimetière, faire le tour du carré fougère, avenue Thibault, 7^e rue. Enfin débarquer devant la polyvalente.

Faire l'inverse à quatre heures. Chaque jour. 180 jours par année. Aujourd'hui, comme tous les autres, depuis la maternelle. Même chauffeur, même autobus, même trajet, même poste de radio, les nouvelles régionales avec Guylain Jean.

4h09 : Dan arrête l'autobus devant chez nous. Me lever, mettre mon sac à dos d'un seul coup d'épaule, traverser l'allée entre les 24 bancs, descendre les trois marches. *À demain, Dan !* Le vent ébouriffe mes cheveux, le trafic reprend. Je remarque à peine le camion de pompier *parqué* en face chez Grand-Papa Louis.

J'étais sur mon premier voyage de bois de chauffage. Je déchargeais le trailer quand j'ai entendu un gros spark qui venait d'en face. J'ai été voir en avant de la maison juste pour être sûr que tout était correct, mais j'ai rien vu. Ça devait juste être un tire de vanne qui avait éclaté sur la route. Quelques minutes plus tard, le même bruit encore plus fort. Là,

c'est sûr qu'il se passait de quoi de pas normal. Je suis retourné voir. Je me suis avancé jusqu'à la boîte à mail.

Imagine-toi donc que le feu était pris dans l'arbre entre chez Lucien et la maison de Grand-Papa Louis. Tu sais, le grand chêne qui passe proche des fils électriques ? Mon premier réflexe, ç'a été de rentrer chez nous pour caller le 911. Adresse, nature de l'urgence, estimation des besoins, température... Ça finissait plus, les questions. Je leur ai dit que ça pressait, fallait que j'aie voir à ça.

Grand-Papa a soulevé une bâche pour nous montrer un vieux bicycle. Pas n'importe quel bicycle. Une *réguine* patentée avec toutes sortes de fils raboutés. Sur la roue d'en arrière, on voyait même un cylindre de métal qui ressemblait à un ventilateur.

« Ça, c'est ma première moto. Je m'étais patenté ça avec un moteur de machine à laver. Votre père était pas vieux, dans ce temps-là. Ça marchait pas fort, fort, mais ça finissait par avancer sans qu'on ait besoin de pédaler. Dans ce temps-là, quand tout ce que tu connais, c'est le son de rivière pis le travail dans le bois, t'as l'impression que c'est ça la liberté. En tout cas. »

Ma sœur et moi, on comprenait pas trop ce qu'il voulait dire. Dans nos têtes d'enfant, transformer un bicycle en moto relevait de la magie.

Accoté sur le mur d'en arrière, son premier vrai bicycle à gaz. Moitié bicycle, moitié moto, un pédalier en plus d'une *tinque* à gaz sur la roue d'en avant.

Grand-Papa nous a permis de faire un tour. Il m'a tendu un casque qui ressemblait à une boule de quilles. Dehors, il nous a montré comment donner du gaz. Pédaler un peu au début

pour prendre de l'air. J'ai senti ses grandes mains *rough* me pousser dans le dos. *Vas-y ma belle fille !* J'ai pédalé le plus vite que je pouvais, comme le petit gars dans E.T. l'extraterrestre.

Un peu de gaz, dernier coup de pédale.

Le vent dans les cheveux, cette impression de voler.

Avec le vent qui soufflait à écorner les bœufs, le feu lichait la pelouse. Il avançait déjà vers la grange de Grand-Papa. J'ai couru jusqu'à la shed. Je savais pas trop ce que j'allais faire, mais il fallait que je trouve une idée, pis vite. Ça s'est adonné que j'ai trouvé une poche de jute humide. J'ai essayé d'étouffer le feu en donnant des coups sur les flammes. Ça marchait pas pire, mais avec le vent c'était pas évident. Après quelque chose comme cinq-dix minutes, Alain Morin est arrivé en courant. Tu sais, le gars qui travaille avec moi au moulin ? Tu le connais : toujours le nez fourré partout, toujours le premier à être au courant de tout, mais toujours prêt à rendre service.

J'étais ben content d'avoir mon helper. Il est allé se chercher une poche de jute lui avec. Mais, à la manière qu'il ventait, je me disais qu'on prendrait pas le dessus avant que les pompiers arsoudent. Le feu se propageait du côté de la rivière, mais on pensait juste à sauver la grange. Il y avait rien de gagné, l'incendie prenait du terrain. Les rafales de vent aidaient pas. Des fois, il fallait carrément s'enlever de là. On pouvait plus respirer, siboite !

- Prêt, pas prêt ! J'y vais.

Encore mon tour de chercher. Mes cousins n'étaient nulle part dans la grange.

Cette fois-là, ils se cachaient au 2^e étage. Prévisible. J'avais jamais osé m'y aventurer. Et ils le savaient. *Ben trop jeune pour te tenir avec nous autres !* J'allais leur montrer ! J'ai empoigné l'échelle. Les pieds sur le premier barreau. Un à la fois. Éviter de regarder en bas. Se concentrer. Ne pas perdre son sang-froid. L'échelle qui branle à chaque coup. Trop tard pour reculer. Garder le rythme. Un, deux, un, deux. Un.

Enfin. À plat ventre sur le 2^e étage.

Là-haut, Martin, Guillaume, Maxime étaient assis sur des balles de foin.

Ils sont restés muets. Et l'instant d'après, ils m'ont applaudi.

Guillaume m'a donné une tape dans le dos. *Je savais que t'étais capable !*

J'ai fait un pas en avant pour garder l'équilibre.

Encore engourdie par le vertige.

Pendant que je me démenais les bras avec ma poche de jute, Grand-Maman Fernande égrainait son chapelet. Grand-Papa, lui, revenait de sa marche dans la montagne. Dès qu'il a vu la fumée en face, il était sûr c'en était fini de sa grange. Il a ben vu que c'était proche de chez Mononcle Lucien. Ça fait qu'il est allé chez eux pour l'avertir. Une chance ! Lucien ronflait ben tranquille sur son divan. Mononcle est sorti dehors avec ses pantoufles de Phentex. Il regardait ça bruler, pas plus stressé que ça. Les flammes se propageaient vers la Madawaska. Le feu grimpeait dans les sapins pis les épinettes. La pelouse était calcinée partout autour de nous autres. On savait plus où donner de la tête.

Encore une fois cette année, Mononcle Claude a tué un original. J'ai insisté pour aller le voir avec Papa. J'avais déjà vu des chevreuils de loin, dans le bois. Je les avais trouvés *cutes* avec leur long museau et leur queue blanche. Mais un vrai original, j'en avais jamais vu.

De l'autre côté de la route, on voyait déjà le corps de la bête suspendu du haut de la grange. Plus on s'approchait, plus ses entrailles rouges me donnaient mal au cœur. Un sang épais dégoulinait le long de ses côtes. Des gouttes tombaient sur le plancher en terre battue. L'original avait encore les yeux ouverts. Le regard figé dans une expression de peur.

- Belle femelle, mon Claude !

Une femelle en plus. Peut-être une maman comme dans *Bambi*. Ses bébés originaux étaient-ils assez vieux pour se débrouiller tout seuls ? Qui leur apprendrait à se nourrir ? Qui les protégerait ? Avaient-ils été témoins du meurtre de leur mère ?

- Félicitations !

Papa approuvait le massacre.

J'avais pas le droit de pleurer.

Les prières à Grand-Maman ont été entendues.

Par chance pour nous autres, il y avait eu un feu du côté du Nouveau-Brunswick. Une couple d'avions-citernes revenaient de leur run.

Tasse-toi de là quand ça lâche l'eau d'en l'air. Un orage qui tombe d'un seul coup ! SPLASH ! Quand je les ai vus arriver, j'ai couru m'abriter en dessous d'une épinette. Les

avons ont passé une couple de fois en allant se remplir sur le lac Témis. Ça a éteint le plus gros du feu.

Une chance qu'on a eu de l'aide d'en haut.

Avant souper, Papa est revenu. Visage noirci jusqu'au cou, mains pleines de suie, chemise trouée par les tisons.

Entre quelques bouchées de pâté chinois, Papa me raconte comment il a sauvé la grange. Et les souvenirs qu'elle a vus naître.

La fois où Grand-Papa Louis m'a fait goûter un morceau de liberté.

Celle où j'ai vaincu ma peur des échelles.

Et vu la mort pour la première fois.

LA CABANE À SUCRE

Je voulais que ma liberté ressemble à du pollen de pissenlit.

La vie facile d'une poussière.

À sept ans, j'avais collé des étampes fluorescentes sur ma tête de lit. Les autocollants faisaient fuir les monstres sous mon lit. Je les pointais avec ma lampe de poche pour qu'ils brillent plus longtemps dans le noir.

À présent, les pointes des étoiles s'effiloquent comme des Ficellos. La grenouille aux yeux globuleux attend toujours, assise sur son nénufar. Le croissant de lune allume encore.

11h32 : mes yeux clignent dans la lumière du jour. Il est temps. J'ouvre la boîte à pain. J'y trouve une miche de blé entier confectionnée par Papa. Toutes les deux semaines, il remplit la maisonnée d'une odeur de pain frais.

Enfants, mes sœurs et moi, on l'observait pétrir l'abaisse. On connaissait son secret pour réussir à mettre de l'amour dans le pain. Papa gardait son alliance quand il plongeait ses mains dans la pâte. Il la retournait, l'aplatissait, la roulait, la modelait avant de la plonger dans un mélange de beurre fondu et l'huile d'olive. On venait quêter un bout de pâte avant la cuisson. *Papa, on peut-tu n'avoir ? S'te plait, Papa !*

La fournée reposait sur la table en dessous de linges *carreautés*. Papa coupait des tranches fumantes à l'aide d'un couteau électrique. Ça faisait un bruit de *chainsaw*. On accourait

dans la cuisine. Il avait déjà préparé notre assiette. Trois belles tranches. On se chamaillait pour avoir le meilleur bout. *J'veux la croute. Non, c'est toi qui l'as eue la dernière fois !* On partait s'asseoir à la table, notre butin entre les doigts. Plus rien n'existait hormis la chaleur du pain qu'on mastiquait. Jusqu'à ce qu'il n'en reste plus.

Rassasiée, j'ouvre mon garde-robe. *Y'est où mon manteau d'hiver ?* J'embarque sur la manne à linge pour *checker* sur la tablette du haut. Je tâtonne. Ma collection de livres *Les lapinos*, mon portfolio d'arts plastiques de 6^e année et mon costume d'Halloween de Pocahontas. Tuque, foulard et mitaines sont dans un sac, entassés devant les VHS de *Petit pied, le dinosaure*.

Ma *réguine* ramassée, je commence à m'habiller. Enfiler les bas de laine rouges tricotés par Grand-Maman Lulu. Mettre les *culottons* aux genoux raccommodés par Papa. Enfoncer mes pieds dans mes bottes. Glisser mes doigts dans mes mitaines vert kaki avant d'enfiler ma *froque* d'hiver bleu marine. Caler sur mon front ma tuque au pompon violet. Entortiller mon foulard jaune canari autour de mon cou. Habillée comme ça, j'ai l'air d'un croisement entre le bonhomme Michelin et un arc-en-ciel. Comme dirait Papa : *On va pas dans le bois pour se pavaner, y'a pas un échureux qui va rire de toi.*

Enfin prête. J'ouvre la porte d'en arrière, raquettes en mains. Le vent d'hiver balaie la neige. On dirait du sucre en poudre, comme celui que Maman mettait sur ses beignes. Cravate par-dessus le nez, j'attache les *straps* de mes raquettes. Fébrilement, je prends le *topath* qui se dessine entre les arbres. La neige recouvre le carré de terre, là où Papa fait

son jardin, l'été. J'imagine des plants de maïs qui veulent toucher le ciel. Les tiges des petits pois sucrés frisent. Sous des feuilles géantes poussent les concombres et la rhubarbe. Quand on était petites, Papa nous montrait à chasser les *bébittes* à patates, à éclaircir les rangs de carottes, à arracher les mauvaises herbes jusqu'à la racine. Même si on se faisait manger par les mouches, on adorait arroser les légumes avec la *hose*.

Juste après la piste cyclable, la *trail* du lot à bois se dessine. La forêt resserre son étreinte derrière moi.

Ma forêt, pleine de rituels.

Vers la fin de l'été, on partait à la cueillette des champignons sauvages. On trouvait des talles de *lobsters*, chaque année, aux mêmes endroits. Une fois, on a dû marcher dans le silence le plus complet. Papa avait *spotté* une grosse talle de chanterelles. Mais elle poussait en bas d'un nid de guêpes gros comme un ballon de basket.

Chaque 1^{er} décembre, on allait couper le sapin en famille. Mes sœurs et moi, on rêvait d'un sapin géant comme dans *Le sapin a des boules*. Mais Papa choisissait un arbuste qui *fitait* juste bien dans le salon. Sur la toune *Les anges dans nos campagnes*, on le décorait de cheveux d'ange et de nos bricolages à paillettes. L'année de mes huit ans, Maman avait acheté de nouveaux autocollants de Noël pour les vitres du salon : une crèche avec les personnages de la Nativité. Maman nous avait laissé coller les trois Rois mages, un pour chacune de nous. Mon Roi mage était le plus jeune. Comme moi. *C'est Gaspard qui*

apporte l'encens au petit Jésus en signe divinité, avait dit Maman. Il portait un costume rouge et c'était le seul qui n'avait pas de barbe.

Après la veillée pascale, on allait à l'eau de Pâques. On marchait jusqu'au petit ruisseau à Mononcle Lucien, dans la pénombre, avec nos *flashlights*. Je mettais la cruche vis-à-vis le jet. L'espace d'une journée, la source se transformait en fontaine de Jouvence. L'eau glacée coulait un peu sur mes mitaines. Papa m'aidait à la tenir, parce que ça devenait trop pesant. On gardait l'eau de Pâques dans la porte du frigidaire. Des grains de terre se déposaient au fond. Mais Papa nous disait de la boire quand même. Car c'était *l'eau de la résurrection*. *Cette eau porte une vie nouvelle. Une eau puissante capable de purifier notre âme.*

Ma forêt, pleine de souvenirs.

On se piquait les doigts en allant aux noisettes. On glissait du sommet de la montagne, les yeux qui pleurent à cause du vent, et de la vitesse. On patinait entre les quenouilles sur l'étang glacé. On ramas

Le vent siffle au-dessus de la cime des sapins. À gauche, entre une souche et une talle de cèdres, des pistes d'animaux. *Lieuves* ou *chevreaux* ? Papa saurait.

Le sentier s'incline. La montée va être longue, mais elle en vaudra la peine. Mes raquettes s'enfoncent dans la neige molle, mais je continue. Le souffle court. La gorge sèche.

Le chemin s'incline de plus en plus.

Palpitations.

Mes jambes continuent d'avancer.

Atteindre le sommet. Et un. Et deux. Et un. Et deux.

Bientôt, j'apercevrai les vieux tuyaux d'érablière décorés de rubans fluo. Encore un effort. En dessous de ma *froque* d'hiver, je transpire. L'air froid glace mes poumons. Je renifle sans cesse. Le souffle saccadé, je tente d'humecter mon palais.

Enfin, la cabane à sucre. Elle a pas changé depuis mon enfance : des murs de fenêtres, un toit de tôle incliné, une *shed* juste à côté. Un nid à souvenirs caché au sommet d'une montagne. À 6 ans, j'avais embarqué sur le toit à partir de la corde de bois. Je voulais glisser sans traine. J'avais troué ma soute *one-piece* saumon à cause des clous qui dépassaient.

À l'époque, Papa produisait du sucre à la chaudière. Comme dans le temps. Sans électricité, sans technologie. Avec sa patience - et surtout avec *ben* de l'amour. On y'allait souvent, avec Billy, notre vieux *Ski-doo* jaune. Un *Tundra* qui refuse encore de rendre l'âme. On voulait aider Papa. Il nous faisait transvider quelques chaudières aux stations. Quand il y avait seulement un fond d'eau d'érable dans la chaudière, je posais mes lèvres frémissantes sur le métal froid. Je sentais la sève chatouiller ma langue et couler dans ma gorge. Le gout de mon enfance.

Et quand le réservoir de la cabane à sucre était rempli, Papa allumait la bouilleuse. Mes narines frétilaient. De la broue se formait sur le dessus, le liquide s'épaississait. Papa disait : *Ça prend au moins cinq chaudières d'eau d'érable pour faire la quantité de sirop que tu mets sur tes crêpes. Fait que gaspille-lé pas.*

Du sommet de mes 17 ans, je souris à la simple évocation de ce souvenir. J'espère que rien a changé. Ça fait un bon bout que Papa a cessé de faire du sucre.

La peinture blanche s'est écaillée sur la porte. La poignée de métal lousse tourne encore. À l'intérieur, le passage du temps a laissé sa marque. Des tas de feuilles mortes couvrent les lattes noircies du plancher. Sur une poutre, Papa a gravé des dates. 14 printemps. Des fois, consécutifs, d'autres fois, non. De 1982 à 2005.

En dessous du banc de bois, quelques journaux. *Saint-Laurent-Portage* : 18 mars 1986. Juste avant l'année de naissance de ma sœur, la plus vieille. Dans le temps, Papa était pas encore un papa.

Mon regard glisse vers le fond de la cabane. Le réservoir qui servait à accumuler l'eau d'érable est resté en bon état. La bouilleuse a pas eu la même chance; l'oxydation l'a complètement anéantie. Juste en dessous, un tas de cendres. À côté du robinet rouillé, entre des toiles d'araignée, mon verre en plastique du *Roi Lion*.

Si je l'apporte, c'est comme si j'effaçais la marque de mon enfance dans cette cabane.

Je me contenterai de rapporter des souvenirs à l'eau d'érable.

J'en aurai besoin dans quelques mois, lorsque je quitterai le Témiscouata pour aller étudier en ville.

LE PONT DE GLACE

Regarder la pluie tomber, c'est se sentir impuissante. Face à la nature et spectatrice du moment présent. Dehors, le paysage défile. On dirait la bobine d'un film. La *slush* inonde l'asphalte. Des chemins d'eau coulent contre la vitre. Les *whippers* en finissent pas de cligner des yeux.

La pluie, ça annonce le printemps. Cette année, l'hiver a jamais commencé.

Midi. Les nouvelles commencent à CFVD.

Veillez prendre note que le pont de glace qui relie les municipalités de Saint-Juste-du-Lac et du quartier Notre-Dame-du-Lac de Témiscouata-sur-le-Lac ne sera pas en fonction cette année. Les conditions météorologiques des derniers mois n'ont pas été favorables à la fabrication d'une glace assez épaisse pour être sécuritaire. C'est la première fois depuis 1920 que le pont de glace ne sera pas construit. Les travailleurs acéricoles et l'industrie touristique devront...

- Maman, depuis comment de temps ça marche, le pont de glace ?
- Une bonne *secousse*. Ton grand-père avait son magasin à St-Juste pis ça passait déjà depuis un bout. Ça doit faire proche 100 ans.
- Grand-Papa avait quel genre de magasin ?

- C'était un dépanneur, une salle à manger et un pensionnat, tout ça en même temps. C'était le lieu de rassemblement à St-Juste. La seule place où on pouvait jouer au *pool*. Ça venait pour sortir, prendre un café pis jaser. Pis quand Grand-Maman Lucille faisait ses tartes aux framboises, ça venait de partout pour s'en quêter une pointe. Ah, pis Grand-Papa était aussi *taximan*. Il faisait plusieurs *runs* par jour parce que dans ce temps-là, c'est pas tout le monde qui avait un char.
- Il a dû passer souvent par le pont de glace pour conduire du monde à Notre-Dame.
- C'est sûr. Ça lui faisait sauver une trentaine de kilomètres. Ah, pis une bonne fois, il lui est arrivé toute qu'une histoire sur ce lac-là. Grand-Papa Hermel me l'a tellement racontée que je la connais par cœur.

Le printemps est venu de bonne heure cette année-là. L'histoire s'est passée quelques semaines avant que le lac commence à caler. Vers la fin de mars. Imagine-toi donc qu'à St-Juste, Jeanne Landry, la cousine à Grand-Papa, était enceinte de son 18^e enfant.

Elle restait pas loin, à 3-4 maisons de chez nous. Comme bien d'autres, Victorien, le mari à Jeanne, était parti bucher sur le Maine. Fallait bien qu'il rapporte de l'argent pour nourrir sa grosse famille. Pis à part de ça, on s'entend que ça lui faisait prendre un break de sa marmaille. Parce que rentrer dans cette maison-là, c'était pareil comme rentrer dans une fourmilière. Y'avait des enfants à gauche, à droite, sur le divan, la table de la cuisine, le plancher du salon. On pouvait quasiment pas faire un pas sans avoir peur d'en écraser un. Grand-Maman passait, des fois, pour vendre ses produits Avon pis elle s'arrangeait pour pas rester trop, trop longtemps. Ça parlait fort, ça criait, ça courait partout. Pis c'était pas

ben, ben argenté, ce monde-là. Mais ce qui était surprenant, là-dedans, c'est que ces enfants-là s'amusaient avec rien. Ils se fabriquaient des sling shot. Ils jouaient aux super héros avec des sacs de poubelle. Pis ils étaient pas plus malheureux que les autres.

Fait que cette fois-là, Jeanne était enceinte jusqu'aux dents de son 18^e, pis ça pressait. Parce qu'au beau milieu de l'après-midi, Guildo, un de ses fils, est arrivé en courant dans le magasin de Grand-Papa. Il devait avoir 9 ans, le petit gars.

Grand-Papa était sûrement en train d'aligner ses bouteilles de coke sur ses tablettes. Il aimait ça, Grand-Papa que tout soit bien placé dans son magasin. Il disait que ça lui rendait l'esprit plus clair. En tout cas.

Grand-Papa s'en souvient. Il te le contera s'il était encore là. Quand le petit gars est arrivé, ça l'air qu'il était bien essoufflé. Les pensionnaires buvaient leur thé en mangeant des biscuits Goglu. Pis là, Guildo est entré par la porte d'en avant et y'a dit quelque chose comme :

- Mononcle Harmel, M'man va accoucher. Faut aller à l'hôpital. Vite !

Grand-Papa a pas fait ni une ni deux. Il a laissé sa caisse de bouteilles pis ses lunettes là, pis il est parti avec ses clés de char. Quand il est arrivé chez Jeanne, elle était en train de mettre ses bottes. Sa valise était déjà prête. Grand-Papa a installé Jeanne sur la banquette arrière de sa Ford. Sauf qu'avant de décoller, Jeanne lui a dit :

-Harmel, ça presse. On a pas le temps de faire le tour. Faut passer par le lac. On a pas le choix.

Pis c'est vrai qu'ils avaient pas ben, ben le choix. Tu sais, après 17 enfants, le chemin est fait comme on dit, hein ? La trail est bien tapée pour le prochain.

Mais là, ils avaient pas pensé à ça, eux-autres, qu'il avait mouillé dans les derniers jours. Y avait de la slush partout. Fait qu'ils ont traversé la Principale au complet jusqu'au chemin du Lac. Ils ont passé à côté du Colon, l'ancêtre du Corégone. Ça aussi, ça marche depuis longtemps, ce bateau-là. Depuis surement aussi longtemps qu'on pêche le pointu dans la rivière Touladi. En tout cas.

Il pouvait pas rouler vite sur le pont sinon il dérapait sur la glace. Jeanne aurait bien voulu qu'il se grouille plus que ça. Mais il faisait ce qu'il pouvait. Il avait peur de rester pris. Ils avaient à peu près la moitié du chemin de fait quand Jeanne lui a annoncé :

- Soit tu clenches jusque l'autre bord, soit on se rend pas pis tu m'accouches icitte parce que je viens de perdre mes eaux sur ta banquette.

Elle lui a dit ça. Drette de même. Grand-Papa me l'a raconté cent fois pis à chaque fois, il répétait ces mots-là. Ça doit l'avoir marqué. En tout cas.

Quand il a entendu ça, il voulait pas le croire. Il a checké dans son miroir pour voir si tout était correct. Il a bien vu que Jeanne était sérieuse. Une vie avait plus de prix qu'une banquette capitonnée. Ça fait qu'il a slaqué pour arrêter le char en plein milieu du lac. Il est allé rejoindre Jeanne à l'arrière. Il savait pas trop quoi faire, mais en même temps, il avait déjà assisté aux six accouchements de Grand-Maman. Il a allongé Jeanne à l'horizontale le long de la banquette. Il lui a dit de prendre des grandes respirations pis de pousser.

Ç'a pas été trop long. Il attendait juste de voir le monde, ce petit-là.

Ah pis, Jeanne l'a appelé Téli parce qu'il est né sur le Témiscouata.

Mais c'est pas tout. Sur son baptistaire, le curé savait pas trop quel lieu de naissance marquer. Il y a pas de frontière sur le lac. Il pouvait aussi bien être né à Notre-Dame qu'à St-Juste. Le curé a fini par écrire « Témiscouata ». Mais il trouvait que c'était pas assez précis, Témiscouata, ça pouvait être n'importe où au Témis. Ça fait qu'il a rajouté « sur-le-lac ».

Sa naissance est restée une drôle d'anecdote. Trente ans plus tard, on en parlait encore. Alors quand on a cherché un nom pour fusionner Notre-Dame et Cabano, ça s'est adonné que quelqu'un s'est rappelé cette histoire-là et il a proposé Témiscouata-sur-le-Lac. Le monde a voté et ça a été adopté au conseil.

Venir au monde dans un village qui n'existe pas encore.

Avec une naissance aussi spectaculaire, cet enfant-là a dû devenir quelqu'un. Quelqu'un qui sait où il s'en va parce qu'il est en avance sur son temps.

Quelqu'un qui a confiance en l'avenir.

- Qu'est-ce qu'il est devenu, Téli ?

Ça l'air que le petit gars était rendu à 22 mois, pis qu'il marchait pas encore. Pourtant. Téli avait les jambes bien solides quand il se tenait debout. Il aurait appris à patiner avant de savoir marcher. Une journée d'hiver, on l'aurait amené à la patinoire du village en haut de l'école. Il était tellement joyeux de voir les enfants patiner. On lui aurait enfilé des patins pis il se serait lâché sur la glace comme s'il avait fait ça toute sa vie.

Il a grandi en jouant au hockey de Pee-Wee jusqu'au Junior majeur avec le rêve de se rendre à la ligue nationale. Il était rendu un joueur de hockey pas mal bon. Il a joué au Colisée de Rimouski pis même après, au Colisée de Québec, quand il a été repêché par les Nordiques en 93. On était assez fiers de voir un gars du Témis jouer au hockey à TV. Quand l'équipe a déménagé au Colorado en 95, Témis a arrêté de jouer complètement. Il disait qu'il se serait senti traître de jouer pour les Américains ou pour les Anglais. Ça fait qu'il est revenu au Témis après ses belles années pis il a fondé le Club de hockey local des Fleurs de lys. Il a été leur entraîneur pendant une bonne coupelle d'années. Astheure, je pense qu'il lui arrive d'arbitrer encore quelques games. En tout cas, même si son rêve a pas duré longtemps, on est ben contents qu'il soit revenu pis qu'il transmette sa passion à nos jeunes.

LA ROUTE

Des hommes en uniformes, des piles de documents, de formulaires, de plans compliqués.

Un dernier regard. Le bruit sec de la porte qui se referme. La gorge serrée, j'avale ma salive. Puis, plus rien. Le faux silence de la ville, le bourdonnement des néons – comme un acouphène, le tictac de l'horloge.

J'ai pas choisi de partir.

Papa et maman retournent au Témiscouata.

Moi, je reste en ville.

Ils sont seuls, à présent, et moi aussi. Enfin, presque. Je partage l'immeuble avec 12 autres chambreurs. Dans mon nouveau quartier, les lumières s'éteignent jamais. Finis l'autobus jaune et le *bonjour* de Dan, le chauffeur. Demain, je marcherai dix minutes pour me rendre au cégep.

Je connais même pas le nom de mes voisins. Une chance que Pipo est là, mon lapin en peluche. Je sais que c'est bébé, à mon âge. Mais il me fait sentir moins seule.

Des murs beiges et un plafond blanc. La catalogue sur les yeux. Le bruit des voitures qui arrêtent et repartent me donne mal à la tête. Le vent tambourine sur la tôle de l'immeuble. Replacer mon oreiller. Trouver une position confortable. La plomberie gronde à travers les murs. Je serais mieux sur le ventre, un bras sous l'oreiller. Le voisin du haut me pile sur la

tête. Non, je dors mieux sur le côté. La lumière lourde des lampadaires crache son écume blanche jusqu'à ma fenêtre.

Ma langue est sèche comme une truite sur l'asphalte. Dans ma tête, Maman me répète: *On quitte pas la maison avec rien dans le ventre. Une toast au beurre de peanuts et aux bananes, ça fait toujours la job. Mon couteau aplatit le pain tranché trop mince de l'épicerie. Rien à voir avec le pain de Papa. Lui, il a sûrement mangé une de ses toasts aux oignons crus ce matin. Ça te claire une grippe, c'est pas trop long !*

Entre deux bouchées, je consulte mon horaire : *Philosophie et rationalité*, Robert Roy, D-436. Un prof qui s'appelle Robert. Sans doute un vieux *chnoque* qui enseigne la même chose depuis 20 ans. Ça reste à voir.

Mes *snicks* aux lacets roses, mon sac à dos Adidas. L'automatisme d'un robot. C'est vrai, faut que je barre la porte. En ville, il y a des voleurs. La clé dans la serrure, la peur de l'inconnu qui me retourne l'estomac. Sur les trottoirs, je souris aux gens. Ils me regardent d'un drôle d'air. Ni bonjour. Ni sourire. J'affronte les passages piétons et les feux de circulation. Le clocher de l'ancien séminaire indique 8h03. Devant le cégep, le *parking* est saturé. Je suis contente d'être venue à pied. Je me faufile entre les *Honda Civic* et les *Hyundai Accent*. J'entre par les grandes portes. Pavillon D. Je dois monter jusqu'au quatrième étage. Les filles portent des jeans troués. Épaules creusées par leur sacoche

surdimensionnée. Avec ma queue de cheval, mon sac à dos Lavoie et mon coton ouaté *Finissants 2009-2010*, je fite pas. D-457, D-448, D-440. J'y suis presque. D-436, enfin.

Une trentaine de bureaux alignés en rangées de deux ou trois. Quelques étudiants sont déjà arrivés. Ils ont les yeux rivés sur leur cellulaire. Personne lève la tête. Je me prête au jeu de la méfiance. Je m'assois seule et près d'une fenêtre. Du quatrième étage, on voit les autos s'accumuler devant la *track* de chemin de fer. Ici, le train passe encore au cœur de la ville. À quelle gare s'arrêtera-t-il ?

Robert tarde pas à arriver : veston brun, cravate grise, début de calvitie. Il porte bien son nom. Il distribue les plans de cours. Objectifs, dissertations, exposés, dates de remise, pondération, ouvrages obligatoires, calendrier des rencontres, bibliographie suggérée, monologue ininterrompu.

Les objectifs et les standards déterminés pour ce cours serviront de balises quant à l'atteinte d'un premier degré de maîtrise concernant la distinction de différents types de discours sur le réel, la connaissance des pôles de l'évolution de la pensée rationnelle et de son contexte historique et les règles fondamentales de l'argumentation.

Il enchaine. Une certaine allégorie de la caverne.

Le regard scotché à la vitre. Le vent m'appelle. Je voudrais courir entre les mélèzes, les bleuetières et les épinettes. *Rider* en *bicycle* jusqu'au *Vieux village*, déguster une crème molle *Chez Ti-Nane*, cueillir les fèves et les *zucchini*s au jardin, aider mon grand-père à corder son bois de chauffage, lire encore une fois *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban* à plat ventre dans l'herbe, étendre du linge sur la corde pour qu'il sente le vent.

Une marée montante d'étudiants. Ils se lèvent tous de leur chaise au même moment. On dirait une chorégraphie. Le cours est terminé ?

Pendant ce temps, chez nous : des hommes en uniformes, des piles de documents, des formulaires, des plans compliqués.

Aujourd'hui : *Courants littéraires*, B-520, Justine Fournier. Une enseignante rigolote nous parle de l'OuLiPo et du réalisme magique. Elle nous initie à l'écriture automatique. On doit JAMAIS déposer son crayon ou cesser de former des lettres. C'est à la fois une torture du poignet et une libération de l'esprit. Une façon de vaincre la page blanche. À travers le torrent de pensées se déploient quelques bouts de phrases à recycler.

Je vis dans un bunker de briques et de tôle. Un appartement isolé à la ferraille. Je vis dans un océan de rues grises et de robots aquatiques. Une mer de visages à deux faces. Je vis dans un enclos de barreaux et de clous. Un cri de liberté. J'ai jamais rêvé de partir.

Je touche le ciel de mes paumes noires. Je crée des taches sombres. J'efface le soleil. Je crée des rires neufs pour contrer l'ennui. Des miracles ordinaires.

Devant la COOP, le *line-up* s'étend jusqu'aux casiers. Je m'installe au bout de la file indienne. Je relis mes plans de cours. J'ai plusieurs livres à acheter : *Philosophie 1*, *Hamlet*, *Soldat Peaceful*, *Adagio*, *Roméo et Juliette*, *Le langage visuel*, *Contes et légendes québécois*, *Anthologie de littérature d'expression française*, *Guide des procédés d'écriture*.
À vos marques, prêts, santé !

La COOP est une espèce de magasin général. On y trouve de tout. Pour assouvir sa rage de chocolat, soulager ses maux de tête, se procurer un *Lypstyl* qu'on aura perdu le lendemain. Je découvre l'invention merveilleuse du stylo effaçable et du correcteur à bandes adhésives. Un *duo-tang* pour chaque matière. Tiens, un escargot jaune pour le cours de philo, ça ira. Un lapin pour mon cours d'écriture, un hibou à lunettes pour *Langage en lettres*. Le nom des enseignants est inscrit en dessus de chaque titre. Je peux pas me tromper. Des feuilles lignées, un agenda, des *post-its* et des cahiers *Canada*. J'espère avoir rien oublié. Je déteste les files d'attente.

Des hommes en uniformes sont venus chez nous avec des piles de documents, des formulaires, des plans compliqués.

Enfin, vendredi. Je saute dans le Corolla 1998 de mon cousin. Martin, le chanceux, a hérité de l'ancien char de ses parents. Étudiant en techniques forestières, il est né avec une *chainsaw* dans les mains. Il se plaint de la ville, du trafic, du manque d'arbres. Les feux de circulation laissent place à la liberté de la grand-route. On écoute Kaïn et Les Cowboys fringants. On se demande chez quelle tante on va fêter Noël. On se dit qu'il faudrait jouer aux cartes une bonne fois. Ou faire un dernier feu de camp avant que l'hiver s'en vienne.

Une pancarte bleue annonce le village-relais. On descend la côte de la 185. Mon cœur palpite dans ma poitrine. Le clocher de l'église, le toit de la polyvalente, le Gaz-Bar. On poursuit le long de la route qui mène au Nouveau-Brunswick. Le viaduc, l'hôtel 1212, Meubles Dégelis. Le son répétitif du clignotant. La rivière aux bouleaux : chez nous.

Devant le chemin, ma maison de pierres. Ces pierres que mon père a posées une à une. Des grises, des blanches, des brunes et même quelques roses. Quand on était petites, on jouait au glacier en dessous de la galerie. *Quelle saveur veux-tu ? Une crème molle au chocolat.* Le toit de tôle qui produit un son soporifique lors des averses. Et l'escalier de bois sur lequel on faisait descendre un *Slinky*.

J'abandonne mes bagages devant la porte. Mes gestes obéissent qu'à mon cœur. Je suis la ligne dessinée par les sapins. Mes *snicks* piétinent la pelouse et les cailloux. Le *topath* mène jusque dans la forêt. Pas de senteur de gomme de sapin ou de terre humide. C'est pas comme d'habitude. Ça sent le bran de scie. Ça sentait la même chose quand Papa m'amenait bucher. Des traces de boue cicatrisent le *chenail*. Il se passe quelque chose de pas normal.

J'espère me tromper.

Je lève les yeux. Envie de vomir. Je veux crier, mais aucun son ne sort de ma bouche. Des monstres jaunes sont postés à l'orée de la forêt – ou du moins de ce qu'il en reste. Je ne suis partie que cinq petits jours.

Des troncs insignifiants. Des cadavres empilés les uns sur les autres. De vaillants soldats morts au combat.

Une larme sur ma joue. Poings serrés. Je le savais. Je le redoutais. J'essayais de l'oublier.

Des hommes en uniformes sont venus chez nous. Dans leur mallette, une pile de documents, des formulaires, des plans compliqués. Le ministère du Transport veut refaire la route transcanadienne à doubles voies à cause des accidents mortels. La 185 tue.

Papa m'a ordonné d'aller dehors. J'ai fait mine de lire. Je les épiais de l'extérieur.

Mon père les a écoutés. Sans dire un mot.

La tête haute, il a regardé les grands sapins au fond de la cour.

Puis, il a signé.

LA GARE

Fin juin – Parti comme c’est là, j’aurai bientôt lu toutes les séries fantastiques de mon adolescence. Avec mes *shifts* de 10 heures, un tome d’Amos Daragon y est passé chaque jour. J’ai relu la trilogie *Alégracia* pour la troisième fois. J’en suis au cinquième d’*Harry Potter*. La pile des trois premiers *Chevaliers d’Émeraude* m’attend sur le comptoir.

J’ai tout l’été pour voyager entre les mondes. Bien ancrée sur ma chaise, je traverse les Bois de Tarkasis pour recevoir mon premier masque de puissance. J’affronte la colère des Dieux dans les Contrées de Sumer. Je navigue sur le Styx, fleuve des Enfers. Je m’envole jusqu’à la cité de Pégase. Je fais le plein d’énergie à l’île-Argentée. Je prends le traversier pour Kaerine. Je parcours les Collines-aux-Aurores-Pourpres. Je cherche la plateforme 9 et $\frac{3}{4}$. Je voyage en balai jusqu’au Terrier. Je touche au *porteauloin* pour assister au championnat de *Quidditch*.

Matins modelés dans un mélange de discipline et de bien-être. Lever à 6h00, banane, six kilomètres de course, douche froide et gruaux *overnight* sur le perron de la gare. Soleil neuf à l’horizon.

« La jeunesse ne peut savoir ce que pense et ressent le vieil âge. Mais les hommes âgés deviennent coupables s’ils oublient ce que signifiait être jeune... »

- Harry Potter et l’Ordre du phénix

28 juin - J’attends les visites de Mononcle Lucien avec impatience, même si elles commencent toujours de la même façon.

- Bonjour ma belle-fille !

- Salut Mononcle Lucien, comment est-ce qu'il va ?

- Pas pire. Pas pire. On a pas le choix. Faut se dégourdir sinon on va *jammer* net.

Mononcle a toujours fait partie de mon paysage quotidien. Ç'a pas changé depuis qu'il habite au village. L'été où il déménage en maison de retraite, je travaille 2 rues plus loin. Lucien vient se « dégourdir » tous les jours jusqu'à la gare.

Casquette grise, chemise *carreauté*, pas lents mais constants sur le quai de la gare. C'est immanquable, je vais entendre parler de ses histoires de chasse, de douanes ou de camps de bucherons du côté américain.

L'autre jour, il m'a tellement fait rire. Une Kit-Kat dans la poche de sa chemise comme un paquet de cigarettes. Il a dégainé la barre de chocolat, m'en a offert un morceau. Des cyclistes sont passés sur la piste. Lucien a crié comme ça dans l'air : « On mange du chocolat ! On est rien que bon pour ça ! » On peut jamais prédire ce qu'il va nous sortir.

Quand le silence s'installe, je relance la conversation pour entendre une anecdote.

- Avez-vous déjà fait ça, de la drave ?

- Pas ben, ben, mais mon père en a fait par exemple. Pis il était pas pire pantoute. C'était pas donné à tout le monde d'être capable de courir sur les billots. C'était quelque chose de le voir.

Difficile d'imaginer la vie dans un camp de bucherons. Sans électricité, Internet ni Wal-Mart. Comment oublier le présent pour plonger dans le passé ?

Quitter Poudlard, la forêt interdite et le ministère de la magie. Entrer dans le passé. Vivre à travers les mots le quotidien des Canadiens français qui travaillaient au chantier.

« Les tentes avaient été dressées une quinzaine de jours auparavant par les draveurs du "temps de glace". On appelle ainsi, au pays du Québec, ceux qui, dès la première fonte des neiges vont ouvrir les chenaux des rivières et préparer la grande drave.

C'est, de toutes, la corvée la plus dure et la plus hasardeuse.

Les hommes ont à se battre contre le froid, la neige et l'eau.

D'une étoile à l'autre, ils doivent dégager les billes encavées dans la glace, courir sur le bois en mouvement, s'agripper aux branches, aux rochers de bordure quand l'eau débâcle et qu'elle veut tout emporter comme une bête en furie. »

- Menaud, maître-draveur

Début juillet.

- Tu serais pas une p'tite Turcotte, toi ?

- Oui... Comment vous savez ça ?

- J'ai vu ça tout de suite dans ton sourire. T'es la fille à qui ?

- À René, René à Louis, Louis à François.

- Ben oui, je connais ben ton grand-père. Comment va Fernande ?

Noëlla s'appuie sur la rampe, monte les marches de l'escalier une à une. Chacun de ses gestes marqués par le poids des années. Elle entre dans la gare comme si elle rentrait à la maison.

Ça fait un bout que je suis pas revenue faire un tour. J'ai grandi icitte. Mon père a été maitre de gare dans le temps du chemin de fer. La bâtisse a changé, depuis le temps. Icitte, y avait deux salles d'attente : une pour les hommes pis une pour les femmes. Au milieu, une grosse cheminée en pierre. Nous-autres, on restait en haut. Mon père voyait le train arriver par la devanture, juste là. Des gens partaient pis d'autres arrivaient toutes les jours. Ça débarquait du stock, ça n'embarquait d'autre. Y avait pas mal de vie.

Pas évident d'imaginer la gare dans le temps du chemin de fer. Quand le train représentait le seul contact avec le reste du monde. Avant le téléphone, les chars au gaz, les autoroutes et les avions. Avant Internet et Facebook.

Combien de marchandises ont voyagé jusqu'aux Maritimes ? Combien de baisers d'amoureux ont été échangés pudiquement avant un départ ? Combien de larmes ont coulé sur le visage des mères qui laissaient partir leurs enfants ? Combien de *Bonne chance*, d'*Au revoir* et de *J'attendrai ta lettre* ont été prononcés ?

- Bon, je veux pas trop t'ennuyer avec mes vieilles histoires.
- Ben non, voyons !

Noëlla redescend l'escalier une main sur la rampe, une marche à la fois.

- Revenez quand vous voulez Noëlla, je suis pas sorteuse.

« Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous plaît d'appeler des barbares; ils ont pris presque tout le pouvoir; ils ont acquis presque tout l'argent; mais au pays de Québec rien n'a changé. Rien ne changera, parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées nous n'avons compris clairement que ce devoir-là: persister... nous maintenir... Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise: Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir... »

- Maria Chapdelaine

Mi-Juillet - Une référence à *Maria Chapdelaine* dans *Menaud* m'a dicté ma prochaine lecture. Trois options s'offrent à Maria. Mais a-t-elle vraiment le choix ? Atmosphère conservatrice, puissance identitaire des personnages. Résultat : fin prévisible. L'avenir était tracé dès les premières pages. Comme dans les Looney Tunes, ça reste rassurant de voir que Road Runner se fait jamais manger.

- Salut Chère !

Je reconnais cette voix.

- Noëlla ! Salut ! Ça va bien ?

- Ben oui. Vu qu'il fait beau, je suis venue prendre une marche pour me désennuyer.

- T'as bien fait ! Moi *too*, ça me désennuie.

- C'est vrai que tu dois trouver le temps long icitte à la journée longue.

- Pas si pire. Y a un peu de monde qui passe, j'ai de la visite de mes habitués. Pis quand on a un bon livre, on pense pas à regarder l'heure.

- Ça te dérange pas si je m'assis avec toi un bout ?

- Pantoute !

- Depuis que mon mari est décédé, des fois, je trouve le temps long toute seule chez nous. Mes enfants sont partis vivre en ville. Ils viennent pas souvent. Ils sont occupés, ils font leur possible, ils ont pas le temps.

- Moi, j'ai tout mon temps, Noëlla. Vous avez combien d'enfants ?

- Ahhh ! J'en ai eu trois, mais il m'en reste deux depuis que Jean-Luc, mon petit dernier s'est enlevé la vie.

- ...

Silence.

Comment on peut survivre à ça ?

Pas étonnant qu'elle stagne dans ses souvenirs.

Vite, trouver quelque chose de gentil à lui dire.

- Je suis désolée, ç'a pas dû être évident...

- Je me suis longtemps demandé ce que j'avais fait ou pas fait, je m'en suis voulu. Longtemps. Mais la terre continue de tourner, tu sais.

Tout à coup, gênée d'être assise à côté d'une personne qui porte une si profonde blessure. Changer de sujet pour alléger le temps.

- Quand vous êtes partie l'autre jour, je me suis demandé comment c'était la vie dans le village à l'époque du chemin de fer. La rue Principale devait être plus animée, mettons.
- C'est ben sûr. Imagine-toi donc que le salon funéraire était un grand hôtel, ça fait pas mal moins mort. En tout cas. Les hôtels étaient ben populaires dans le temps : le Squatec sur la 6e rue, l'hôtel Frontière sur le bord de la trans...

Ça y est, je viens de la *crinquer* pour le reste de l'après-midi...

Tu sais, où c'est qu'il y a une ferme pour les œufs dans le chemin de l'arc-en-ciel. Avant ça, il y avait l'hôtel Frontière. Ça venait du Nouveau-Brunswick pis des États pour prendre un coup à cet hôtel-là, surtout dans le temps de la prohibition quand l'alcool était illégal là-bas. Au Québec, on a fait un référendum pour garder le vin et la bière légaux. Faut dire que dans ce temps-là, les femmes avaient pas encore le droit de vote au Québec, pas sure que ça aurait passé aussi facilement sinon.

En tout cas, à un moment donné, c'était le soir du Mardi gras, quand une femme que personne connaît est entrée dans l'hôtel. Une femme seule avec les mains gantées, un manteau en renard pis des pantalons comme un homme. On avait rarement vu ça par chez

nous dans ce temps-là. La femme s'est présentée, elle s'appelait Rose. Elle a commencé à conter une histoire qu'il lui était justement arrivée le soir du Mardi gras. Elle était en train de fêter à l'hôtel dans son village quand un bel homme mystérieux est arrivé de nulle part. Il avait fait danser toutes les filles de la place qui se pâmaient sur lui. Vers 11h58, l'homme lui aurait demandé la dernière danse. Il était tellement beau que Rose avait pas pu refuser. Et à minuit tapant, quand le carême commence et la fête doit s'arrêter, Rose était restée prisonnière des bras de l'inconnu, qui était, en fait, le Diable déguisé en homme. Il allait l'entraîner en Enfer quand le curé est arrivé soudainement. Il l'a arrachée des mains du Diable en le repoussant avec de l'eau bénite. Quand les mains du Diable ont lâché la main et la hanche de Rose, elle a senti une vive brûlure aux deux endroits.

Quand elle a eu fini de conter son histoire, Rose a enlevé son gant droit. Les gens de la place ont vu la paume de sa main et ses doigts déformés par une affreuse cicatrice. Depuis ce temps-là, Rose cherchait un moyen de se venger du Diable. Elle avait entendu parler de ce village sur le bord d'une rivière qui porte la marque du Diable. Comme elle. Une rivière qui ne gèle plus depuis le passage du Diable en ses eaux. Rose trouvait que c'était la place parfaite pour accomplir sa vengeance.

Elle a demandé l'aide des gens : ils devaient continuer à danser au-delà de minuit tapant pour attirer le Diable parmi eux. Comme ça, Rose pourrait utiliser son arme secrète contre lui. Il y avait presque juste des hommes dans la place et plusieurs avaient déjà un coup dans le nez. Ils étaient pas trop durs à convaincre. Pis les plus sceptiques croyaient pas trop à son histoire, même s'ils avaient vu sa brûlure. Elle aurait pu s'être brûlé la main de

ben d'autres façons. Mais ils étaient quand même curieux de voir ce qu'il allait se passer. Pis de toute façon, ils étaient toujours partant pour brosser jusqu'à minuit et même plus. Ça fait qu'à minuit et une, l'alcool coulait encore à flot dans l'hôtel, quand un bel homme est entré. Rose était prête. Elle avait planifié ce moment depuis 13 ans. Elle avait fabriqué une potion spéciale qu'elle tenait dans un flasque caché dans la poche intérieure de son manteau : un mélange d'eau de Pâques, d'eau de rose et de ses propres larmes. Elle lança le contenu du flasque au visage du Diable. On dit qu'avant de disparaître dans un nuage de fumée, certains ont vu la peau de son visage fondre jusqu'à voir ses os. Rose était vengée, le Diable ne séduirait plus les jeunes femmes le soir du Mardi gras.

Pour souligner le courage et l'ambition de Rose, on a finalement nommé le village en son nom, sans oublier la marque que le Diable avait laissée : Sainte-Rose-du-Dégelé.

« Il aura fallu déterrer les mots parce que chez nous, comme dans tous les villages, il existe des milliers d'histoires tenues au silence. Un monde entier dans les souvenirs que les morts emportent souvent avec eux. Des anecdotes en cachette, des souvenirs à retrouver pour en goûter l'ampleur légendaire. Des secrets qui n'attendent que le grand jour pour germer en jasures. »

-Dans mon village, il y a belle Lurette

Refermer mon livre pour m'imprégner d'un passage. Laisser fondre la poésie, en apprécier chaque mot. Sentir l'odeur du vent ou le chant du merle avant de replonger.

- Ça l'air ben intéressant, ton livre.

Je n'ai pas vu arriver Noëlla.

- Salut Noëlla !

- Ça parle de quoi ?
- Des contes de village avec un forgeron et sa fille Lurette, la belle au cœur d'or qui attend son fiancé parti à la guerre. Il y a aussi un cheval qui s'use les sabots jusqu'à devenir un cheval-saucisse qui porte des talons hauts.
- C'est capoté, ces histoires-là. Ça me fait penser. Je t'ai-tu conté la *shot* sur la ferme à mon père où le veau s'était sauvé de l'enclos ?
- Non, viens t'*assir*. Conte-moi ça.

« Vous autres, vous savez pas ce que c'est d'aimer à voir du pays, de se lever avec le jour, un beau matin, pour filer fin seul, le pas léger, le cœur allège, tout son avoir sur le dos. Non ! vous aimez mieux piétonner toujours à la même place, pliés en deux sur vos terres de petite grandeur, plates et cordées comme des mouchoirs de poche. Sainte bénite, vous aurez donc jamais rien vu de votre vivant ! Si un oiseau dépareillé vient à passer, vous restez en extase devant, des années de temps. »

-Le Survenant

Début aout - Du côté nord, quelqu'un trotte sur la piste cyclable. Pas Lucien ni Noëlla. Les pas sont plus rapides avec un bruit de roues comme si quelqu'un poussait une brouette. Une barbe, des lunettes de soleil. Un homme d'une trentaine d'années. Ses mains gantées tirent les deux brancards d'une charrette à la manière d'un cheval. Un soulier accroché à chaque barre. On dirait le Survenant du Chenal du Moine.

- Hi ! How are you ? My name is James.

Bon, un Anglais !

Le problème avec eux, c'est que dès qu'on passe les lignes d'une autre province ou qu'on s'enfonce un peu trop creux au Nouveau-Brunswick, on doit faire l'effort de leur parler en anglais. Jusque-là, tout est beau. Mais, eux autres, quand ils viennent chez nous, ils tiennent pour acquis qu'on connaît leur langue et ils nous l'imposent comme si de rien n'était. Ils n'ont aucune idée de ce que c'est d'être entourés de part et d'autre par une autre langue dominante. Ils n'ont aucune idée du malaise que ça provoque en nous, francophones, d'avoir à demander le service en français dans un aéroport canadien. Ils n'ont aucune idée de ce que c'est d'avoir là, dans nos tripes, la peur de disparaître, cette même peur portée par les patriotes durant les rébellions.

Aucun effort, aucun respect pour notre survivance, pas même un simple *Bonjour !* ou un *Merci !* en signe de réconciliation...

S'il vient du nord de la piste, il est sûrement venu de l'Ontario. Dans sa traversée du Québec, il doit bien avoir appris un peu de français.

- Bon-jour, je vais très bien. Je m'a-ppele Anne. D'où viens-tu ?

J'ai prononcé chaque syllabe avec une articulation inhabituelle. J'ai mis ma main sur mon cœur quand j'ai dit mon nom. J'ai pointé du menton sa brouette quand j'ai demandé d'où il venait.

Un sourire malaisé au-dessus de sa barbe, il répond : « Excuse-moi, mon français n'est pas bon. And I'm sure your English is better than my French. »

Comme si c'était une excuse justifiée pour que je fasse l'effort à sa place. Les Anglais ont le don de nous faire sentir étranger dans notre propre pays. En même temps, un curieux

personnage comme lui, on ne voit pas ça tous les jours, surtout dans mon village. Je lui réponds tout le même avec le sourire et mon accent francophone bien assumé :

- I really want to know your story, James. Where are you from¹⁰ ?

James vient du *BC*, il est parti seul au printemps. Le temps qu'il vende sa maison, il a pensé à son projet : parcourir le Canada pour ramasser les déchets, recycler les canettes qui traînent dans les *fossets*. Il a vendu son char, s'est acheté un charriot. James traîne une tente, quelques provisions et un grand sac de canettes. Il s'achète de la nourriture avec la consignation des bouteilles qu'il trouve. Il utilise ses économies quand la cueillette est pas chanceuse. Durant la pluie, il met une bâche sur son charriot, un imperméable sur son dos et poursuit son chemin. Il s'arrête seulement quand la pluie est trop forte. Toujours deux paires de souliers. Quand l'une est mouillée, il met l'autre. Toujours avoir les pieds au sec.

- Wow ! It's a nice story. I am impressed¹¹.
- Thanks Anne ! Canada is gorgeous, its Rockies, its prairies, its lakes, its great people. I am proud to clean it and to make people realize that we live in such a fantastic country¹².

¹⁰ Je veux vraiment connaître ton histoire, James. D'où viens-tu?

¹¹ Wow ! C'est une belle histoire. Je suis impressionnée.

¹² Merci Anne ! Le Canada est magnifique avec ses Rocheuses, ses prairies, ses lacs, ses gens formidables. Je suis fier de faire ma part pour nettoyer le Canada et de faire réaliser aux gens que nous vivons dans un pays magnifique.

- It's your last day in Québec, you will cross the border of New Brunswick in 15 km. How was Québec¹³ ?
- Amazing landscapes, full of little villages, people seems proud to live here, but some people were rude with me¹⁴.
- Of course, I just want to ask you something : Do you know why we still speak French in Québec¹⁵ ?
- Because you are stubborn French Canadians¹⁶.
- Maybe, there is many reasons but one of them is our women. Our women raised big families. French language in Québec has been supported by many women who gave birth to 9 or 14 children. I even know a courageous woman who had 18 kids. And for every francophone kid that our grandmothers and our ancestries raised, I am proud to exist, to wear their last name and to speak their language¹⁷.

¹³ C'est ton dernier jour au Québec, tu vas traverser la frontière du Nouveau-Brunswick dans 15 km. Comment était le Québec ?

¹⁴ Des paysages fantastiques, pleins de petits villages, les gens semblent fiers de vivre ici, mais certaines personnes ont été désagréables avec moi.

¹⁵ Bien sûr, je voudrais seulement te demander quelque chose : est-ce que tu sais pourquoi on parle encore français au Québec ?

¹⁶ Parce que vous êtes des Canadiens français obstinés.

¹⁷ Peut-être, il y a plusieurs raisons, mais nos femmes y ont joué un grand rôle. Nos femmes ont élevé des familles nombreuses. La langue française au Québec a été portée par ces femmes qui ont donné naissance à 9 ou 14 enfants. Je connais même une femme courageuse qui en a eu 18. Et pour chaque enfant francophone que nos grands-mères et nos ancêtres ont mis au monde, je suis fière d'exister, de porter leur nom et de parler leur langue.

James hoche la tête l'air pensif, se lève et fouille dans son charriot. En sort un livre et me le tend. *For you*. Couverture pas trop abimée. *Le tour du monde en 80 jours*. Trouvé dans une poubelle durant sa cueillette. Il pouvait pas le laisser là. Ça se fait pas, de jeter un livre. Même en français.

- Wow! Merci James !
- How do you say « You're welcome » in French ?
- We say « ça fait plaisir », James
- Ça fa plasir
- Good, James, now you know...

Ma prochaine lecture : Jules Verne.

Fin aout – Jules Verne m'a sortie de mes habitudes. J'ai parcouru le monde avec Phileas Fogg. Je suis partie de Londres pour rejoindre la France et l'Italie en bateau, j'ai parcouru l'Inde à dos d'éléphant, j'ai traversé les océans en paquebot, j'ai vu Singapour, Hong Kong, Yokohama, pris le train de San Francisco à New York. Pour revenir à Londres de peine et de misère, gagner mon pari. Contre toute attente.

Début septembre - La clé dans la serrure, une dernière fois, avant de la glisser sous la porte. Quitter la gare – ma deuxième maison, l'espace d'un été. J'y ai rencontré des gens qui

m'ont tous marquée à leur façon. L'ingéniosité d'Amos. Les anecdotes de Lucien. La naïveté d'Alégracia. Le courage d'Harry. Le patriotisme de Menaud. La résilience de Noëlla. La résignation de Maria. La paix de Fidor. L'exotisme du Survenant. L'innocence de la belle Lurette. La liberté de James. Le gout de l'inconnu de Phileas Fogg. J'ai jamais été seule.

Fin septembre – Les feuilles d'érable inondent le trottoir de la Principale. Le soleil plombe sur l'asphalte. On fournit pas les *petites frettes* sur la terrasse du P'tit Rouet. Des jeunes sortent du Vieux Village, armés d'un *Mr. Freeze*.

Sur son perron, on peut l'apercevoir assise dehors. Chapeau de paille et jupe lilas sur une chaise en rotin. À son tour, Noëlla combat la solitude un livre à la main.

Même si l'hiver s'en vient, on ose croire à l'été des Indiens.

LA COLONIE

Dans mon village, depuis qu'on a l'âge d'aller à la polyvalente, tout le monde connaît la tradition. Quand on réussit enfin à se payer notre premier char, faut faire le tour de la Colonie. C'est un classique, on peut pas passer à côté. Baptiser son char, ça officialise notre entrée dans le monde des adultes.

Entre le rang Gravel et le chemin Basley.

Dans le temps, le gouvernement donnait des terres pour la colonisation. Le monde s'installait dans ce bout-là. Avant de se marier, Grand-Maman Fernande a enseigné à l'école de rang de la Colonie. Aujourd'hui, y a plus grand monde qui cultive ces terres-là, mais elles servent encore de rite de passage.

Un baptême de char, ça se fait en gang. J'ai invité Fred et Sam. Fred étudie en charpenterie/menuiserie à Cabano. C'est pas le plus intellectuel de la gang et il savait pas trop en quoi se diriger après le secondaire. Son choix reposait sur deux choses : il voulait faire quelque chose d'utile et il voulait pas s'exiler trop loin pour apprendre son métier. Sam, lui, est en Sciences humaines au Cégep de Rivière-du-Loup. C'est le gars aux cheveux longs qui s'intéresse pas mal plus aux Guerres mondiales et à l'époque médiévale qu'à son style vestimentaire. Pat est descendu de Québec exprès pour l'occasion. Il est inscrit en technique informatique à Garneau. C'est l'intellectuel, pas de lunettes, ceinture

noire de karaté qui ferait pas de mal à une mouche. Mais c'est aussi mon plus vieil ami, parce qu'on a chanté dans la chorale des jeunes de l'Église ensemble.

La gang des quatre, on nous surnommait « Anne et ses hommes » au secondaire. C'est pas que j'étais nécessairement un garçon manqué, mais disons que je préférais passer une fin de semaine dans le bois au camp à Fred plutôt que d'aller magasiner aux Galeries de la Capitale ou passer ma soirée à me mettre du *cutex*. Au bal, on m'a même attribué le Prix Citron de la Schtroumpfette parce que j'étais la seule fille dans cette gang de gars.

Une chance qu'on a encore ces vieilles traditions pour nous réunir. Parce qu'après le bal des finissants, on s'est pas mal éparpillés.

Fred a été le premier à baptiser son char dans la Colonie. La journée même de ses 16 ans, il était allé passer son permis à Rivière-du-Loup, pas le temps de niaiser. La fin de semaine d'après, on a baptisé sa *Toyota Echo*, la vieille bécane de ses parents. On venait de commencer notre secondaire quatre. L'année d'après, ça a été le tour à Pat. On a baptisé son *Chevrolet Cobalt* beige comme il se doit.

Je vais mettre du gaz au *Texaco* avant de les rejoindre dans la cour de l'église.

La tradition veut que le dernier initié prenne la place du copilote. DJ Pat s'assoit à l'avant.

Il a préparé une *playlist* des Colocs, parce qu'il sait que je suis toujours la première à chialer pour mettre de la musique québécoise. Si on écoute même pas notre propre musique, qui va le faire ?

En tout cas, le tour de la Colonie, ça commence par faire une Principale. Faut *ridier* du « Y » en haut du village, pas loin de l'ancien Marché Richelieu, tourner dans le triangle et redescendre au « Y » en bas, en face du cimetière. Y en a qui le font sur le neutre, mais on s'embarquera pas là-dedans. Pat insiste pour mettre « La rue Principale ». C'est vrai qu'un retour dans les années 90 fera du bien aux adultes qu'on est devenus.

Fenêtres baissées, on tourne le coin du presbytère. On passe devant le cinéma Deschênes. À l'affiche, cette semaine : *Madagascar 3*. La semaine prochaine : *L'histoire de Pi*. Faut je me grouille à lire le livre avant d'aller voir le film.

Comme d'habitude, Ghislain et ses chums fumeurs sont postés sur le perron de *Chez Ti-Nane*. Ils nous regardent, les yeux plissés par le soleil. On continue vers la boucherie, qui vient juste de fermer. Le bœuf en béton domine encore le toit. La peinture s'écaille sur son museau. Juste à côté, le Bar à Jack, à vendre. C'est là qu'on a passé nos premières veillées à jouer au *pool* et à faire des *moves* de *chainsaw* sur le *dancefloor*. On enlignait les *shooters* de Jack Frost, un mélange de *Jack Daniel's* et de crème de menthe. Ça goutait le rince-bouche *Scope*, mais au moins on avait une haleine fraîche.

« Dans ma p'tite ville, on était juste quatre mille
Pis la rue principale, a s'appelait St-Cyrille »

Les fondateurs de la place se sont pas cassé le bicycle à essayer de trouver un nom de rue. Comme ben des villages, notre rue principale s'appelle : rue Principale. C'est sûr que c'est plus dur d'en trouver un quand on est vierge d'histoire. Quand on a juste la rivière, les huards et les fougères pour parler de nous.

« La coop, le gaz-bar, la caisse-pop, le croque-mort
Et le magasin général
Quand j'y retourne, ça m'fait assez mal
Y'é tombe une bombe su'a rue principale
Depuis qu'y ont construit le centre d'achat »

La *towne* finit après la terrasse du *P'tit rouet* quand on arrive à la lumière. L'unique feu de circulation de tout le Témis. C'est vert, on est chanceux. Le dépanneur Maxym, là-bas, on peut aller porter son linge chez le nettoyeur, chercher sa commande Sears, manger du poulet frit, acheter un pain frais et des œufs de la ferme L'Arc-en-ciel. Plus jeunes, on tannait nos parents pour louer un VHS de Walt Disney. Plus tard, on s'obstinait entre amis pour choisir un DVD. On l'écoutait en vitesse pour faire boomerang dans la même soirée.

L'imprimerie Excel. La fleuriste. On dépasse la terrasse du Charbonnier et la lingerie Nicole. À gauche, le Bar chez Maurice, à vendre lui aussi. Le spag était gratis le vendredi soir, fallait juste s'acheter une liqueur. Juste en face du cimetière, on vire à gauche au « Y » en bas pour prendre la 295.

Sur « Passe-moé la puck », on traverse le pont Lachance.

- Heille, je me souviens. Au Festi-Vélo, le monde traversait la Madawaska icitte.

Pat a raison. Sur leur bicycle, les cyclistes roulaient sur un pont flottant construit exprès pour l'occasion. Tout le village se réunissait sur la pelouse au parc du centenaire. On les applaudissait tous, même ceux qui tombaient à l'eau après 2 secondes.

- C'était beau, hein, le FestiVélo ? Il fermait la Principale. On pouvait *riders* dans les rues.
- Pis, les jeux gonflables dans la cour de l'église.
- Y'ont dû annuler le festival quand on devait avoir 10-12 ans.

Miroir, angle mort, miroir, flasher à droite. On tourne à droite après la pancarte qui indique encore le camp Basley. Même s'il a fermé juste après nos 14 ans.

Sur le chemin Basley, les maisons disparaissent peu à peu. Quelques roulottes, un terrain à vendre, une pancarte Bowater décolorée. On croise des chemins forestiers et un *skidder* *parqué* sur le côté. Évite les nids de poule laissés par la machinerie.

Les *speakers* du char crachent la trame sonore de notre enfance.

Nos têtes oscillent sur l'harmonica de Patrick Esposito. C'est plus fort que nous, on chante à tue-tête « Tassez-vous de d'là, faut que j'voye mon chum ».

« Balma balma sama wadji
 Khadjalama yonwi
 Djeguelma djeguelma sama
 Wadji khadjalama yonwi »

On est seuls au monde. Libres de crier notre nostalgie, le coude accoté sur la vitre baissée.

Derrière, le char soulève une poussière opaque. Devant, on ne sait pas ce qui nous attend.

Le ciel a jamais été aussi bleu.

Au loin, un stop au milieu de nulle part, pour nous rappeler la civilisation. Dans le rang Gravel, les poteaux électriques ont disparu. On a plus aucun contact avec le reste du monde, même nos cellulaires pognent plus. Une *shed* toute croche tient encore au bout d'un champ à côté du squelette rouillé d'un tracteur.

- Attention !

À droite, juste devant nos yeux, un trio de chevreuils qui grignotent du cèdre. De belles bêtes hautes sur pattes, les oreilles en losange, le regard foudroyant, l'air de dire: « Heille, t'es chez nous icitte. » Ça porte chance de voir des chevreuils. Selon la tradition, maintenant que les chevreuils connaissent mon char, j'ai pas mal moins de chance d'en *botter*.

On sait pas trop à quel moment les poteaux de téléphone sont revenus. On voit apparaitre le long du chemin des maisons à trois étages, avec des balcons qui font le tour, des cheminées en briques. Et un garage pour serrer le quatre-roues et accrocher l'original chaque automne.

On continue dans le rang Turcotte sur l'autre rive de la Madawaska. Opposée à celle où j'ai grandi. De ce côté-ci, on sent le souffle de la rivière. Il se disperse dans l'air, frôle les feuilles de fougères et les branches des épinettes. Son souffle traverse la rue, se rend jusqu'aux fleurs des parterres. Se faufile jusque dans les maisons.

- Eille Sam, tu dois savoir ça toé, comment ça les Gravel restent dans le rang Turcotte et les Turcotte restent dans le rang Gravel ?

Dans le rétroviseur, je vois Fred qui fronce les sourcils.

- C'était pas une erreur municipale, ça ?

- Ben non, ça, c'est qu'on veut nous faire accroire. Mais Mononcle Gilles m'a conté une ben meilleure histoire.

Au début quand le village a commencé à être un village, y avait deux frères Turcotte qui cultivaient des terres au bord de la Madawaska. Mais là, un printemps, y a mouillé pas mal, fait que la rivière a sorti de son lit et a inondé leurs terres. Les deux frères sont partis se réfugier dans le bois. Mais les terres étaient pas aussi fertiles en plein bois.

- Dans le bout du rang Gravel ?
- Oui, mais ça s'appelait pas encore de même. En tout cas.

Le plus vieux des frères s'est mis à chasser pour se nourrir. Mais l'autre s'ennuyait de cultiver. Il se souvenait avoir entendu parler d'un ancien rituel malécite qui pouvait invoquer le Diable pour lui demander une faveur. Fait qu'un soir de pleine lune, il s'est installé sur le bord de la Madawaska et il l'a callé. Il lui a demandé de faire revenir la rivière dans son lit pour cinquante ans. Il se doutait bien que le Diable voulait son âme en échange, mais il avait pensé à son affaire. Fait qu'il lui a dit : « Dans cinquante ans, je donnerai l'âme d'Henri Turcotte ». C'était son nom. Le diable voulait pas trop s'obstiner ; c'était rare des gens prêts à offrir leur âme. Il a fini par accepter, mais pour être sûr de pas se faire avoir, il a ajouté une clause. Ça disait qu'Henri devait habiter le bord de la rivière durant ces cinquante ans. Henri a accepté, ça changeait pas ses plans. Il a même donné son nom au rang.

- Mais là, c'est quoi la twist ? Y a vendu son âme pareil ?
- Ben non, il le savait dans sa tête qu'il a pas vendu son âme, mais son nom.

Quand il a su que son frère avait fait un pacte avec le Diable, l'autre Turcotte a refusé d'aller le rejoindre sur le bord de la rivière. Mais là, Henri avait plus le choix. Il devait se trouver un autre nom.

- C'était quoi son nouveau nom ? Pas Gravel ?
- Ben oui. Y'a pensé à son affaire. Pis il s'est dit que c'était à cause des terres pas cultivables, pleines de roches qu'il s'était embarqué là-dedans.

Il a demandé à tout le monde de l'appeler par son nouveau nom pis y'a même convaincu le curé de corriger son baptistaire. Ça fait que, de même, il était safe.

- Mais là, cinquante ans plus tard, c'est quoi que ç'a a faite ?

La famille Gravel a eu le temps de s'agrandir et les maisons de pousser. Le Diable a frappé à toutes les maisons du rang Turcotte. Il a demandé où était Henri Turcotte. Il a eu la même réponse à toutes les maisons : « Personne porte ce nom. » À la dernière maison du rang, le bonhomme Gravel l'attendait. Le diable l'a pas reconnu avec la vieillesse. Gravel a dit la même chose que les autres. Sauf qu'avant de fermer la porte, il a demandé au Diable pourquoi il cherchait Henri Turcotte. Le Diable lui a montré le contrat. Gravel a regardé ça pis il a dit quelque chose comme : « Vous avez négocié ce contrat-là avec Henri Turcotte. Seule la personne qui porte ce nom et qui habite dans ce rang peut rendre sa part du marché. Mais y'a rien qui mentionne l'interdiction de changer d'identité. »

Le Diable a compris l'arnaque, mais il pouvait rien faire. Gravel avait même changé de nom aux yeux de Dieu. Ça l'air qu'on a entendu le Diable gueuler jusqu'au Nouveau-Brunswick. Il s'est jeté dans la rivière pour rejoindre les Enfers. Il parait qu'il était

tellement en colère que l'eau de la Madawaska s'est mise à bouillonner. Elle a pas regelé l'hiver d'après. Pis les autres hivers non plus.

- Ça doit aussi être pour ça qu'elle sort de son lit chaque printemps.

- Avez-vous le gout d'aller boire une *slush* du Vieux Village comme dans le temps ?
- Envoye donc !

Le Vieux Village, c'est la deuxième maison des ados de la polyvalente. Sur l'heure du midi, on passait par le chemin en arrière de la caisse populaire, à côté de CFVD, pour aller s'acheter des bonbons : les bagues avec le diamant en suçon, les *Starburst*, les pailles *Neon*, les gommes *balounes* surettes, mais surtout, les jujubes à 50 cents tout emballés dans ses petits sacs *Ziploc*. Après le virage santé des cafétérias scolaires du Québec, fallait ben qu'on aille chercher notre dose de sucre en quelque part.

Une gang de jeunes de secondaire deux ou trois *squattent* le perron du Vieux Village, une boisson énergisante à la main. Les traditions se perdent pas.

De retour dans le *parking* de l'église avec nos *slushs*, je repense à l'histoire que Sam nous a contée :

- Heille, les gars, si vous aviez été à sa place, l'auriez-vous fait ? Auriez-vous changé de nom pour rester sur la même terre ?
- Ça se peut. Y'a quand même eu la paix pendant cinquante ans.
- T'aurais été prêt à changer de nom ?

- Je sais pas.
- C'est qui le plus traître ? Celui qui quitte sa terre ? Ou celui qui change d'identité ?
- Ça dépend. Si ça lui dérangeait pas, de changer de nom.
- Toi, Pat, t'es parti en ville. Mais t'aurais-tu changé de nom ?
- Pense pas.
- Comment ça ?
- C'est *totché*, un nom. On le choisit pas, ça provient de nos parents qui l'ont reçu de leurs parents à eux. On porte pas un nom comme on porte une chemise. On est pris avec, un peu comme la couleur de nos yeux. Mais la place où on va rester, ça, on a le choix.

La tradition veut que le nouvel initié paye le McDo à toute la gang après le tour de Colonie. Il se trouve que celui le plus proche est à Edmundston, l'autre bord des lignes du Nouveau-Brunswick.

J'ai toujours refusé d'emprunter l'autoroute depuis sa construction. J'utilisais l'ancien chemin même si je me tapais un détour de quelques minutes. J'aurais l'impression de piétiner mes souvenirs en roulant dessus à toute vitesse. Dans l'ombre des grands sapins, voir les phares des voitures passer telles des étoiles filantes ranime encore ma déchirure.

Si, comme le veut la tradition, baptiser son char symbolise son entrée dans le monde des adultes, il est temps d'affronter la réalité.

LE BRISE-CULOTTES

- Ce chemin-là, pourquoi il s'appelle le brise-culottes ?

Ah, c'est pas son vrai nom, les gars de la municipalité ont pas osé l'écrire sur la carte. Officiellement, c'est le rang Lapointe, mais on l'appelle le brise-culottes. Tout le monde sait de quel rang on parle. Son nom vient de loin, presque d'aussi loin que celui de la Colonie.

L'histoire s'est passée dans le temps de la prohibition quand l'alcool était interdit partout en Amérique. Sauf à quelques exceptions près au Québec. On a voté « oui » à près de 80% pour légaliser la bière et le vin. Faut dire qu'on a les priorités à la bonne place.

À Rivière-Bleue, Fred Levesque, homme d'affaires connu de tous et bootlegger dans l'ombre, fabriquait de l'alcool fort de contrebande. L'emplacement parfait pour passer de l'alcool aux lignes du Nouveau-Brunswick et des États-Unis.

-Wow, trois frontières. C'est vrai, c'est la parfaite place !

Oui, et en fait, le brise-culottes est une ancienne trail forestière utilisé par les contrebandiers. C'était plus safe pour eux de passer par là que par le chemin principal. En plus d'être plein de croches et de côtes, il est pas trop entretenu l'hiver. Une bonne fois, un des gars à Fred Levesque s'est aventuré dans le brise-culottes au lendemain d'une tempête de grésil. Dans le temps des voitures à cheval, tu peux imaginer le résultat. Le cheval était pas aussi fou que le gars; il refusait d'avancer dans deux pieds de neige. Le contrebandier

a tout essayé pour le faire continuer. Il a même été en face du cheval pour le trainer lui-même par la bride. Sauf qu'à un moment donné, ça commençait à descendre pas mal. Le gars a glissé sur une plaque de glace et il pouvait plus s'arrêter. Il a descendu toute la côte et le reste du chemin sur les fesses. Arrivé en bas, à Dégelis, le monde a ri de lui. Quand il s'est relevé, il avait les culottes fendues.

- J'aimerais ça, connaître des légendes moi aussi.
- Des fois, il suffit juste de les imaginer.

- As-tu vu l'étoile volante qui a passé juste là ? Juste à côté de *Pegasus* ? Désolé, je ne sais pas son nom en français. Tu sais, le cheval avec des ailes ?
- On dit « étoile filante », Shawn. Tu parles de Pégase ? Non, elle est passée trop vite.

Tu connais les constellations mieux que personne. Quand je t'ai parlé de la pureté du ciel témiscouatain, tu tenais à observer les perséides. Loin des néons trop drus de la pancarte du Gaz-O-Bar, dans le rang du brise-culottes, on se donne le droit de rêver.

Rêver à ce que ressembleraient nos vies si tu acceptais de prendre racine ici dans mon village. Rêver de quoi aurait l'air notre maison près d'une forêt avec un élevage de poules et un potager aussi gros que celui de mon père.

Rêver à ce que ressemblerait ma vie si j'allais te rejoindre là-bas à Winnipeg, ville inconnue. Apprendre une autre langue. Me forger une nouvelle identité. Écrire ma propre histoire.

Rêver d'embarquer tous les deux dans un avion, tout reconstruire Ailleurs parce qu'on a pas le même Ici. Fuir la vie ordinaire, laisser tout derrière nous. Vivre comme le pollen au vent.

Explorer les plaines d'Irlande, les anciens châteaux de France, les sommets enneigés de Norvège, les îles grecques et la jungle amazonienne.

Voir les aurores boréales en Islande, les éléphants en Inde et les coraux en Australie.

Perdre nos repères, se fabriquer des souvenirs avec les expériences qu'on aura accumulées, les ponts qu'on aura traversés, les frontières qu'on aura repoussées.

À la frontière de nos mirages, on se rappelle comment tout ça a commencé.

On se rappelle notre première rencontre dans le cours de littérature québécoise. *Bonjour, je suis Shawn, comment t'appelles-tu ?*

Je me souviens comment tu m'avais adressé la parole avec ton accent anglophone, comment tu m'as troublée par la cicatrice sur ton poignet et la manière dont tu formais tes « A ».

Notre curiosité réciproque et ton regard franc. J'avais l'impression que tu lisais en moi.

Le sourire timide sur ton visage chaque fois que tu comprenais pas mon accent de bucheron. Alors je répétais dans un français plus standard, articulant chaque syllabe. Employais des mots simples, un vocabulaire nu, sans artifices ni expressions figées. Des mots purs réduits à leur plus simple expression.

Poitras. Tu portes un patronyme francophone. Tu tiens à apprendre la langue de tes ancêtres. Renouer avec la tradition, récupérer ton héritage perdu au fil des générations, te réconcilier avec ta double identité.

Nos conversations ponctuées de non-verbal, nos regards, l'expression de nos visages, la position de nos corps. Chaque geste servait de ponts entre nous.

La fois où on terminait notre dissertation sur la Corriveau à la bibliothèque, on tentait de rester concentrés pour écrire le dernier aspect du développement. On prenait plaisir à alimenter cette tension entre nos corps. Tu as glissé ta main sur mon épaule pour mieux voir l'écran. Ton visage s'approchait dangereusement du mien. Je t'ai regardé droit dans les yeux. J'avais envie de goûter à tes lèvres.

Au lieu de cela, j'ai fui dans l'allée PS8520 prétextant chercher une nouvelle lecture de chevet. J'espérais que tu viennes me rejoindre pour un peu d'intimité.

Tu es revenu à l'assaut avec tes yeux sombres. Tu n'as rien dit.

Je me sentais confortable dans nos silences.

Je me souviens de la chaleur de tes lèvres, ta main sur mon cou et dans la mienne, un exemplaire de *Bonheur d'occasion*.

On se rappelle ce travail qu'on a terminé trois jours plus tard, juste à temps pour la date de remise.

On a détruit la barrière linguistique qui nous séparait. On communiquait d'une autre façon par le langage de nos corps. On déjouait la syntaxe, on se libérait de la grammaire. On accordait nos souffles à une nouvelle ponctualité.

Tu as traversé mes frontières. Je t'ai laissé envahir mon territoire.

On oubliait la confrontation entre nos deux peuples. On oubliait les guerres qui nous ont séparés. La défaite de Montcalm sur les Plaines d'Abraham, l'assimilation ratée des Canadiens-Français, la révolution des Patriotes. Et même la Nuit des longs couteaux.

J'oubliais que j'appartenais aux vaincus et toi aux vainqueurs.

J'arrive toujours pas à nommer la couleur de tes yeux. J'enregistre en moi tous ces morceaux de toi : le grain de ta voix, l'odeur de ta peau, les vagues dans tes cheveux, le coquillage de ton oreille, la forteresse de tes épaules, le désordre dans tes sourcils, cette façon de te mordiller la lèvre inférieure.

On s'est donné l'été pour y penser, pour penser à nous,

À ton retour au Manitoba et à mon immobilité.

À l'aube, la lumière du jour a éteint nos rêves.

Pour une dernière fois, ma main dans tes cheveux.

On a pleuré comme des enfants, de grands spasmes secouaient nos épaules. Tes larmes chaudes tombaient dans mon cou. Mes bras refermés sur toi comme une cage.

Puis, je t'ai laissé partir.

LA MADAWASKA

Dégelis. De l'ancien français, là où les eaux ne gèlent pas.

En 1968, Sainte-Rose-du-Dégelé est devenu Dégelis. Les Saints ne sont plus très à la mode, y en a trop au Québec. Fait qu'on change les noms des villages. C'est pas tout le monde qui est prêt au changement. Les vieux continuent de dire Sainte-Rose.

Au printemps, les eaux du lac se libèrent. Impuissantes devant la chaleur du soleil, les glaces fondent, se fissurent, se fendillent, finissent par se rompre. Au Témis, les paris sont ouverts. *À quelle date le lac va caler ?*

Aujourd'hui, la Madawaska saigne.

Les cassures du Grand Témiscouata se déversent dans la rivière. Seul moment dans l'année où la Madawaska est transpercée par la glace. Son tourment gronde, on dirait le vacarme torrentiel d'un orage. Les éclats cascaded dans le courant, entaillent les flots, déchiquètent l'écume. Des fragments se fracassent contre les rochers acérés.

On dirait des ailes de libellules cassées.

J'ai grandi tout près de la Madawaska. Elle coule derrière le terrain de Grand-Papa Louis. Une rivière qui prend sa source dans les ruisseaux des montagnes et dans la décharge du Grand Témiscouata. Une rivière qui résiste comme par magie à la froidure de l'hiver. Une

rivière qui arrête jamais de rugir. Par-dessus tout, une rivière libre. Libre d'aller à l'encontre du cours naturel des choses ou de suivre le courant. Et aussi, de sortir de son lit. D'échapper aux frontières. De traverser un fuseau horaire.

Si je reste encore, j'ai la sensation que tu m'étoufferas. Que tu m'enchaineras à ta routine. Me dépossèderas de moi-même. Mettras ma vie sur le mode automatique.

Tu avaleras mes rêves.

Si mes ancêtres étaient restés à l'endroit qui les a vus naître, mon arrière-grand-père aurait pas quitté Trois-Pistoles pour s'installer à Sainte-Rose. Hubert Turcotte aurait pas renoncé à la grande paix de l'île d'Orléans. Abel Turcotte aurait jamais pris le bateau pour le Nouveau Monde. Sur le navire, mon ancêtre s'est éloigné tranquillement du port de Saint-Malo. Il a dit adieu à son village, sa région, son territoire, son pays.

Le bruit de mes bottes de caoutchouc résonne dans le boisé. Près de la Madawaska, les épinettes calcinées ont guéri depuis le feu. La cendre a nourri les bleuetières. La grange se tient toujours debout.

Je rejoins Grand-Papa Louis dans sa *shed*. Il est en train de se patenter une *winch*. Il a mis son *coat carreauté* et sa casquette John Deere. Ses rides fissurent le contour de ses yeux. Trois plis horizontaux bariolent son front. Ses cheveux s'effacent autour de ses oreilles. Pourtant, dans son regard brule l'éclat de la fougue.

Grand-P'pa, avez-vous déjà eu peur de l'inconnu ?

Il s'arrête. Regarde le vide. Laisse respirer le silence.

C'est ben sur, ma petite fille. Mais j'ai pas eu le choix. J'ai plongé dans l'inconnu avec mon père comme bouée de sauvetage.

À 15 ans, Grand-Papa était parti bucher avec son père. Sans savoir dans quoi il s'embarquait. Il était logé dans un camp en bois rond, isolé avec du papier noir, loin de tout, à des kilomètres de sa famille. Tout ce qu'il connaît, c'est son père qui le lui a appris. Les meilleures techniques pour manier la sciote et le godendart. Pour se retrouver avec la meilleure talle de gros arbres. Pour bucher le plus de cordes de bois.

Grand-Papa glisse la main dans sa poche arrière et sort son portefeuille. Aucune carte de crédit. Ni de carte air-miles ou de la CAA. Seulement une pile d'argent liquide, une carte soleil et un permis de conduire. Entre ses jointures noueuses comme le grain du bois, il me tend une photo racornie en noir et blanc. Mon arrière-grand-père, François Turcotte, ressemble drôlement à Grand-Papa Louis. Le front un peu moins dégarni, le visage un peu plus ovale.

La même lumière dans ses yeux. La même fougue dans le regard.

François Turcotte s'imposait pas de limites. Il a buché un peu partout dans le Nord, sur le Maine, dans l'état de New York, dans l'Ouest. Il suivait l'ouvrage. Enchaînant les camps de bucherons, il s'était forgé une réputation de draveur *pis un bon à part de t'ça*. Fallait être courageux pour exercer ce métier-là.

Courageux ou fou ?

Il était du genre impulsif aussi. Il prenait des décisions sur le *fly*.

Son plus grand coup de tête : un lot à bois tout près de la Madawaska. La terre qu'il a léguée à Papa. Un coup de tête qui nous a permis de nous installer sur le bord de la rivière.

De nous lever avec le chant du merle et de nous coucher avec le concert des grillons.

Après une vie à courir les gares, François Turcotte cherchait à s'enraciner.

Mais, moi, après une enfance emmitouflée dans mon Témis, je rêve de prendre mon envol : Traverser l'Atlantique jusqu'en Irlande du Nord.

Parcourir la grande allée de Dark Edges avec ses hêtres centenaires.

Franchir le pont de corde Carrick-a-Rede. Être suspendue dans le vide. Sentir le vent sauvage sur mon visage. Éprouver la sensation d'exister aussi ailleurs.

Imaginer des légendes sur les colonnes hexagonales de la Chaussée de géants.

Avoir des rêves trop grands pour la petitesse de son village.

Tes tours de Colonie, ton Chemin de l'Arc-en-ciel, tes glissades en trois-skis dans la montagne, tes chocolats chauds en *culottons* après la raquette, ton eau de Pâques après la veillée pascale, tes tartes à la boue au *pit* de sable, tes feux de camp à ma fête, chaque été, tes levers de soleil à la fenêtre de la cuisine, ton panier de basket à l'entrée du garage, tes rendez-vous au *rack* à bicycle, ton jeu de *Skip-bo* sur le plancher du salon vont me manquer.

J'ai jamais choisi de partir.

Cette fois, personne ne m'y a obligée.

Devant le miroir de mon pare-soleil, face à face avec moi-même. J'éprouve, pour la première fois, le désir de l'inconnu. Derrière mon angoisse, une soif de liberté. Dans ma main, la photo de François Turcotte. Dans ma poitrine, la déchirure, toujours là, se cicatrice.

J'avale ma salive.

Les jointures crispées sur le volant. Les pneus *grichent* sur le gravier de la route.

Je dépose François Turcotte du côté passager entre une carte routière des Maritimes, mon appareil photo, mon carnet et *Pieds nus dans l'aube*.

Suivre la Madawaska dans son sillon, dépasser les frontières. Jusqu'au fleuve Saint-Jean, traverser des villages, Edmundston, Rivière verte, Sainte-Anne-de-Madawaska, Saint-Léonard, Grand-Sault. Perdre mes repères, Argosy, Four Falls, Aroostook, Haut-Kent, Knoxford, Hartland, Meductic, Pokiok. Longer ses flots jusqu'à ce que je trace ma propre voie. Oromocto, Geary, Welsford, Grand Bay, Saint John. Jusqu'à ce que la peur laisse place à la liberté.

Pieds nus dans le sable rouge de la baie de Fundy.

INTRODUCTION

Dans le volet critique du mémoire, j'entends montrer comment les figures spatiales présentent et représentent le territoire régional dans *Townships* de William S. Messier et *Arvida* de Samuel Archibald. Pour ce faire, je m'interrogerai sur les nombreux espaces représentés dans mon corpus, constitué, je le rappelle, de quatre récits choisis (deux dans chacun des recueils). Il s'agira d'abord d'identifier les lieux symboliques représentés dans *Townships* (un récit à la fois en commençant par « Cantine 112, Sainte-Cécile-de-Milton », et « Beaucoup et fort ») et de voir comment ils sont présentés (de façon idyllique ? ironique ? poétique ? etc.) et comment l'auteur arrive à les représenter (stratégies de spatialisation). Je questionnerai ensuite les liens entre les lieux et les personnages, en m'attardant plus particulièrement aux lieux du cœur et aux lieux de mémoire. Après quoi, j'aborderai, suivant le même principe, les lieux symboliques dans *Arvida* (« Foyer des loisirs et de l'oubli » et « Chaque maison double et duelle »). Dans les espaces projetés¹⁸ (mémoriels, oniriques ou fantasmatiques), par exemple, propose-t-on un nouveau regard sur les lieux représentés ? De cette façon, je poserai les hypothèses suivantes : *primo*, les figures spatiales présenteraient et représenteraient le territoire régional, principalement par la mise en scène de lieux de mémoire et de lieux du cœur; *secundo*, le territoire régional serait également représenté par l'utilisation de procédés mettant en relation cadres et personnages (suivant une réversibilité cadre-personnage), plus particulièrement dans les

¹⁸ La notion d'espace projeté sera approfondie ultérieurement lors de la présentation du cadre théorique.

espaces projetés. En somme, la présente problématique me permettra d'inventorier et d'analyser les différents types d'espaces rencontrés dans *Arvida* et *Townships*, soit les espaces symboliques, mémoriels (collectifs et individuels) et fantasmagoriques, et de voir ce qu'ils pourraient connoter.

CADRE THÉORIQUE

Mon mémoire de maîtrise prend appui sur l'approche géocritique telle que définie par Christiane Lahaie dans son ouvrage *Ces mondes brefs* (2009)¹⁹. Avant tout, ce cadre théorique me permet de distinguer les termes « espace », « lieu » et « territoire ». Les notions de lieu et de territoire m'apparaissent les plus pertinentes, car je m'intéresse aux hauts-lieux (lieux du cœur et lieux de mémoire). Si le lieu porte le sens que lui donne l'humain, le territoire, lui, est un « ensemble des lieux où se déroulent les activités humaines » (Ferrier, 2003 : 912). L'espace, quant à lui, est un concept plus vaste, sans frontière : « l'espace [est] ouvert et mouvant, tandis que le lieu, davantage limité, prend un sens dans la mesure où on y vit » (Lahaie, 2009 : 29).

Dans son essai, Lahaie aborde en effet la transformation de l'espace réel en espace textuel. Celle-ci se traduit par un *espace vécu* qui devient un *espace mémoriel* pour évoluer en *espace représenté* par l'écrivain à l'aide de « figures spatiales » et de « stratégies de spatialisations ». De ce fait, l'espace demeure en quelque sorte toujours filtré par une mémoire subjective qui altère plus ou moins l'effet de réel (mimésis). Même les lieux référentiels seraient influencés par la mémoire et la subjectivité de l'auteur. Lahaie parle

¹⁹ Je m'inspirerai de la géocritique de Lahaie plutôt que de celle de Westphal étant donné qu'elle s'applique plus particulièrement au genre de la nouvelle.

même de re-présentation du lieu en précisant que l'imagination importe plus que l'observation lorsqu'on revisite un lieu par l'écriture. Ainsi, on miserait davantage sur l'interprétation que sur une tentative de reproduction des lieux : « La représentation du lieu dans la nouvelle serait plutôt une non-représentation, s'apparentant du coup à un *condensé symbolique*. [...] On peut alors supposer que dans l'écriture nouvelle, en assumant pleinement l'impossible imitation du lieu réel à travers les mots, favorise l'évocation au détriment de la description d'espaces diégétiques précis » (Lahaie, 2009 : 17). Dans une démarche de recherche-crédation, écrire un lieu permettrait donc de lui donner un sens nouveau, de le revisiter, de le réinventer, voire de le mythifier, et ce, même s'il s'agit d'un lieu référentiel (dont on peut se faire facilement une image).

Il importera aussi de tisser des liens entre les personnages et les lieux qu'ils fréquentent, qu'ils habitent et qu'ils préfèrent – ce qui m'amènera à me servir de la réversibilité cadre/personnage, mise en lumière par Tibi dans son article « La nouvelle : essai de compréhension d'un genre » (1995), qui montre que certaines descriptions du lieu peuvent donner des indices sur le personnage et vice-versa.

Pour enrichir mon propos, je me servirai également de la géosymbolique, laquelle s'intéresse aux lieux qui « sollicitent l'imaginaire d'une collectivité » (Lahaie, 2009 : 36). À l'instar de Christiane Lahaie, je me baserai sur la typologie des hauts-lieux de Mario Bédard. Cette ramification de la géocritique permet d'étudier les marques symboliques attribuées au territoire. Cette approche me sera particulièrement utile lorsque j'aborderai les concepts de lieux de mémoire et de lieux du cœur.

D'un côté, les lieux de mémoire sont issus de la mémoire collective; ils s'érigent au hasard de l'Histoire selon la volonté des hommes et le travail du temps. Pour creuser davantage le sujet, je consulterai les écrits de Debarbieux (1995) qui s'appuie notamment sur les propos de Nora dans son ouvrage *Les lieux de mémoire* (1992). Debarbieux souligne le rôle de la mémoire collective dans la symbolique du lieu. Selon lui, le lieu symbolique permet d'ancrer la mémoire d'une société. En effet, un lieu de mémoire naît d'un événement légendaire ou historique à la fois fondateur et porteur d'avenir pour le groupe social. Debarbieux aborde de quelles façons les lieux symboliques peuvent évoquer le territoire collectif. De l'autre, les lieux du cœur jouent principalement un rôle identitaire et se mettent en place comme des lieux provenant d'un temps fondateur dans l'imaginaire de l'individu.

Pour compléter ma recherche, je me référerai à Bonnemaïson (1996) sur lequel se basent Bédard et Lahaie. Ce chercheur perçoit le territoire comme un constructeur d'identité provenant du principe culturel d'appartenance. Pour les individus, les lieux du cœur « donnent du sens à leur rapport au monde » (Bonnemaïson, 1996 : 14), c'est-à-dire qu'ils contribuent à forger la vision du monde de l'individu. En somme, les lieux du cœur, tout comme les lieux de mémoire, permettent de donner du sens au territoire.

Par ailleurs, dans le second chapitre de mon volet réflexion, je ferai appel au concept d'espace projeté²⁰, introduit par Marc Boyer (2004) et repris par Christiane Lahaie. Je me servirai dudit concept pour parler des espaces mémoriels (qui sont représentés dans

²⁰ Un espace projeté apparaît lorsqu'un personnage passe d'une figure spatiale, la plupart du temps concrète, à une autre figure qu'elle soit mémorielle, onirique ou imaginaire.

des souvenirs) ou oniriques (qui sont représentés dans des rêveries, des fantasmes, des anticipations ou des rêves) de mon corpus. Il conviendra d'aborder également la focalisation, cet aspect de la narration si important dans la description, qui permet une perception différente et personnalisée des lieux. Ces notions m'ont d'ailleurs été utiles autant dans les volets réflexion que création du mémoire : tantôt, ils me permettront d'analyser les différentes perceptions d'un même lieu ou de voir comment la focalisation d'un personnage transforme le lieu dans les œuvres de mon corpus; tantôt, ils m'amèneront à accorder une attention particulière à la perception des lieux par la narratrice et à travailler sa vision du monde.

CHAPITRE 1

TOWNSHIPS OU CURIOSITÉS DES CANTONS-DE-L'EST

« Et chaque village qui ne concrétise pas
les rêves des aïeux doit porter une amertume secrète. »

(Townships : 73)

Depuis les années 2010, plusieurs écrivains s'inscrivant dans le mouvement du néoterroir tentent de se réapproprier le territoire québécois par la littérature²¹. Comme je l'ai mentionné précédemment dans l'introduction, leurs œuvres, autant en poésie qu'en fiction, nous transportent dans des régions et des villages inspirés du réel qu'ils situent dans des campagnes et des forêts éloignées des centres urbains. À l'instar d'Éric Plamondon²² ou de Sébastien Chabot²³, ces auteurs choisissent de mettre en scène une région ou un lieu référentiels du Québec, c'est-à-dire un lieu qui existe dans la réalité, tels la rivière Jacques-Cartier ou la ville de Donnacona (*Donnacona*), la Gaspésie ou la réserve Restigouche (*Taqawan*), et Sainte-Souffrance, dans La vallée de la Matapédia (*Le Chant des mouches*

²¹ Parmi ces auteurs, nous pouvons noter, à titre d'exemple, Jean-François Caron (*Nos échoueries, De bois debout*), Christophe Bernard (*La bête creuse*), Noémie Pomerleau-Cloutier (*Brasser le varech*) et Ariane Gélinas (*Les villages assoupis*).

²² Éric Plamondon (2017), *Donnacona*, Montréal, Le Quartanier.

²³ Sébastien Chabot (2007), *Le chant des mouches*, Québec, Alto.

ou *L'Empereur en culottes courtes*), par exemple. C'est aussi le cas de William S. Messier, dont les intrigues de *Townships* se déroulent dans les Cantons-de-l'Est. L'ensemble des récits de ce recueil, qui se répondent en écho parce qu'ils explorent une région précise, permet de représenter le territoire de cette région de diverses façons.

Je l'ai par ailleurs précisé aussi dans l'introduction : le « territoire » correspond à un ensemble de lieux habité par une population, régi par le système de valeurs de celle-ci et symbolisant l'idéologie, l'histoire et les mœurs de ses individus (Ferrier, 2003 : 912). Tous ces éléments se reflètent dans les œuvres qui s'en inspirent. Ainsi, dans le premier chapitre du volet réflexion de ce mémoire, il sera possible d'étudier les représentations du territoire par l'analyse des références aux lieux symboliques qu'on appelle plus précisément les « hauts-lieux²⁴ », lesquels comprennent les « lieux de mémoire » et les « lieux du cœur », dans la typologie établie par Mario Bédard.

En ses propres mots, dans l'essai *Ces mondes brefs*, Christiane Lahaie explique que les hauts-lieux « sont empreints de symbolisme, mais [les penseurs contemporains de l'espace] choisissent de les considérer comme étant des construits culturels érigés, entre autres par l'Histoire, les arts visuels et la littérature » (Lahaie, 2009 : 29). Ces concepts sont empruntés à l'approche géosymbolique, correspondant à la branche de la géocritique qui « s'intéresse précisément à ces lieux dont on dit qu'ils sollicitent l'imaginaire d'une collectivité » (Lahaie, 2009 : 36) et dont Bédard est l'un des principaux théoriciens, approche sur laquelle je m'appuierai donc, tout comme Lahaie, pour analyser la symbolique

²⁴ Mario Bédard (2002), « Une typologie du haut-lieu, ou la quadrature d'un géosymbole », *Cahiers de géographie du Québec*, 46 (127) : 49-74.

du territoire que permet la mise en scène de hauts-lieux dans « Cantine 112, Sainte-Cécile-de-Milton » et « Beaucoup et fort » du recueil *Townships* ainsi que « Foyer des loisirs et de l'oubli » et « Chaque maison double et duelle » du recueil *Arvida*.

Suivant les propos de Bédard, les hauts-lieux sont érigés par l'expression socioculturelle de sa population et de son territoire. Ils témoignent d'une connaissance, d'une mémoire ou d'une identité. En outre, les hauts-lieux se rattachent à la composition même du territoire, car ils représentent les traces matérielles laissées par les événements qui s'y sont déroulés, par les individus qui les ont conçus et les œuvres et les réflexions qu'ils font naître (Di Méo, 1995; cité par Bédard, 2002 : 51). Ils évoquent ainsi les valeurs de cette société, mais témoignent également de son présent étendu, plus précisément d'un présent qui inclut une mémoire vivante et qui est porteur d'avenir. En plus d'incarner un temps long et complexe, les hauts-lieux illustrent un territoire plus vaste que le lieu présenté. De ce fait, ces lieux portent une richesse de sens qui échappe à leur simple matérialité. Leur témoignage permet le « passage d'une réalité simple à une réalité plurielle » (Bédard, 2002 : 52). Ils sont à la fois polysémiques et protéiformes, c'est-à-dire qu'ils sont susceptibles de rappeler, entre autres, un événement fondateur du passé, un élément identitaire ou un rituel important en lien avec la population qui les occupe ou les a occupés. Ils peuvent correspondre à un lieu de fierté ou de socialisation connu de tous par son caractère emblématique ou être plus modestes, et fréquentés par quelques initiés seulement. Les hauts-lieux prennent ainsi un nombre infini de formes : tantôt, ils peuvent être construits par l'homme – on pense à une grange, un pont, un restaurant ou une route –, tantôt, ils correspondent à un élément du paysage tels un lac ou une falaise. Parfois, il arrive

que les hauts-lieux soient aussi créés par un dispositif mnémonique volontaire : un cimetière, une statue ou un évènement festif constituent quelques exemples.

Étant donné la polyvalence de ce concept, Bédard divise sa typologie en plusieurs catégories²⁵. Des travaux de Bédard, Lahaie retient quatre types de lieux pour son étude géocritique : les lieux de mémoire, les lieux du cœur, les entre-lieux et les non-lieux. Elle bonifie également la grille d'analyse en ajoutant un nouveau type de lieu qu'elle nomme les « lieux imaginaires », établissant ainsi une catégorie où peuvent s'inscrire les lieux « mythiques » ou purement fictifs – et il en existe une liste impressionnante, comme l'atteste *Le Dictionnaire des lieux imaginaires* d'Alberto Manguel²⁶. Dans le cas qui nous intéresse, il conviendra de retenir uniquement deux catégories de lieux, choisis en regard de l'étude préliminaire des textes, soit les lieux de mémoire et les lieux du cœur, types de lieux qui demeurent les plus pertinents pour la suite de l'analyse, notamment parce qu'ils comportent des liens étroits entre les personnages, leur culture, leur histoire et leur identité.

1.1 « CANTINE 112, SAINTE-CÉCILE-DE-MILTON »

Le récit initial de *Townships* est raconté par un narrateur urbain qui pose un regard ironique sur Sainte-Cécile-de-Milton. Du haut de sa posture d'écrivain provenant de la métropole, il découvre ce village et observe ses habitants. Afin de s'imprégner des lieux, il dine régulièrement à la Cantine 112 parmi les travailleurs et les résidents. Il y fait la

²⁵ Celle-ci comporte les lieux de mémoire, les lieux exemplaires, les lieux du cœur, les lieux parlants/dormants, les hauts lieux/bas lieux, les non-lieux, les entre-lieux, les lieux attribués, les lieux génériques et les lieux de condensation.

connaissance de Lina et Diane, les serveuses siamoises jointes par le petit doigt. Les deux sœurs travaillent à la cantine depuis son ouverture et elles ont fait l'objet de plusieurs articles de journaux nationaux et internationaux, notamment parce qu'elles attirent la curiosité des touristes et font la fierté de la cantine, mais aussi de Sainte-Cécile.

1.1.1 Le point de vue d'un narrateur urbain

Le narrateur, pour sa part, exprime d'abord un point de vue méprisant quant à la banalité et la petitesse de Sainte-Cécile : « Le genre de village qu'on traverse d'une limite à l'autre avant d'avoir prononcé le nom au complet. Comme Saint-Cyrille-de-Wendover ou n'importe quel autre Saint-Quelque-chose-de Quelque-chose-d'autre; des noms de villages qui ne deviendront jamais des noms de grandes métropoles » (*Townships* : 16). Ce point de vue, présenté en focalisation interne, dévoile progressivement ce que le narrateur pense des lieux et de leur médiocrité. À titre d'exemple, à plusieurs reprises, pour présenter les principales attractions du village situé en nature, il recourt à des référents qui s'apparentent à des caricatures réductrices et qui évoquent l'imitation et l'artifice : « On y voit d'abord le camping Tropicana et le miniputt avec une grande chute artificielle, un immense parc à maisons mobiles, puis c'est le Golf Saint-Paul, et après une série de garages, qui ressemblent plus à des petites granges dans des minicours à scraps, on arrive à la Cantine 112 » (*Townships* : 16). Toutes ces notations descriptives, qui rendent le village à la fois générique et factice, témoignent de sa condescendance devant Sainte-Cécile.

²⁶ Alberto Manguel (1998), *Le Dictionnaire des lieux imaginaires*, Arles, Actes Sud.

De surcroît, non seulement exprime-t-il du mépris en dépeignant le lieu : il en va de même pour les gens qui l'habitent, ce « lot de truckers et de jobbeurs – de quoi faire bander un vendeur de culottes Big Bill – qui ne mâchent à peu près pas leurs hamburgers et encore moins leurs mots » (*Townships* : 15). Ce point de vue pour le moins péjoratif s'accroît encore lorsqu'il s'attarde aux clients qui fréquentent le restaurant : le niveau de ridicule en vient alors à frôler la parodie. « Dans le coin des fumeurs, j'ai entendu un homme lâcher un gros tabarnac gras et rauque après avoir renversé son café sur sa *Voix de l'Est*, un journal de Granby. La femme devant lui ne s'est même pas arrêtée de parler. Elle contait ce qui était arrivé à sa nièce quand elle était allée dans le Sud. Une histoire de bagages perdus, de douanier cleptomane et de stress gastrique » (*Townships* : 17). Le mépris du narrateur se manifeste entre autres ici par l'emploi des stéréotypes ruraux tels que le travailleur qui jure, la commère qui ne cesse de jacasser et la voyageuse inexpérimentée qui cumule les mésaventures.

En revanche, lorsqu'il fait vraiment la connaissance des « deux seules waitresses siamoises sur la Terre » (*Townships* : 15), les jumelles attisent véritablement sa curiosité. S'il a d'abord « pensé que c'était une blague » (*Townships* : 18), il se rend vite compte que la réputation des jumelles dépasse les frontières des Cantons-de-l'Est. Dès l'incipit, d'ailleurs, il mentionne « la photo accrochée à l'un des murs des toilettes, [où] on les voit tenir le même cabaret, avec l'enseigne de la cantine – trois saucisses à hot-dog formant un gros '112' en tubes fluorescents » (*Townships* : 15). Tout juste après, il dénote « sur le mur, derrière le comptoir » plusieurs « articles, faits divers, reportages de cahiers *Tourisme* et de sections insolites de différents journaux qui mentionnent les jumelles » (*Townships* :

19). Tour à tour, ces écrits concernant les siamoises – car il y a même « un article dans le *New York Times* et une mention dans le *Figaro* » (*Townships* : 19) – leur confèrent, en quelque sorte, une altérité et une célébrité qui les rendent aptes à devenir *légendaires*. En d'autres termes, parce qu'elles entretiennent la curiosité du monde entier depuis tout ce temps et parce qu'elles attirent aussi celle du narrateur écrivain qui, après tout, en fait progressivement des *personnages* de son texte, au sens littéral du terme, les jumelles s'inscrivent, de cette façon, dans le « présent étendu » de la cantine. On peut donc dire que cette figure spatiale s'apparente à un « lieu de mémoire ».

En plus de contribuer à la mémoire de la Cantine 112, les siamoises représentent par extension Sainte-Cécile-de-Milton. De ce fait, le ton méprisant du narrateur urbain s'oppose, en quelque sorte, à la fierté des habitants. Ce qui était d'abord une curiosité pour lui devient une Curiosité légendaire dans les Cantons-de-l'Est. Les siamoises sont d'ailleurs explicitement associées au territoire dès l'incipit : « Les deux seules waitress siamoises sur la Terre se trouvent dans les Cantons-de-l'Est, à dix minutes de Granby » (*Townships* : 15), devenant elles-mêmes une métonymie de la Cantine 112, voire du village de Sainte-Cécile.

Notons par ailleurs que le narrateur prend des notes sur les lieux et ses résidents en vue d'écrire ce qui pourrait tout à fait être un état de texte antérieur au recueil « *Townships* » lui-même. Par cette mise en abyme, la posture du narrateur autodiégétique participe donc, elle aussi, à la perpétuation de la « légende » : « Je me suis assis plus près de la caisse et j'ai commencé ce qui allait devenir un petit rituel de début d'après-midi. Deux refills de café, un dessert du jour que je mangeais très lentement, et un petit cahier de notes. J'y ai d'abord inscrit mes observations du physique des jumelles » (*Townships* : 19).

Ainsi, par son travail d'écriture et par les représentations qu'il campe des lieux en écrivant *in situ*, le narrateur contribue, à son tour, dans une moindre mesure, à faire de la Cantine 112 et de Sainte-Cécile-de-Milton un lieu de mémoire.

1.1.2 La Cantine 112 : une métonymie de Sainte-Cécile-de-Milton

Parce que la Cantine 112 s'avère non seulement un lieu touristique, mais aussi un lieu de rassemblement pour les travailleurs et les résidents de la région, l'intrusion du narrateur dans ce lieu typique de Sainte-Cécile lui permet de se faire une idée du village lui-même : la cantine en incarne le microcosme. En prenant l'habitude de dîner à la cantine, tout comme le font les résidents, le narrateur s'imprègne du lieu et de ses habitants. De cette façon, il arrive à représenter non seulement Sainte-Cécile-de-Milton, mais aussi à dresser un portrait des Cantons-de-l'Est. Plusieurs autres villes et villages de cette région sont en effet mentionnés par le narrateur : « Granby » (*Townships* : 15), « Saint-Paul-d'Abbotsford » (*Townships* : 16), « Waterloo » (*Townships* : 18) et « Bedford » (*Townships* : 21). Certaines de ces références géographiques proviennent d'anecdotes entendues de la bouche des résidents. « Avoir eu plus de patience, je [le narrateur] les aurais répertorié[s] sur une carte » (*Townships* : 19). La figure spatiale de la Cantine 112, en accédant au statut de microsociété, évoque donc un territoire beaucoup plus grand qu'un simple restaurant. Dans le même ordre d'idées, on pourrait même avancer que le récit « Cantine 112, Sainte-Cécile-de-Milton » deviendrait, de la sorte, une métonymie du recueil *Townships*, dans la mesure où les « histoires de camionneurs, d'incendies, de vols de viande ou de chiens bâtards » (*Townships* : 19) mentionnées par les habitants font l'objet

d'un autre récit dans la suite du recueil. Ce narrateur écrivain présenté dans la nouvelle initiale pousse donc la mise en abyme de son travail d'écriture à un autre niveau en y incluant le recueil *à venir*, car « Cantine 112 », en annonçant et en préfigurant les nouvelles qui composent *Townships*, donne d'emblée le ton ironique et caricatural que nous reconnaissons dans les autres récits du recueil. En somme, on peut postuler que la Cantine 112 constituerait à la fois une métonymie de Sainte-Cécile-de-Milton, du territoire des Cantons-de-l'Est et de *Townships*.

1.1.3 Les serveuses siamoises : une métonymie de Sainte-Cécile

Si Sainte-Cécile-de-Milton correspond métonymiquement à la Cantine 112, il en va de même pour les personnages des jumelles qui constituent non seulement une métonymie de la cantine, mais également du village de Sainte-Cécile. D'abord, on l'a précédemment souligné, parce qu'elles attirent l'intérêt des médias, les sœurs siamoises sont les représentantes de la Cantine 112. On parle d'elles dans les « cahiers Tourisme » et les « sections insolites » de plusieurs journaux, « dont [une] douzaine d'articles différents » dans l'un « des quotidiens de Montréal » et même « dans le New York Times » et « dans le Figaro » (*Townships* : 19). Ces articles sont fièrement affichés « sur le mur, derrière le comptoir », soit à la vue de tous les clients sans exception puisque tous y passent minimalement pour régler la facture. Et les journaux parlent de la cantine et de Sainte-Cécile-de-Milton parce qu'ils s'intéressent d'abord aux serveuses siamoises.

Par ailleurs, les jumelles montrent plusieurs rapprochements avec Sainte-Cécile, la patronne qui a donné son nom au village. Cecilia Faustyna Kowalska, employée dans une

boucherie, devait cuisiner « une énorme commande de saucisses pour un orphelinat touché par une épidémie » (*Townships* : 16). Elle se serait mise à saigner des mains et du front durant la préparation des charcuteries. Les saucisses tachées de sang auraient ensuite guéri des enfants malades. Or, que représente la photo sur le mur des toilettes de la cantine, celle sur laquelle les jumelles sont formellement associées à la promotion de la Cantine 112 ? Des chiffres (112) en forme de *saucisses* à hot-dog – soit une imitation de charcuterie composée de quelques « tubes fluorescents » (*Townships* : 15). De plus, les siamoises sont jointes par le petit doigt alors que Sainte-Cécile saignait des mains. Si Sainte-Cécile a donné vie au village par son nom, les jumelles, métaphoriquement, donnent vie au village par la curiosité qu'elles provoquent et les touristes qui veulent les voir en personne. En outre, la mort de Sainte-Cécile s'avère aussi ridicule que la raison liée à la « non-séparation » des jumelles. La légende rapporte qu'elle aurait été « assommée sur le trottoir par une pierre qu'un ouvrier aurait laissée tomber du troisième étage d'un immeuble » (*Townships* : 17). Les jumelles, de leur côté, ne souhaitent pas se séparer parce qu'elles n'arrivent pas à s'entendre à « savoir qui allait garder le petit doigt. Qui des deux allait devoir vivre avec neuf doigts, pendant que l'autre jouirait de mains parfaitement normales. [...] Le compromis devait être trop gros pour que l'une ou l'autre accepte » (*Townships* : 22). Si la mort absurde de Sainte-Cécile ajoute à la curiosité qu'on éprouve pour elle, tout l'intérêt des serveuses siamoises tient, en fait, dans ce petit doigt. Si elles décidaient de se séparer, elles mettraient fin à la légende qui les entoure et, par extension, à la renommée de Sainte-Cécile. C'est donc dire que leur absurdité leur confère leur statut légendaire.

1.1.4 Les jumelles : une métaphore du Québec ?

Du reste, le terme « séparation » étant fortement connoté au Québec, la « non-séparation » des jumelles pourrait aussi suggérer, à plus grande échelle, le territoire québécois et l'échec du référendum de 1995 ou les Québécois et leur hésitation à devenir un pays. À la suite d'une chicane sur leur apparence, les jumelles prennent rendez-vous pour se séparer. Or, la veille de l'évènement, les jumelles se réconcilient et annulent leur opération. Tout comme les Québécois, les jumelles étaient littéralement à *un petit doigt* de se séparer (et l'une d'elles, rappelons-le, serait alors restée avec 9 doigts, soit autant de provinces qui seraient restées dans le Canada). Elles ont eu peur du changement. Lorsque le narrateur les questionne, elles répondent en chœur : « Tu malade ? J'pourrais jamais fournir tu seule dans cantine ! » (*Townships* : 22), comme si elles avaient eu peur de ne plus être ensemble ou, en d'autres mots, peur de perdre leur double identité. Et, qu'évoquerait cette double identité, dans un territoire frontalier comme celui des Cantons-de-l'Est, où des francophones partagent la frontière avec l'État américain du Vermont ? Sans doute la double culture, francophone *et* anglophone (donc par extension canadienne). Culture anglophone qui se manifeste d'ailleurs dans plusieurs aspects du récit, dont l'utilisation de termes français tout autant que d'anglicismes, et ce, dès l'incipit : « waitress », « truckers » et « jobbeurs » (*Townships* : 15), hésitation qui transparait dans le discours intitulant lui-même : *Townships* ayant été préféré, ici, à Cantons-de-l'Est parce qu'il signifie littéralement, du reste, « séparations des terres en cantons ».

Les « cantons » de l'Est forment en effet un territoire où les villages francophones partagent leurs frontières (réelles et symboliques) avec les villages anglophones : « Waterloo » et « Bedford », entre autres. Si on consulte la géographie des Cantons-de-l'Est, la toponymie y est plus anglophone que francophone, spécialement tout près de la frontière. De plus, historiquement, le terme « canton » réfère à un système britannique de disposition des terres s'opposant au système de seigneuries des Français. Les colons loyalistes, venus s'établir sur le territoire après l'Indépendance des États-Unis, ont habité ces terres²⁷. Le titre du recueil lui-même témoigne de cette double identité d'abord anglophone, mais aussi fondamentalement francophone, tout en insistant sur la porosité des frontières dans cette région. D'ailleurs, le narrateur de « Cantine 112, Sainte-Cécile-de-Milton » décrit lui-même Sainte-Cécile-de-Milton comme « la ville la moins bien définie des Cantons-de-l'Est » (*Townships* : 15). Par son identité nébuleuse, Sainte-Cécile pourrait, encore une fois, être considérée comme une métonymie du territoire des Cantons-de-l'Est.

En définitive, le territoire est représenté par un lieu de mémoire (la Cantine 112) et par les liens métonymiques qui se tissent entre les jumelles, la cantine et Sainte-Cécile. Toutefois, les techniques employées par Messier pour matérialiser sa région sont variées. D'une part, le ton méprisant du narrateur de la métropole montre un point de vue différent qui s'oppose à la fierté des résidents et qui contribue à l'aspect caricatural et légendaire des personnages. D'autre part, Messier évoque l'américanité du territoire estrien de deux

²⁷ Pierre Mailhot et Jean-Marie Dubois, « Cantons de l'Est », *Encyclopédie canadienne* [en ligne], URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/cantons-de-lest>

façons : dans la géographie du territoire, par sa frontière poreuse ; dans le vocabulaire employé, par la présence de la langue anglaise.

Afin d'accentuer le caractère mythique de ses récits, Messier a mis l'accent sur des personnages qui marquent l'esprit par leur singularité ou par les clichés qu'ils véhiculent. Souvent dépourvus de profondeur psychologique, ces personnages-types en viennent à s'apparenter à ceux des contes et légendes (les siamoises s'apparentant par leur anomalie physique, dans l'imaginaire, au « monstre ») – ce qui confère un caractère hybride aux textes de Messier : ni nouvelles ni contes, entre autofiction et fiction, ils se situent visiblement dans un entredeux qu'on peut nommer « récits », lesquels, en se répondant et en se superposant, mais en respectant l'esthétique de la fragmentation liée au récit bref, finissent par représenter très efficacement une « portion » du territoire québécois et des Cantons-de-l'Est – territoire qui s'inscrit non seulement dans l'espace, mais dans une durée certaine qui, à son tour, s'inscrirait peut-être quelque part entre patrimoine oral et fiction.

1.2 « BEAUCOUP ET FORT »

Dans le second récit du recueil de Messier, l'histoire concerne principalement Matty, le fils de Steve et son chien Cosco. L'animal a l'habitude de voler les outils de Steve et personne ne sait où il les cache. Matty attire son chien avec un tournevis pour découvrir où il dissimule son butin. L'enfant suit son chien autour de la ferme jusque dans la grange des Van Dorn où il trouve le trésor de Cosco : en dessous d'un char allégorique représentant le mont Vésuve en éruption. Grand rêveur, Matty est stupéfait de cette découverte. Le char allégorique des Van Dorn devient un moteur d'imagination pour lui. Il

fait une course avec son chien pour aller avertir Steve en imaginant des volcans, des dinosaures, des zombies et d'autres dangers desquels il doit se sauver.

1.2.1 Des traces du narrateur écrivain

Dès l'incipit de « Beaucoup et fort », le narrateur nous rappelle de nouveau sa posture d'écrivain : « Un char allégorique, une grange, un chien bâtard. Ça commence comme ça » (*Townships* : 25). Le récit est constamment parsemé de ces commentaires dont la fonction est de régir la narration : « Tout ça, en fait, pour conter la fois où, à l'Halloween, Matty découvre le butin de Cosco et le char allégorique de Van Dorn » (*Townships* : 31). De plus, le récit est structuré en fragments numérotés rappelant la forme que prendraient des notes préalables à l'écriture et qu'on aurait classées comme on le ferait, par exemple, dans un carnet. Le ton ironique et caricatural du récit précédent se manifeste également dès les premiers mots du texte : « Ensemble, ils louent la propriété – comportant deux acres de terre noire, une maison mobile, la dépouille d'un tracteur dévoré par la rouille, une immense colline et une grange » (*Townships* : 25). On le voit d'emblée : le narrateur exprime une fois de plus un point de vue qui porte un certain jugement sur le nouveau lieu représenté ici – lequel rappelle étrangement les « garages, qui ressemblent plus à des petites granges dans des minicours à scraps » du texte analysé précédemment (*Townships* : 16) – et ses habitants – qui ne sont de surcroît, ici, que des « locataires ».

Par ailleurs, dans l'architecture du recueil, ce récit vient tout juste après « Cantine 112, Sainte-Cécile-de-Milton ». Dans le premier récit, le narrateur affirme qu'il « cherch[e] du travail dans la région » (*Townships* : 17). Dans le second récit, le narrateur, s'exprimant

encore une fois au « je », décrit son nouvel emploi en utilisant le ton ironique auquel il a habitué le lecteur depuis le début du recueil : « Je suis payé douze dollars de l'heure pour faire en une journée ce qu'une machine à dix-huit mille dollars ferait en deux heures » (*Townships* : 28). Partant, on peut poser l'hypothèse qu'il s'agit du même narrateur et qu'il poursuit vraisemblablement la mise en abyme du travail de l'écrivain amorcée dans l'incipit de *Townships*.

1.2.2 Le char allégorique : une métaphore du Québec ?

Cela dit, dans « Beaucoup et fort », la caricature et le légendaire ne sont pas incarnés par les personnages, mais par un objet pour le moins étonnant : le fameux char allégorique se trouvant dans la grange des Van Dorn. Tout comme les jumelles dans « Cantine 112, Sainte-Cécile-de-Milton », ce véhicule devient une Curiosité qui évoque l'idée de séparation.

La découverte du char allégorique revêt une importance capitale dans l'intrigue comme dans la symbolique du récit. D'abord, son inutilité et sa désuétude accentuent le ton caricatural adopté par le narrateur dans les descriptions. Lorsque Matty, son personnage, le découvre, il « croit d'abord [qu'il s'agit d']un immense gâteau poussiéreux jusqu'à ce qu'il voit les blocs de ciment faisant office de roues avant » (*Townships* : 34). D'emblée, on se demande d'où provient cet objet confiné dans une grange. Les chars allégoriques ne sont-ils pas employés habituellement lors de parades et de festivités grandioses tels qu'un carnaval ou une fête nationale ? Ils connotent, en quelque sorte, la fierté d'un groupe dans le cadre d'un évènement hors de l'ordinaire. Dès lors, il devient possible d'interpréter cette

représentation spatiale comme une métonymie, plus précisément la métonymie d'une fête, et pas n'importe quelle fête, les chars allégoriques étant des objets liés à la mémoire collective, par les événements importants qu'ils célèbrent.

Dans « Beaucoup et fort », ce char allégorique en ruine, relégué dans une grange, à l'abri des regards,

« bloque tout l'espace dans la grange, mais les Van Dorn ne s'en servent pas de toute façon ; ni de la grange ni du char. Il est vieux, il perd de l'huile, le papier mâché tombe des colonnes romaines en carton, et les deux roues en avant n'ont pas de pneus. Les ancêtres Larochelle ont dû bâtir la grange autour ou le démonter pour le faire entrer par l'unique porte à peine assez grande pour laisser passer le mont Vésuve en styromousse qui en couvre la partie plus à l'arrière » (*Townships* : 25-26. C'est moi qui souligne).

Son inutilité jumelée à son immobilité en fait un objet encombrant qui tombe en désuétude. Cette nouvelle Curiosité pourrait suggérer encore une fois le projet d'indépendance des Québécois : autrefois grandiose et maintenant relégué au rang de rêve déchu, caché, voire embarrassant. D'autant plus que la figure spatiale de la grange rappelle le passé agricole et conservateur des Canadiens français. La tradition, ainsi symbolisée par la grange, prend ici le dessus sur le projet de renouveau, la souveraineté. D'ailleurs, le nom de famille des premiers propriétaires du char allégorique, « Larochelle », a pour homonyme un lieu hautement symbolique pour les Canadiens français : La Rochelle, ville française d'où sont jadis partis plusieurs colons. Il n'est sans doute pas anodin que Messier ait précisément choisi ce patronyme qui évoque des descendants francophones – lesquels ont légué cet héritage à leurs successeurs. Un héritage matériel (le char allégorique) qui représente sans doute l'héritage identitaire et politique (la fierté d'être francophone, de laquelle découle l'idée de « nation » et le projet d'indépendance). L'effet de métonymie nous autorise donc à

penser que cet objet devenu absurde et inutile pourrait symboliser, comme c'était le cas des jumelles inséparables, le projet identitaire des Québécois. Même s'il est caché et impossible à déplacer, le char allégorique existe toujours entre les murs de la grange. Notons d'ailleurs qu'il représente littéralement un « volcan » encore actif, « le mont Vésuve, en styromousse vert et brun, sillonné par des coulisses de lave en papier mâché orangé, les pauvres habitants de Pompéi brûlés ou momifiés » (*Townships* : 34), donc des rêves potentiellement dangereux qui pourraient encore entrer en éruption n'importe quand... D'autant plus que celui qui le découvre, Matty, est un éternel rêveur.

1.2.3 Les espaces projetés au service de la représentation du territoire

Matty, le personnage principal, a en effet un imaginaire foisonnant, ce qui permet au narrateur de représenter le territoire et ses figures spatiales d'une tout autre façon, puisqu'on suit les divagations de l'enfant qui s'évade dans des ailleurs multiples et fictifs, tout au long du récit. Les lieux représentés se métamorphosent alors en « espaces projetés », concept que nous empruntons à Marc Boyer (2004), qui l'a d'abord proposé dans son mémoire de maîtrise rédigé sous la direction de Lahaie pour bonifier la grille théorique concernant les figures spatiales introduites par Fernando Lambert (1998). Un espace projeté « survient lors du passage d'un personnage d'une figure [spatiale] première, souvent concrète, à une figure seconde, cette dernière étant mémorielle, onirique ou imaginaire » (Boyer, 2004 : 37). Autrement dit, un espace projeté se manifeste lorsqu'un personnage rêve, s' imagine ailleurs, anticipe ce qui adviendra ou se remémore un souvenir.

Dans « Beaucoup et fort », les espaces projetés, qui deviennent de plus en plus nombreux au fil du récit, se confondent progressivement avec les figures spatiales tangibles. On remarque qu'ils apparaissent plus explicitement lorsque Matty souhaite découvrir où son chien cache les outils de son père : « il voit son chien bâtard, la langue pendante, avancer vers l'objet maculé. Aussitôt, il se sent comme Indiana Jones dans le repère des sorciers indiens » (*Townships* : 31). Cette comparaison avec un film dans lequel l'univers est à la fois vraisemblable et fantastique annonce d'emblée la dualité du personnage, un rêveur qui vit entre la réalité et le fantasme.

Chaque fois qu'il glisse dans l'imaginaire, les espaces projetés sont introduits de façon explicite par l'anaphore du pronom et du verbe « J'imagine » au début de trois paragraphes consécutifs : « J'imagine aussi Paul McCartney, Ringo Starr, John Lennon et George Harrison donnant un concert sur la colline derrière la maison » (*Townships* : 33). On le constate, l'espace projeté du spectacle rock se superpose à l'espace concret du terrain de la ferme familiale. Par contre, lorsque Matty trouve l'endroit où son chien cache les outils de son père et qu'il découvre par le fait même ce que cachent les voisins dans leur grange, les marqueurs indiquant l'apparition d'un espace projeté disparaissent : « T'as la mort aux trousses, un voleur te talonne avec sa crowbar. Une horde de zombies affamés, tous mauves et puants, leurs membres se brisent au fur et à mesure qu'ils te pourchassent » (*Townships* : 35). Au moment où il découvre le char allégorique, la distinction entre le rêve et la réalité n'est plus clairement énoncée. Toutefois, l'espace premier ne s'efface jamais complètement au profit de l'espace projeté : « Le tyrannosaure s'essouffle avant toi, tu passes derrière **le tracteur de Steve**, et Cosco prend de l'avance. [...] Cosco arrive à la

porte du garage une fraction de seconde avant toi » (*Townships* : 36. C'est moi qui souligne). De cette façon, l'espace concret et l'espace projeté *fusionnent* puisque les éléments du voisinage, comme le tracteur ou le garage, restent présents même dans l'imaginaire du personnage. Ce récit propose donc aussi des espaces fusionnés, une catégorie de figures spatiales également présentée par Boyer. Les espaces s'avèrent fusionnés « lorsque deux figures spatiales se trouvent entremêlées par les artifices de la narration. Un personnage impliqué dans un phénomène de fusion pourra ainsi avoir l'impression qu'il occupe deux espaces à la fois » (Boyer, 2004 : 36-37). De cette façon, au moment de la découverte du char allégorique, la configuration des figures spatiales du récit passe de *projetée* à *fusionnée*. Abordons maintenant la symbolique de cette découverte inattendue et troublante pour Matty, le personnage principal.

1.2.4 La double identité du personnage principal

Si dans « Cantine 112, Sainte-Cécile-de-Milton » la double identité du peuple québécois était incarnée par les jumelles siamoises, dans « Beaucoup et fort », elle est plutôt représentée par le personnage principal de l'histoire. L'hybridité identitaire de Matty Langlais se manifeste d'abord par ses origines : il est « le fils aîné de Steve Langlais et de Louise-Anne Paquette » (*Townships* : 25). Héritier d'une mère francophone et d'un père dont le nom se prononce littéralement « l'Anglais », Matty présente un cas exemplaire de « réversibilité cadre – personnage²⁸ » : le territoire qu'il occupe est un espace où la porosité de la frontière exprime une double identité, à la fois francophone et anglophone.

²⁸ Pierre Tibi (1995), « La nouvelle : essai de compréhension d'un genre », dans Paul CARMIGNANI [dir.]. *Aspects de la nouvelle (II)*. Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, p. 57.

En plus d'habiter à la frontière de ces deux espaces, Matty vit également entre le rêve (représenté par les espaces projetés) et la réalité, dans ce qu'on pourrait appeler son propre espace *fusionnant* l'imaginaire et le réel. Même dans ses fantasmes, la frontière entre territoire anglophone et francophone reste poreuse : « Papa prendrait la moissonneuse-batteuse, à cause de ses gros pneus et de sa hauteur, et il nous emmènerait au lac Champlain » (*Townships* : 32). Or, le lac Champlain se situe à la fois au Québec et aux États-Unis. Et même si sa plus grande partie se trouve du côté anglophone, le nom du lac n'est nul autre que celui du fondateur de la capitale du Québec.

En observant cette dualité entre espaces projetés mythiques et espaces réels, une question s'impose : étant donné la monotonie du quotidien sur la ferme, la vie imaginaire demeure-t-elle la seule vie possible pour le personnage ? Certes, l'enfant a besoin de rêver pour oublier la banalité de son existence. Mais l'avant-dernier récit du recueil *Townships*, dans lequel les personnages de Matty, Steve et Étienne reviennent, suggère une autre avenue : « À huit ans, le morceau de ferraille que tu trouves par terre devant la porte du garage de la maison où ta mère a vécu jusqu'à ce qu'elle quitte Steve et la terre familiale pour vivre dans le Nord lointain peut facilement faire office de bombe » (*Townships* : 101). À la lumière de ce passage tiré du récit terminal, « Les bombes », les doubles origines de Matty (à la fois francophones et anglophones) prennent un nouveau sens : la *séparation* des parents de Matty était déjà imminente dans « Beaucoup et fort » et l'échec de leur vie de couple peut sans doute être interprété métaphoriquement. De la sorte, le personnage principal emploierait son imagination afin de fuir tout ce qui lui fait peur « les goules, les chauves-souris, les vampires, les oiseaux, les monstres de tous genres, les hommes soûls,

les chiens de garde, les taures, les dragons, les ptérodactyles, les orques, [...] » (*Townships* : 36), mais également tout ce qui lui rappelle sa mère et la séparation de ses parents.

Dans « Beaucoup et fort », la découverte du fameux char allégorique par Matty Langlais semble suggérer la découverte de ce pan de l'Histoire – et d'un projet d'indépendance qui va à l'encontre de sa double identité. Au lieu de séparer les deux univers culturels dont il est issu, dans son monde idéal, Matty souhaite plutôt les *fusionner* comme il le fait avec le réel et l'imaginaire.

Sur un autre plan, dans une perspective de représentation du territoire, le Québec constitue aussi un pays imaginaire où la souveraineté reste de l'ordre du fantasme. La littérature (soit le monde rêvé, du moins selon la conception romantique de celle-ci) serait-elle notre façon de fuir notre échec collectif ? Ou plutôt une manière de rappeler des événements issus de notre mémoire collective, où se manifeste, constamment, cette double identité (Québécois et Canadien) qui est la nôtre ?

Si certains auteurs du néoterroir, dont Messier, représentent le territoire québécois par des lieux fictifs s'inspirant de lieux référentiels²⁹, d'autres écrivains issus de ce mouvement mettent en lumière des événements marquants de l'Histoire du Québec³⁰ rappelant plutôt la richesse de notre passé. Ainsi, à leur manière, les membres de la

²⁹ *Les villages assoupis* (2012), la trilogie de romans fantastiques d'Ariane Gélinas en est un bon exemple.

³⁰ Je pense notamment au recueil *Atavismes* (2011) de Raymond Bock.

« tchén'ssâ » proposent une littérature profondément identitaire alliant tradition et modernité. Dans le cas de Messier, le ton ironique et caricatural d'un narrateur écrivain semble particulièrement efficace pour dépeindre la mémoire des lieux. Métonymies et métaphores sont employées pour représenter la région frontalière des Cantons-de-l'Est, mais aussi la double identité du Québec. Qu'elles soient mémorielles ou imaginaires, qu'elles soient projetées, configurées de façon superposée ou fusionnée, les figures spatiales contribuent à la représentation de cette scission du territoire. Les Curiosités mises en scène dans ces deux récits élèvent quant à elles les anecdotes racontées au statut de légendes régionales, rappelant des événements qui ont laissé des traces profondes dans l'imaginaire québécois.

CHAPITRE 2

ARVIDA OU LES ILLUSIONS PERDUES D'UN EL DORADO NORDIQUE

« Tout ça se bousculait sans se presser en faisant place
à la fatigue accablante d'une journée au grand air.
J'avais le temps. J'ai embrassé mon père, j'ai pissé dehors
et je me suis couché de bonne heure pour une fois,
heureux de connaître autant d'histoires. »

(*Arvida* : 313)

2.1 « FOYER DES LOISIRS ET DE L'OUBLI »

Arvida, capitale de l'aluminium au Saguenay, fut fondée grâce au rêve du milliardaire américain Arthur Vining Davis qui souhaitait construire une ville moderne perdue dans les confins de l'Amérique. Plusieurs familles sont venues s'y installer « attiré[e]s par une version nordique de l'El Dorado » (*Arvida* : 210) dans l'espoir d'effacer leurs erreurs et de tout recommencer. Le narrateur, natif de la région, raconte le déclin d'Arvida depuis sa fusion avec la ville de Jonquière en 1978. La même année, on organise à Arvida une partie de hockey où les Anciens Canadiens affrontent les étoiles locales. Cet évènement prend des airs légendaires lorsque les Arvidiens battent les joueurs vedettes. Le narrateur relate également le déclin de sa famille qui fut intimement liée au destin de la

ville : la maladie de sa grand-mère, de son grand-père et de son oncle, l'échec de son père aux élections municipales et finalement, la perte de mémoire et le décès de sa grand-mère.

2.1.1 Entre mémoire et utopie

Dès l'incipit, le narrateur raconte comment la ville fut construite : « Les Américains ont bâti la ville en cent trente-cinq jours à côté de l'usine d'aluminium. Il n'y a rien eu dans les alentours pendant deux cents millions d'années, ensuite il y a eu l'usine Alcan et après, trente-cinq jours après, une ville » (*Arvida* : 205). Dès le début du récit, le narrateur fait appel à la mémoire du lieu par les événements liés à sa fondation. Ce passage n'est pas sans rappeler le mythe de la création catholique où Dieu créa la terre en sept jours. Tout comme Sainte-Cécile-de-Milton dans « Cantine 112 » de Messier, *Arvida*, dans « Foyer des loisirs et de l'oubli », prend donc des airs mythiques lorsque le narrateur explique l'origine du lieu. Le mythe arvidien s'édifie ainsi tout au long du texte : notons d'emblée que la ville représente une sorte d'El Dorado pour les familles venues s'y établir.

Cette ville construite par des anglophones fut d'abord un rêve, l'« utopie d'un milliardaire philanthrope, montée de toutes pièces au milieu de nulle part » (*Arvida* : 206). Avant même de devenir réelle, la ville a d'abord existé dans l'imagination de son fondateur Arthur Vining Davis : l'homme rêvait d'une ville moderne où « les garçons des patrons joueraient au hockey et au baseball avec les fils des autres, que les filles des uns feraient leur devoir avec celles des autres et que tous, garçons et filles, dormiraient peut-être un jour dans le même lit » (*Arvida* : 206). On distingue donc une première figure spatiale qui relève d'abord de l'espace projeté. La fondation même de la ville d'*Arvida* fut basée sur une

illusion voulant que patrons anglophones et ouvriers francophones y cohabitent en parfaite harmonie. Pourtant, en réalité, ce ne fut pas toujours le cas ; le narrateur précise en note de bas de page « que cette vision a quelque chose d'embelli. Dans le dessin original de la ville, [...] le quartier dit "des Anglais" et celui dit "des ouvriers" étaient construits à bonne distance » (*Arvida* : 206). En effet, même si le narrateur prétend rapporter des éléments historiques, la mémoire qu'il convie dans son récit semble altérée par l'utopie fondatrice du lieu. De ce fait, utopie et mémoire seraient en quelque sorte paradoxalement interdépendantes puisque le narrateur emploie ces deux éléments pourtant contradictoires pour raconter la création d'Arvida.

Ainsi, même lorsque le narrateur rapporte des événements qui se déroulent à l'époque moderne, l'utopie semble toujours fusionnée avec la mémoire. À titre d'exemple, des habitants souhaitent que la ville soit officiellement reconnue par l'UNESCO : « Périodiquement, on évoque l'intronisation éventuelle de la ville au patrimoine mondial de l'UNESCO. Je pense qu'ils en parlaient en la construisant » (*Arvida* : p. 207). Le narrateur exprime de façon hyperbolique le fait qu'à sa fondation, les bâtisseurs voyaient déjà la future importance mondiale de leur ville. Fondée à la suite de la Deuxième Guerre mondiale par les Nations-Unies, l'UNESCO dresse un inventaire des hauts-lieux du monde ayant acquis un certain statut par leur histoire, par leur caractère unique ou par leur importance mondiale. Même s'il reste impossible que les habitants parlent de l'UNESCO lors de sa construction, le narrateur voulait simplement dire qu'on parle de ce projet d'intronisation depuis très longtemps à Arvida. Toutefois, Arvida eut un rôle à jouer durant cette guerre, car l'aluminium produit par l'usine Vaudreuil « entrainé dans la composition du

fuselage des avions alliés » (*Arvida* : 208). On exagère par contre son importance puisqu'en 2010, un conseiller municipal ira même jusqu'à dire que « [s]ans Arvida, les Allemands auraient peut-être gagné la guerre » (*Arvida* : 208). De cette façon, la version utopique d'Arvida semble toujours effective à notre époque. Celle-ci dépasse même le cadre de la fiction étant donné qu'Arvida, le lieu référentiel, fait officiellement partie du patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2018. *La Presse* décrit d'ailleurs cette ville comme étant un projet de société tout à fait égalitaire : « La ville a été bâtie pour accueillir les patrons, et tous les travailleurs "quelle que soit leur classe sociale, quelle que soit leur place dans l'entreprise et quelle que soit leur race" » (*La Presse*). Même si l'idée est louable, ce projet idéaliste est-il si égalitaire ? Rappelons que, selon le narrateur, les quartiers des patrons et des ouvriers ont été construits loin l'un de l'autre... Mais l'utopie mise en place depuis la fondation d'Arvida se perpétue donc jusque dans les journaux nationaux.

2.1.2 Entre lieu de mémoire et lieu imaginaire

Il semble d'emblée évident qu'Arvida incarne un lieu de mémoire : dans ce récit, on relate sa fondation ainsi que plusieurs événements qui font ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Il n'est donc pas anodin que cette ville fasse son entrée dans le patrimoine mondial de l'UNESCO, vu son importance durant la Seconde Guerre mondiale. Fondée sur une utopie égalitaire, la ville porte toujours cette vision idéaliste partagée par les habitants : « C'est comme ça qu'on voyait la ville dans ma famille, et même aujourd'hui, il est difficile d'en faire démordre mon père » (*Arvida* : 206). L'utopie ne faisant qu'un avec la réelle mémoire du lieu, on dénote ainsi une hybridité quelque peu paradoxale. Est-il

possible de réconcilier ce paradoxe en explorant un autre type de lieu suggéré par la typologie de Christiane Lahaie ? Qu'en serait-il du lieu imaginaire ? Certes, Arvida ne représente pas une figure spatiale inventée de toute pièce par l'auteur. Toutefois, parce qu'elle est mythifiée tout au long du récit, cette ville semble emprunter quelques caractéristiques du lieu imaginaire, plus particulièrement celles du mythe littéraire de l'El Dorado.

Par l'utilisation du terme « mythe », je réfère ici à Pierre Brunel qui, dans son *Dictionnaire des mythes littéraires*, définit ce genre comme « une représentation idéalisée d'un état de l'humanité, tant dans le passé que dans un avenir fictif » (1988 : 1432). Cela dit, selon les prescriptions de Lahaie, le lieu imaginaire n'a pas de référent dans la réalité. En effet, ce type de lieu réfère plutôt à un mythe immédiat ou « construit par une œuvre artistique » (Lahaie, 2009 : 38). Provenant de la découverte et de la conquête de l'Amérique, l'El Dorado fut d'abord une réalité historique qui se transforma en fiction pour devenir un mythe littéraire. Ce lieu imaginaire incarne sommairement le mirage d'un nouveau « Paradis Terrestre », un « royaume aux fabuleuses richesses », souvent représenté dans la littérature par « l'Amérique tout entière, immense, fertile, à la fécondité incroyable et d'une beauté qui paralysait les plus endurcis » (Brunel, 1988 : 561-562). Marqué par un éloignement géographique, l'El Dorado de Voltaire, par exemple, se caractérise par « une structure autonome coupée de l'extérieur » (Brunel, 1988 : 1436). À l'image de cette vision idéaliste de l'Amérique, Arvida représente une « version nordique de l'El Dorado, un rêve américain délocalisé de quelques milliers de kilomètres » (*Arvida* : 210). Par sa modernité, son isolement et son caractère idéaliste, Arvida incarne effectivement ce mythe littéraire.

« Arvida n'a jamais été une ville au cœur de l'histoire, mais un lieu rigoureusement en dehors. [...] [A]ttirés par la richesse du pays, [...] des Américains, des Anglais et des gens des quatre coins de la terre » (*Arvida* : 209) sont venus s'installer à Arvida dans l'espoir de recommencer une nouvelle vie. Ils sont venus de partout : de Russie, d'Italie, de Pologne, de Hollande, de Grèce, du Japon, de Catalogne, d'Irlande et d'Écosse (*Arvida* : 209-210). Le narrateur dresse la liste des familles fondatrices et de leur provenance. De cette façon, on a l'impression qu'Arvida devient le « centre du monde », un type d'espace mythique récurrent dans toutes les mythologies, ce qui accentue une fois de plus son importance.

Si les familles fondatrices furent d'abord attirées par la richesse, elles l'étaient également par l'idée d'oublier leur vie d'avant et de tout recommencer. Pour ces colonisateurs, Arvida représentait « une terre d'asile où pratiquement tout pouvait être effacé et oublié. Arvida était une ville de deuxième chance, d'espoirs indus et de jeux, aussi » (*Arvida* : 213). D'un côté, même si le narrateur fait état des événements historiques entourant la fondation de la ville, ce récit porte paradoxalement sur l'oubli, s'opposant ainsi à ce qui concerne la mémoire du lieu. D'un autre côté, le fait que le narrateur raconte les événements qui s'y sont déroulés contribue à raviver la mémoire du lieu. Autrement dit, le narrateur réfère à des espaces mémoriels, soit ses propres souvenirs et ceux qu'on lui a relatés, pour construire son récit.

En somme, par son caractère mythique, mais aussi par son caractère historique documenté et ancré dans le réel, Arvida devient un lieu hybride à mi-chemin entre le lieu mythique de l'El Dorado et le lieu de mémoire, où l'utopie fait partie intégrante de l'histoire.

2.1.3 De la petite histoire à la grande Histoire

Certains auteurs du néoterroir tissent des liens étroits entre « leur jeunesse et la jeunesse de leur pays, parlant dans leurs histoires autant des souliers Adidas et des jeux vidéo Atari que "de colonisation en Abitibi et au Lac-Saint-Jean, de patriotes de 1837-1838 défaits et menteurs, d'industrialisation, de villages, de valeurs anciennes, de Chevaliers de Colomb, de Filles d'Isabelle" » (Mercier et Archibald, 2015 : 98) et le récit d'Archibald s'inscrit dans cette foulée. Ce faisant, le récit familial du narrateur dans « Foyer des loisirs et de l'oubli » relate le récit historique de la ville d'Arvida. En effet, ses grands-parents furent d'abord attirés par l'oubli puisqu'ils désiraient effacer un secret honteux : « Ma grand-mère s'est mariée ronde et mes grands-parents ont fui Beauport pour effacer la tache originelle » (*Arvida* : 213). Séduit par *l'américain dream*, c'est-à-dire par l'opportunité de tout recommencer ailleurs, le grand-père souhaitait d'abord oublier le passé. Toutefois, il choisit également cette ville parce qu'il pourra y déployer ses talents sportifs. « À partir de là, le destin de [sa] famille fut intimement lié à cette ville de loisirs et d'oubli, où chacun pouvait devenir un saint même après avoir fauté et où on pouvait briller d'une gloire sportive » (*Arvida* : 214). Le titre même du récit évoque ces deux aspects de la ville : « Foyer des loisirs et de l'oubli », le « foyer des loisirs » étant le nom de l'aréna où se joue la partie de hockey légendaire.

Si l'histoire de la famille du narrateur et celle de la ville sont étroitement liées, leurs destins le sont également tout le long du récit puisque ces deux entités suivent toutes deux une certaine décadence. Le narrateur le mentionne clairement : « Il est important de le

souligner : de cette ville dont je chante les années de gloire, je n'ai connu moi-même que le déclin et le déclin de ma famille dedans » (*Arvida* : 218). Durant l'année de naissance du narrateur, Arvida s'est fusionnée à la ville de Jonquière : « Le dessin des lieux restait le même, mais leur statut changeait. Arvida, ville fermée et modèle, n'existait plus » (*Arvida* : 218-219). Par cette fusion, la ville d'Arvida perd en quelque sorte son nom, et donc une partie de son identité, de son territoire et même de sa mémoire. De la même façon, les membres de la famille Archibald affrontent plusieurs épreuves, à commencer par les problèmes de santé des grands-parents, mais aussi de l'oncle du narrateur « gravement malade des reins » (*Arvida* : 215). À la fin du récit, on apprend d'ailleurs que la grand-mère du narrateur est atteinte d'Alzheimer : « Elle se souvenait de son enfance et de son adolescence et de toute sa vie jusqu'au mariage, mais elle avait oublié Arvida » (*Arvida* : 233). Si Arvida a perdu une partie de sa mémoire par sa fusion, il en est de même pour la famille du narrateur : la maladie et le décès de cette aïeule l'illustrent bien. Il n'est pas anodin que la grand-mère perde la mémoire à la fin du récit puisqu'au départ, celle-ci est venue à Arvida pour faire oublier son péché. Son destin est donc si intimement lié à l'oubli qu'au final, elle en vint à oublier sa propre vie dans cette ville.

En prenant la parole pour narrer le récit fondateur d'Arvida, mais aussi pour raconter le récit familial, l'auteur souhaitait en quelque sorte contrer cet oubli. Paradoxalement, ce récit familial devait, à l'époque, être oublié, puisque, rappelons-le, ses aïeux souhaitaient cacher la honte d'avoir conçu leur premier enfant avant leur mariage. La littérature n'est-elle pas un art puissant pour conserver à la fois cette mémoire familiale et la mémoire du lieu ?

En outre, posant sa candidature pour devenir conseiller municipal, le père du narrateur essuie un échec cuisant, ce qui amène le narrateur à remettre en question le regard qu'il pose sur sa ville. Si le narrateur racontait l'histoire d'Arvida de façon plutôt idéaliste, ses illusions se dissolvent à la suite de la défaite de son père. Sa façon de voir sa ville devient alors beaucoup plus réaliste et désillusionnée : « Dans ce paysage de mon enfance, j'ai pensé que plus jamais je ne confondrais l'Arvida mythique sur laquelle ma famille régnait en songe depuis 1947 et la petite municipalité du même nom, au Saguenay » (*Arvida* : 230). Au final, le narrateur admet qu'il n'arrivait pas à discerner le lieu tel qu'il est réellement (en termes géocritiques : l'espace représenté) de l'Arvida mythique qu'il s'est imaginé (l'espace projeté). Sa vision d'Arvida demeure subjective puisque cette ville incarne, pour le narrateur, un lieu du cœur. En effet, il a vécu en ce lieu le temps fondateur de son enfance, ce qui a façonné son identité. Il n'est donc pas étonnant que son récit des « origines » soit altéré par ses souvenirs et sa vision idéaliste, voire nostalgique, de l'enfance. Tout comme Messier dans « Beaucoup et fort », Archibald met de l'avant des espaces projetés imaginaires pour représenter le territoire de façon mythique.

2.1.4 Un récit qui prend des airs légendaires

En outre, à la manière de Messier dans *Townships*, Archibald fait appel au légendaire dans son récit. Certes, Samuel Archibald ne met pas en scène des Curiosités extravagantes comme le fait Messier. D'une part, il raconte plutôt des événements historiques de façon à exagérer leur importance – à commencer par le rôle mondial qu'a joué Arvida durant la Seconde Guerre mondiale. De l'autre, en relatant la fameuse partie de

hockey opposant les Anciens Canadiens, les légendes nationales, aux étoiles locales de la ligue commerciale d'Arvida, il contribue assurément à fixer le récit, cristallisant ainsi, en quelque sorte, un patrimoine qui était jusque-là oral, ce qui donne dès lors un caractère légendaire au récit. Ayant eu lieu à la fois durant l'année de naissance du narrateur et durant celle de la fusion, cet affrontement légendaire, duquel Maurice Richard, dit le Rocket, est l'arbitre officiel, constitue « le chant du cygne de la ville, brève éclaircie au cœur de sa décadence entamée » (*Arvida* : 219). Grâce à Hardy, leur gardien de but, les joueurs locaux donnent une bonne raclée aux Anciens Canadiens dès la première période montrant qu'« au fin fond des campagnes évoluaient des sportifs discrets aussi bons, voire meilleurs que ceux des capitales » (*Arvida* : 220). Afin de donner une chance aux visiteurs, les joueurs de la région changent de gardien de but pour Rémy Bouchard en troisième période. Les Anciens Canadiens ne réussissent pourtant pas à les vaincre puisque « la chose qui brûlait en Hardy s'embrasa chez Rémy. Lui qui était un gardien de but au mieux médiocre se mit à arrêter les rondelles avec son casque, avec ses fesses, avec ses mollets, avec son dos et avec ses coudes » (*Arvida* : 225-226). Ainsi, par les événements hors de l'ordinaire qui se sont déroulés et la façon de raconter du narrateur – qui érige ni plus ni moins Rémy en héros aux pouvoirs inexplicables –, le récit prend des airs légendaires, faisant d'« une grande page d'histoire régionale » (*Arvida* : 220) un événement épique à l'échelle nationale.

Tout comme Messier, Archibald représente le territoire régional par la mise en scène de lieux de mémoire et de lieux de cœur, mais également en élevant ces figures spatiales au statut de lieux légendaires. En effet, étant donné que les espaces projetés qu'ils suscitent

valsent avec l'imaginaire et le mythique, la ville d'Arvida et le foyer des loisirs chez Archibald, tout comme la Cantine 112 et le terrain de la famille Langlais chez Messier, deviennent des lieux de légendes locales, régionales ou même nationales.

2.2 « CHAQUE MAISON DOUBLE ET DUELLE »

Gilles, agent immobilier dans la quarantaine, achète, à l'insu de sa femme Danièle et de sa fille Julie, une maison centenaire ayant appartenu à la famille Villeneuve depuis trois générations. Il la rénove peu à peu pour pouvoir y installer sa propre famille. Lorsque Gilles découvre d'horribles secrets entourant la maison, sa femme et sa fille s'expliquent des bruits suspects et des déplacements d'objets par la présence de fantômes dans la demeure ancestrale. Danièle tente de s'appropriier la maison en la décorant de diverses façons, mais les disputes éclatent de plus en plus fréquemment au sein du couple. Leurs problèmes conjugaux semblent amplifiés par la mémoire trouble de la famille Villeneuve qui hante le lieu. Danièle et sa fille quittent la maison quelques jours parce qu'elles n'en peuvent plus. Gilles, quant à lui, reste seul avec sa colère, sa violence, son alcoolisme et Mélodie, la chienne de la famille. Dans un excès de fureur et de folie, il brutalise Mélodie jusqu'à la tuer. Au retour de sa femme et de sa fille, il n'a jamais avoué sa faute. Même plusieurs années plus tard, lorsque Julie a elle-même des enfants, il continue de mentir pour cacher la vérité. Pour sa part, Gilles a une nouvelle femme avec laquelle il habite toujours la maison, mais il ne lui a jamais dévoilé les histoires mystérieuses qui entouraient leur demeure.

2.2.1 Une maison centenaire ou la mémoire de la famille Villeneuve

À priori, la maison que Gilles a achetée semble complètement délabrée :

« La toiture était finie et j'aurais gagé un deux que le comble avait l'air du diable aussi. Les murs du deuxième et du troisième montraient des signes d'infiltration d'eau évidents. Le sous-sol était une cave humide pis on voyait rien qu'à l'odeur que le drain français avait tendance à boucher. Le court de tennis en arrière faisait chic, ça c'est sûr, mais il était à l'abandon depuis au moins dix ans. La cerise sur le sundae : un peu partout sur le terrain, il y avait des affaires que le vendeur essayait de faire passer pour des sculptures, mais qui avaient l'air de rebus ramenés d'une cour à scrap » (*Arvida* : 254).

Même si cette vieille maison représente un véritable cauchemar de rénovations, l'agent immobilier semble avoir eu un mystérieux coup de foudre pour celle-ci : « Je la trouvais belle cette maison-là, avec son toit brisé en mansarde avec du bardeau d'asphalte gris qui pelait par-dessus, ses deux lucarnes engagées sur la surface d'en avant, ses grands volets en cèdre pis ses murs chaulés à bout d'âge. C'était plus fort que moi » (*Arvida* : 256). Indubitablement, cette résidence exerce sur lui une forte attraction par son cachet authentique, mais aussi par son historique – ou par extension : sa mémoire. En effet, elle appartenait à la famille Villeneuve, bien connue de la région, depuis trois générations. Gilles est séduit par le fait de s'approprier un héritage possédé par une famille depuis si longtemps : « il y a quelque chose de bizarre à reprendre une demeure ancestrale. C'était pas ma première maison, mais c'était la première qui me donnait l'impression qu'il fallait que je l'arrache à quelqu'un d'autre. Avant que je profite de la décadence des Villeneuve pour la racheter, trois générations avaient habité la maison en croyant qu'elle leur revenait de droit » (*Arvida* : 261). Le narrateur est donc conscient des souvenirs qui habitent cette maison depuis des générations. Accordant beaucoup d'importance à la mémoire du lieu,

Gilles accepte qu'une partie de ce passé fasse partie de son présent : « Quand un homme achète une pareille bâtisse, il achète le nid et la coquille d'un autre, le filage d'un autre pis les idées d'un autre pis il faut qu'il décide, d'une certaine manière, à quel point il va devenir cet homme-là, quelle partie de cet homme-là va devenir une partie de lui-même » (*Arvida* : 261). D'une certaine façon, Gilles s'approprie la mémoire des Villeneuve, et celle-ci aura une mauvaise influence sur sa propre famille.

Durant les travaux de rénovation, le narrateur effectue en effet des découvertes qui le poussent à se questionner plus profondément sur les événements passés entourant la maison et les membres de la famille Villeneuve. Il découvre bientôt une pièce condamnée dans les combles; il a d'ailleurs dû se servir de sa scie mécanique pour ouvrir la porte. Cette pièce secrète aurait servi de chambres pour Vallaire et Thibeau, deux fils cadets de la famille, qui étaient handicapés. Le premier « était pas infirme, il était juste débile mental » (*Arvida* : 271). L'autre se déplaçait en fauteuil roulant parce qu'il souffrait de la maladie de Charlevoix, incapable de marcher depuis ses douze ans. En dessous du lit de Vallaire, Gilles trouve le signe du diable tracé au canif dans le bois du plancher, ce qui lui donne froid dans le dos. Curieux d'en savoir plus à ce sujet, il se renseigne auprès d'une bonne connaissance de la famille, Armand Sénécal. Ce dernier lui raconte les événements entourant ces deux infirmes: celui qui héritait de la maison héritait également des deux fils cadets, dont il devait prendre soin. Après une vie cachée dans le grenier de cette maison, les deux frères se seraient suicidés non loin de la maison en se jetant du haut d'une falaise, tout près de l'ancienne carrière de roches, où les Villeneuve avaient déjà opéré une entreprise.

Le rapport de police mentionne très peu de détails entourant cette affaire. La famille Villeneuve semble cacher cet évènement comme ils ont caché leurs cadets au grenier.

Le narrateur a beau insister : « Ça fait pas de ma maison une maison hantée » (*Arvida* : 273), il ne fait que se contredire puisqu'il affirme plus tôt dans le récit qu'« il y a eu des vraies affaires bizarres avec la maison quand je suis rentré dedans. Deux affaires qui auraient jamais fait autant de mal si mon ex-femme les avait pas racontées à une petite fille de douze ans qui aimait trop les histoires de peur » (*Arvida* : 267). Même s'il n'adhère pas aux croyances surnaturelles de sa femme et de sa fille, Gilles semble avoir été secoué par cette histoire et y accorde tout de même de l'importance : « Je sais pas qui Vallaire pis Thibeau ont voulu maudire en gravant le signe du diable sur le plancher, mais c'est la malédiction d'un autre, astheure » (*Arvida* : 274). Ainsi, selon le narrateur, la maison est toujours imprégnée de la mémoire de la famille Villeneuve. Les sombres évènements entourant cette famille en feraient même un lieu maudit, où la mémoire du passé (représentée par les espaces projetés) prend le pas sur le lieu tel qu'il est dans le présent. Effectivement, les espaces projetés mémoriels se transforment en espaces projetés fantasmagoriques lorsque Danièle affirme : « Gilles, [t]a maudite vieille maison est pleine de fantômes » (*Arvida* : 264). Sa femme tente donc de purifier la maison par tous les moyens, mais surtout en la redécorant de mille façons, ce qui énerve Gilles et accentue leurs problèmes conjugaux. Quant à sa fille Julie, elle consigne minutieusement dans un cahier toutes les dates et les heures où le chien jappe sans raison, où on entend du bruit de l'intérieur des murs, où des objets (comme des clés d'auto ou des bottes d'hiver) ont été déplacés et où on a senti une présence dans la maison (*Arvida* : 275). Les souvenirs liés au

lieu (en termes géocritiques : la mémoire du lieu et les espaces projetés qui en découlent) affectent donc grandement leur bien-être dans cette maison, et une rupture s'ensuit. Lorsque Danièle et Julie quittent la maison, Gilles tue de sang-froid le chien de la famille : « Je pourrais dire que j'étais fou ou pris du diable ou possédé par le démon gémeau de Vallaire pis Thibeau Villeneuve » (*Arvida* : 292). Possédé par la mémoire du lieu, il commet cet acte horrible qu'il n'avoue jamais à sa nouvelle femme et encore moins à sa fille, même plusieurs années après les faits.

Si la mémoire du lieu fait naître des fantasmes dans l'imagination du narrateur et de sa famille, il n'en est pas de même pour tous les personnages qui habitent la maison. En effet, Gilles décide de construire des loyers au deuxième étage de sa maison – autrement dit : il rénove, comme pour effacer toute trace du passé – et y installe des locataires : « Pis jamais personne s'est plaint de quoi que ce soit, y compris la mère et sa fille qui ont habité dans l'appartement où il y avait avant la chambre de Thibeau pis Vallaire » (*Arvida* : 287). Ignorant tout des événements entourant ce lieu, ces locataires ne perçoivent pas les prétendus « fantômes » qui habitent la maison. Le lieu de mémoire n'est donc pas reconnu comme tel par ces nouveaux occupants. Si les lieux ont la signification qu'on leur donne, comme le mentionne Mario Bédard dans sa typologie du haut-lieu (Bédard, 2002 : 70), cette maison centenaire ne porte pas le même sens pour tous les personnages qui l'habitent.

2.2.2 Réversibilité cadre-personnage : le couple et la maison

Dans « Chaque maison double et duelle », la figure spatiale prédominante du récit correspond évidemment à la maison centenaire des Villeneuve achetée et rénovée (deux

fois plutôt qu'une) par Gilles. Cette figure spatiale semble montrer plusieurs correspondances avec le couple qui y habite de telle sorte qu'il est possible d'établir une certaine réversibilité entre le couple de Gilles et Danièle et la maison centenaire qu'ils semblent rénover à perpétuité. Dès l'incipit, la violence avec laquelle Gilles démolit les murs de la maison préfigure l'intensité des problèmes conjugaux de son couple : « J'ai parti ma scie mécanique en plein milieu du salon pis j'ai charcuté les murs comme un vrai malade » (*Arvida* : 253). Le caractère agressif du personnage envers sa femme et les chicanes préexistantes sont ainsi d'emblée suggérés dès les premières descriptions de la demeure.

Cette volonté de recommencement rappelle la recherche d'un El Dorado précédemment évoquée dans « Foyer des loisirs et de l'oubli ». Toutefois, le fait de déménager, de tout recommencer dans un nouveau lieu (une maison en ruines qu'on tente de restaurer, il importe de le souligner) ne permet pas au couple d'effacer le passé, au contraire. La maison centenaire et la mémoire qu'elle renferme ravivent plutôt leurs conflits, leurs travers et leurs souvenirs douloureux, symbolisant ainsi la malhonnêteté, les chicanes et la violence qui définissent leur couple depuis très longtemps : « La petite pense que la maison a détruit notre mariage à sa mère pis à moi. [...] Mais la vérité c'est que c'était gâché bien avant qu'on arrive ici. Je lui dirai jamais, mais on était condamnés quand Julie est née. Tout ce qui allait pas avec nous deux s'est mis à aller encore plus mal après ça. Danièle était folle pis moi je buvais » (*Arvida* : 277). Les tromperies et la mésentente se sont simplement poursuivies avec l'acquisition de cette maison, devenue miroir de leur couple. Notons d'ailleurs que la famille de Gilles n'en connaît pas l'existence avant le jour

du déménagement. Il l'a en effet achetée à l'insu de sa conjointe et y a effectué plusieurs travaux en cachette, de telle sorte que « toute la ville savait que [il] avai[t] acheté la maison sauf [s]a femme pis [s]a fille » (*Arvida* : 259). Les mensonges et les secrets de Gilles vont en s'amplifiant d'année en année, si bien qu'il n'avoue jamais le meurtre de Mélodie à sa fille. De cette façon, il perpétue en quelque sorte la mémoire du lieu : Gilles cache sa culpabilité comme les Villeneuve ont caché leurs fils infirmes et les événements les concernant.

En outre, le destin du couple de Danièle et Gilles ainsi que celui de la maison sont étroitement liés tout le long du récit si bien que les phénomènes paranormaux se confondent avec l'atmosphère cacophonique des chicanes conjugales : « Il y avait tellement de portes claquées dans ce temps-là que ça pouvait pas faire de mal d'en mettre deux ou trois sur le dos des fantômes » (*Arvida* : 276). Comme si la mémoire des lieux cohabitait avec le couple amplifiant leurs travers et incarnant l'intensité de leurs querelles. Lorsque Danièle quitte finalement la maison avec sa fille, Gilles « rest[e] tout seul dans la maison, tout seul avec le chien jappeux pis les échos de nos chicanes pis des drames antiques de la famille Villeneuve » (*Arvida* : 282). Si les « énergies négatives » (*Arvida* : 276) ressenties par Danièle proviennent des fantômes du passé, elles se confondent également avec l'histoire du couple. En somme, cette maison en ruines représente ce couple « en ruines » depuis un moment qui tente tant bien que mal de recoller les morceaux dans un lieu de recommencement.

D'ailleurs, l'excipit du récit exprime une fois de plus cette réversibilité entre le couple et la maison. Dans la clause du texte, le gendre de Gilles lui dit : « les maisons

comme la vôtre, elles rendent juste ce qu'on leur donne », ce à quoi le narrateur acquiesce : « c'est probablement la chose la plus intelligente qu'on peut dire, de ma maison, comme de bien des affaires. Elles rendent ce qu'on leur donne » (*Arvida* : 295). Gilles a charcuté avec violence les murs de la maison à la scie mécanique dès qu'il en a fait l'acquisition et la maison lui a « rendu » cette violence en tourmentant sa famille. Et « comme de bien des affaires », il en est de même pour son couple : la violence psychologique, la manipulation et les secrets, qui étaient présents bien avant leur déménagement, se sont décuplés en ce lieu. Alors qu'il voulait offrir un nouveau départ à sa famille, Gilles les mène au contraire vers la déchéance, de la même façon que la famille du narrateur dans « Foyer des loisirs et de l'oubli ».

2.2.3 Le retour du mythe et de la légende

Les autres récits précédemment analysés dans le cadre de ce mémoire touchent tous d'une certaine façon au mythe ou au légendaire et ce dernier récit ne fait pas exception. Dès l'incipit, le narrateur met en doute la crédibilité du récit : « Sont plusieurs qui disent "Ça se peut pas" pis je les comprends parce qu'il y a beaucoup d'histoires dures à croire sur cette maison-là » (*Arvida* : 253), ce qui annonce d'ores et déjà le caractère extraordinaire, voire légendaire du récit. D'ailleurs, la phrase initiale de l'histoire : « Sont pas beaucoup qui me croient, mais... » (*Arvida* : 253) se répète à quelques reprises durant le récit, lorsque le narrateur raconte des faits qui semblent davantage appartenir au cadre fantastique plutôt qu'au cadre réaliste. Bien que l'ancrage dans un lieu référentiel confère au récit une certaine crédibilité, la figure spatiale de la maison est tellement liée à la mort (la découverte

d'un cadavre de chat en décomposition dans la cave, le suicide des deux infirmes, le meurtre du chien de la famille) qu'il n'est pas étonnant que ce lieu stimule l'imagination des personnages, mais aussi celle du lecteur, par sa mémoire obscure. Le narrateur se sert d'ailleurs du surnaturel pour cacher sa culpabilité par rapport à la mort du chien, comme d'autres hommes l'ont fait avant lui dans les légendes québécoises : « Les hommes d'antan inventaient des fantômes, des vampires pis des loups-garous pour les accuser des crimes qu'ils faisaient eux autres mêmes pis moi j'étais pas meilleur qu'eux, j'étais pas meilleur que personne. C'est pas un fantôme ou un démon qui a tué Mélodie, c'est juste moi. Moi, ma folie pis mes mains » (*Arvida* : 292-293). Autrement dit, Gilles profite des mystères entourant la maison pour cacher la vérité à sa famille et ne jamais avouer sa faute.

D'un autre côté, les phénomènes surnaturels soulevés dans ce récit s'accompagnent toujours d'une explication rationnelle et relativement satisfaisante, ne laissant aucun détail mystérieusement inexpliqué. Ainsi, malgré le caractère extraordinaire des événements racontés dans ce récit, celui-ci reste ancré dans un cadre réaliste. Si Messier mettait en scène des Curiosités dans ses récits (notamment deux serveuses siamoises et un char allégorique improbable), le légendaire soulevé par Archibald se traduit plutôt par la présence d'événements extraordinaires (comme une partie de hockey où les joueurs locaux écrasent les Anciens Canadiens ou bien une famille qui déménage dans une maison « hantée ») qui captent la curiosité du lecteur. Il semble que ces auteurs jouent, tous deux, à leur façon, avec les limites de la vraisemblance, sans toutefois franchir totalement le pas vers le fantastique ou le merveilleux, du moins concernant les récits sélectionnés dans le cadre de ce mémoire.

CONCLUSION GÉNÉRALE

En définitive, cette étude géocritique a permis de mettre en lumière la représentation du territoire de trois régions du Québec : la mienne, dans mon volet création et celle de deux écrivains contemporains, dans ma partie réflexion. Par l'analyse de quatre récits du néoterroir soit « Cantine 112, Sainte-Cécile-de-Milton » et « Beaucoup et fort » de William S. Messier (*Townships*) ainsi que « Foyer des loisirs et de l'oubli » et « Chaque maison double et duelle » du Samuel Archibald (*Arvida*), j'ai soutenu l'hypothèse que le territoire est représenté par la mise en scène de hauts-lieux, plus spécifiquement par les lieux de mémoire et les lieux du cœur, mais aussi par des liens étroits qui se tissent entre les personnages et les lieux.

À la suite de l'interprétation des différentes figures spatiales présentées dans ces récits, on voit que la représentation du territoire s'avère beaucoup plus complexe qu'elle ne le paraissait au départ. En effet, dans « Cantine 112, Sainte-Cécile-de-Milton », le premier récit de *Townships*, on découvre le territoire par le point de vue ironique d'un narrateur urbain, en focalisation interne, ce qui fait ressortir la médiocrité et le ridicule de Sainte-Cécile-de-Milton et des gens qui l'habitent, notamment par l'emploi de caricatures réductrices et par la mise en scène de stéréotypes ruraux. La Cantine 112 devient le microcosme de Sainte-Cécile-de-Milton, puisque ce lieu de rassemblement des travailleurs et des résidents permet d'appréhender le village lui-même, mais aussi, par extension, tout le territoire frontalier des Cantons-de-l'Est. Bien que le ton demeure péjoratif par moments, le narrateur souligne le caractère légendaire des jumelles siamoises qui, par leur singularité, attirent une curiosité qui dépasse les frontières du Québec. Par leur réputation

internationale, les serveuses représentent métonymiquement la Cantine 112, le territoire estrien, voire le Québec entier, car elles incarnent la double identité des Québécois et leur refus de se séparer.

Dans « Beaucoup et fort », son second récit, Messier emploie les mêmes éléments en les adaptant à une nouvelle intrigue, soit le narrateur écrivain et la mise en scène d'une autre Curiosité, cette fois-ci représentée par un objet inusité : un char allégorique remisé dans la grange des Van Dorn. Une fois de plus, cette Curiosité évoque métaphoriquement le Québec, son projet d'indépendance remisé aux oubliettes, et son désir de prendre possession du territoire. Tout comme dans le récit précédent, le personnage principal exprime une double identité, notamment par son héritage familial francophone et anglophone. Celui-ci dénote à la fois la porosité du territoire frontalier des Cantons-de-l'Est et le désir de réconcilier cette dualité non par la *séparation*, mais bien par la *fusion* des deux entités, tout comme le personnage arrive à fusionner l'espace réel et l'espace imaginaire.

Quant aux récits d'Archibald, dans « Foyer des loisirs et de l'oubli », Arvida, la figure spatiale principale, a été construite sur une utopie qui nourrit la mémoire du lieu et vice-versa. Le mythe de l'El Dorado, de la ville égalitaire idéale faisant partie de l'imaginaire collectif avant même sa fondation, incarne cet idéalisme qui appartient à son histoire de telle sorte que, dans la représentation d'Arvida, l'utopie se confond avec la mémoire du lieu. De cette façon, on assiste à une certaine hybridité du haut-lieu de la ville d'Arvida, à mi-chemin entre le lieu de mémoire et le lieu imaginaire, deux types de lieux pourtant contradictoires. La réconciliation de deux univers opposés n'est pas sans rappeler

la double identité canadienne-française, abordée par Messier, notamment dans « Beaucoup et fort ». L'histoire de la famille Archibald rencontre l'Histoire mondiale vue l'importance d'Arvida durant la Deuxième Guerre mondiale. Ainsi, le récit familial est intimement lié à celui de la ville : les deux évoquent l'oubli, la passion pour le sport et la déchéance. Si le caractère légendaire des récits de Messier passait par la mise en scène de Curiosités, ceux d'Archibald prennent des airs de légendes à cause des événements singuliers qui y sont rapportés. En effet, une partie de hockey où les joueurs locaux battent à plate couture les étoiles de la ligue nationale marque indubitablement l'imaginaire collectif jusqu'à devenir une légende dans le patrimoine oral du territoire régional.

Il en est de même pour la funeste mémoire de la maison centenaire dans « Chaque maison double et duelle », mettant en scène des événements exceptionnels qui frôlent le fantastique et confèrent au récit son caractère légendaire. Si le lieu de mémoire a une incidence sur les personnages qui l'habitent, cette relation de correspondance se traduit par une réversibilité cadre-personnage entre le couple et la maison, et ce, dès l'incipit, où la violence avec laquelle le narrateur effectue ses rénovations est révélatrice de l'intensité de ses problèmes conjugaux.

De cette façon, l'analyse de ces quatre récits confirme l'hypothèse voulant que la représentation du territoire régional s'effectue par la mise en scène de hauts-lieux, la plupart du temps par des lieux de mémoire et quelquefois par des lieux du cœur. Cette représentation passe en effet par les liens étroits qui se tissent entre les lieux et les personnages, particulièrement à travers les espaces projetés, qu'ils soient mémoriels ou fantasmagoriques. Toutefois, dans les quatre récits analysés, la représentation du territoire

régional implique aussi une volonté de mettre la parole elle-même en scène – comme si les *espaces* restaient nécessairement et intimement toujours liés à la narration du *temps* sous toutes ses formes : passé personnel et familial, patrimoine, Histoire. Dans un cas, c'est un narrateur écrivain provenant de la ville qui donne sa vision de la vie rurale pour représenter les lieux qu'il découvre ; dans l'autre, un natif qui s'appuie sur l'histoire familiale et l'histoire locale pour raconter *ses* lieux. Ainsi, dans *Townships* comme dans *Arvida*, les récits portent une signification métaphorique et métonymique qui dépasse le cadre du territoire régional, devenant des témoignages relatant des événements ayant marqué l'histoire nationale. De plus, chacun à leur façon, ces deux auteurs mettent à profit le caractère légendaire de leur récit pour représenter le territoire régional en l'élevant au rang de figure mythique.

La rédaction de ce mémoire de maîtrise en recherche-crédation m'a permis d'approfondir mes connaissances sur le néoterroir, un mouvement artistique en pleine expansion à notre époque contemporaine, mais aussi de m'inscrire à l'intérieur de ce mouvement. De ce fait, j'ai pu explorer différents lieux du territoire témiscouatain qui se trouvaient presque exclusivement dans le patrimoine oral régional. De plus, l'analyse d'un corpus du néoterroir a inspiré mon processus d'écriture sur plusieurs aspects. D'abord, tout comme Messier dans « Cantine 112, Sainte-Cécile-de-Milton » et comme Archibald dans « Foyer des loisirs et de l'oubli », mes récits racontent l'origine des lieux et de leur toponyme. À l'instar de ces auteurs, j'ai opté pour une narration intradiégétique en focalisation interne, ce qui me permet de traiter du thème de l'enfance par les espaces projetés mémoriels, comme le fait Archibald. À la manière de ce dernier, ce thème quelque

peu nostalgique est toutefois accompagné par celui de la désillusion. Si mon récit « Le brise-culottes » soulève la double identité canadienne-française du personnage, comme le fait Messier dans « Beaucoup et fort », la plupart de mes récits montrent davantage de correspondances avec ceux d'Archibald. En effet, ma façon d'introduire le légendaire, par des événements qui sortent de l'ordinaire (un accouchement sur le pont de glace ou l'incendie d'une grange par exemple), rappelle l'écriture de cet auteur saguenéen. Comme plusieurs écrivains du néoterroir, dont Archibald, je tisse des liens entre le récit individuel de la narratrice et certains épisodes de l'Histoire régionale et nationale. De ce fait, des éléments du passé tels que la prohibition, les écoles de rang et la drave ponctuent le grand récit, témoignant de l'évolution psychologique de la narratrice tout le long du recueil.

Somme toute, une étude portant sur la représentation du territoire régional dans un corpus du néoterroir allait de soi avec l'approche géocritique de Lahaie et géosymbolique de Bédard, car les œuvres du néoterroir sont fortement imprégnées par les éléments naturels et culturels du territoire, et ce, quel que soit leur genre littéraire. De cette façon, ce mouvement contemporain fleurissant mériterait une plus vaste analyse, laquelle serait consacrée à un corpus plus étendu incluant la poésie et le roman, en plus du récit. Cette étude permettrait notamment de mettre en lumière un autre aspect de l'écriture typique de ce courant : la reproduction des effets de l'oralité et le rapport singulier à la langue, qui est, d'une autre manière, directement lié aux espaces mis en scène dans ces œuvres.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

CORPUS ÉTUDIÉ

Archibald, S. (2011). *Arvida*. Montréal, Le Quartanier.

Messier, W. S. (2009). *Townships*. Montréal, Marchand de feuilles.

CORPUS SECONDAIRE

Archibald, S. (2013). *Le sel de la terre*. Montréal, Atelier 10.

Archibald, S. (2013). *Quinze pour cent*. Montréal, Quartanier.

Archibald, S. (2016). *Saint-André-de-l'Épouvante*. Montréal, Le Quartanier.

Bock, R. (2013). *Atavismes*. Montréal, Boréal.

Messier, W. (2010). *Épique*. Montréal, Marchand de feuilles.

Messier, W. (2013). *Dixie*. Montréal, Marchand de feuilles.

Messier, W. (2017). *Le basketball et ses fondamentaux*. Montréal, Quartanier.

SUR SAMUEL ARCHIBALD

Archibald, S. (2012). « Le néoterroir et moi ». *Liberté*. 53 (3) : 16-26.

Archibald, S. (2015). « La Tché'n'ssâ, les régions et moi ». *Québec français* (175) : 97-99.

Archibald, S. (2016). « Dialogues américains ». *L'inconvénient* (63) : 19.

Beaudet, G., S. Santini, J. Bélisle, S. Mercier et M.-E. Lapointe (2014). « Arvida, une urbanité métissée ». *Spirale* (250) : 35-36.

Lord, M. (2012). « Samuel Archibald, Jean-Paul Daoust, Denis Saint-Jacques et Marie José des Rivières ». *Lettres québécoises*. 145 : 40-41.

Mercier-Tremblay, S. (2012). « La chaise de Samuel Archibald, Arvida de Samuel Archibald, Le Quartanier, Polygraphe, 342 p. ». *Spirale* (239) : 69-69.

Sarrazin, S. (2012). « Samuel Archibald : Fantastique région ». *Entre les lignes*. 9 (1) : 7.
Snauwaert, M. (2014). « Samuel Archibald, Marie-Claire Blais, Stéphanie Bernier, Sophie Drouin et Josée Vincent ». *Lettres québécoises* (153) : 59-60.

SUR WILLIAM S. MESSIER

- Arsenault, M. (2011). « Jacques Prud'homme, le Power Glove et le conte québécois, Épique de William S. Messier. Marchand de feuilles, 276 p. » *Spirale* (237) : 65-67.
- Brochu, A. (2011). « Louis Hamelin, Perrine Leblanc, William S. Messier ». *Lettres québécoises* (142) : 19-20.
- Clerson, D. (2010). « La mythologie des Cantons ». *XYZ*. (104) : 84-86.
- Dupuis, G. (2014). « Délivrance Dixie de William S. Messier, Marchand de feuilles, 161p. ». *Spirale* (250) : 47-48.
- Messier, W. (2010). *Le Tall tale revisité : oralité, réalisme et réalité en littérature américaine*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.
- Messier, W. (2013). « La descente ». *XYZ*. (116) : 45-45.
- Paré, Y. (2011). « Guy Lalancette, William S. Messier, Alain Olivier ». *Lettres québécoises* (143) : 32-33.
- Sarrazin, S. (2011). « William S. Messier - La voie de l'Est ». *Entre les lignes* 7 (2) : 5-5.
- Vachon, K. (2012). *L'émergence de nouvelles maisons d'édition littéraire au Québec (2000-2010) : Stratégies sur le web et les réseaux sociaux*. Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke.

SUR LE NÉOTERROIR

- Archibald, S. (2012). « Le néoterroir et moi ». *Liberté* 53 (3) : 16-26.
- Arsenault, M. (2012). « Ruralité trash ». *Liberté* 53 (3) : 38-47.
- Bock, R. (2012). « Mélange de quelques-uns de mes préjugés ». *Liberté* 53 (3) : 7-14.
- Labelle M., R. Antonius et P. Toussaint (2013). « Les nationalismes québécois face à la diversité ethnoculturelle ». *Actes du colloque annuel de la CRIEC*: 273.

- Langevin, F. (2010). « Un nouveau régionalisme ? De Sainte-Souffrance à Notre-Dame du-Cachalot, en passant par Rivière-aux-Oies (Sébastien Chabot, Éric Dupont et Christine Eddie) ». *Voix et Images* 36 (1) : 59-77.
- Lapointe, M.-E. et S. Mercier (2014). « Présentation. Territoires imaginaires ». *Spirale* (250) : 31-32
- Melançon, B. (2016). « Un roman, ses langues. Prolégomènes ». *Études françaises* 52 (2) : 105-118.
- Mercier, S. (2014). « Territoires imaginaires ». *Spirale* (250) : 84.
- Messier, W. S. (2012). « Les sentiers battus : quelques notes sur le coureur des bois ». *Liberté* 53 (3) : 27-37.
- Stepa, K. (2016). *Plus ça change... : le renouvellement de la tradition chez Régine Robin, Dany Laferrière et Ying Chen*. Thèse de doctorat. Queen's University.

SUR LE GENRE NARRATIF BREF

- Abirached, R. (1997). « Récit ». *Dictionnaire des genres et notions littéraires*. Paris, Encyclopaedia Universalis.
- Aquien, M. et Jarrety, M. (2001). « Récit ». *Lexique des termes littéraires*. Paris, Librairie générale française.
- Aubrit, J.-P. (1997). *Le conte et la nouvelle*. Paris, Armand Colin.
- Biron, M., F. Gallays et R. Vigneault (1996). *La nouvelle au Québec*. Saint-Laurent, Québec, Fides.
- Brulotte, Gaëtan (2010). *La nouvelle québécoise*. Montréal, Hurtubise.
- Boucher, J.-P. (1992). *Le recueil de nouvelles : [études sur un genre littéraire dit mineur]*. Montréal, Fides.
- Carpentier, A. (1988). « Yves Thériault et la fiction brève (Quatre remarques préliminaires à la réception des contes et nouvelles d'Yves Thériault comme objets d'étude) ». *Études littéraires* 21 (1) : 27-43.
- Gagnon, L. (1991). « La nouvelle travers les siècles ». *XYZ*. (26) : 58-67.
- Gaulin, M. (1998). « Considérations sur le genre narratif bref ». *Lettres québécoises* (89) : 45-47.
- Godenne, R. (1974). *La nouvelle française*. Paris, Presses universitaires de France.
- Godenne, R. (1981). « La nouvelle française au XXe siècle ». *Europe* 59 (628) : 6.
- Godenne, R., G. A. Vachon, J. Demers et L. Gauvin (1976). « La nouvelle française ». *Études françaises* 12 (1-2) : 103-111.
- Godenne, R. (1989). *Bibliographie critique de la nouvelle de langue française (1940-1985)*. Genève, Droz.
- Gorp, H. (1998). « Récit ». *Dictionnaire des termes littéraires*. Paris, H. Champion.
- Lahaie, C. (1998). « La nouvelle : théories et pratiques de l'écriture ». *Québec français* 108 : 62-64.

- Lahaie, C. (2001). *Lecture et écriture : une dynamique : objets et défis de la recherche en création*. Québec, Nota bene.
- Lemelin, M. (1996). « La nouvelle littéraire en Amérique francophone ». *XYZ*. (47) : 95-96.
- Lord, M. (1992). « Défense et illustration du recueil de nouvelles Jean-Pierre Boucher, Le recueil de nouvelles, études sur un genre littéraire dit mineur, Montréal, Fides, 1992, 220 p. » *Lettres québécoises* (68) : 46-46.
- Lord, M. (2011). « La nouvelle québécoise du troisième millénaire naissant : territoire de la québécity en marche ». *Québec français* 160 : 25-29.
- Massie, J.-M. (2001). *Petit manifeste à l'usage du conteur contemporain*. Montréal, Planète rebelle.
- Minelle, C. (2010). *La nouvelle québécoise, 1980-1995 : portions d'univers, fragments de récits*. Québec, L'Instant même.
- Rullier-Theuret, F. (2006). *Les genres narratifs*. Paris, Ellipses.
- Tibi, Pierre (1995). « La nouvelle : essai de compréhension d'un genre », dans Paul Carmignani [dir.]. *Aspects de la nouvelle (II)*. Perpignan, Presses universitaires de Perpignan : 9-78.

GÉOCRITIQUE, GÉOSYMBOLIQUE ET TRAITEMENT DE L'ESPACE

- Ageron, C.-R. (1997). *Les Lieux de mémoire : [la République, la nation, les France]*. Paris, Gallimard.
- Asselin, G. (2010). "Lire l'espace." *Spirale* 230 : 47-49.
- Asselin, P.-L. (2010). *Le dome (nouvelles) suivi de L'espace narratif et révolution identitaire des personnages dans Cet imperceptible mouvement de Aude*. Mémoire, Université de Sherbrooke.
- Audet, M.-C. (2005). *Arrêtez de pleuvoir, nouvelles, suivi de, Le personnage de nouvelles : Prisonnier de son espace ?* Mémoire de maîtrise. Université de Sherbrooke.
- Bachelard, G. (1957). « Introduction ». *La poétique de l'espace*. Paris, Les Presses universitaires de France.
- Baudelle, Y. (1997). « Cartographie réelle et géographie romanesque : poétique de la transposition ». *Création de l'espace et narration littéraire*. Paris, Centre de narratologie appliquée (C.N.A.) : 45-63.
- Bédard, M. (1987). « Plaidoyer de l'imaginaire pour une géographie humaniste ». *Cahiers de géographie du Québec* 31(82): 23-38.
- Bédard, M. (2002). « Une typologie du haut-lieu, ou la quadrature d'un géosymbole. » *Cahiers de géographie du Québec* 46 (127) : 49-74.
- Bédard, M. (2002). « De l'être-ensemble à l'être-au-monde : le rôle du haut-lieu. » *Ethnologies* 24 (2) : 229-241.
- Bédard, M. (2007). « La géographie culturelle québécoise : rôle et objet depuis la Révolution tranquille ». *Cahiers de géographie du Québec* 51 (143) : 219-242.
- Bédard, M. (2011). « Résonances à L'Homme et la Terre d'Éric Dardel dans la géographie culturelle québécoise ». *Cahiers de géographie du Québec* 55 (155) : 279-291.
- Bédard, M., G. Mercier et M.-H. Vandersmissen (2011). « La géographie québécoise : un objet d'intérêt et un savoir original ». *Cahiers de géographie du Québec* 55 (155) : 257-262.

- Bédard, M., G. Mercier, M.-H. Vandersmissen et C. Lahaie (2008). « L'apport structurel de l'imaginaire géographique dans l'inconscient collectif ». *Cahiers de géographie du Québec* 52 (147) : 523-541.
- Bédard, M., J. Rouffignat, G. Mercier et J. Bethemont (2002). « Géosymbolique et iconosphère bourguignonnes : continuité ou rupture paysagère ? Le cas de Baune ». *Cahiers de géographie du Québec* 46 (129) : 323-343.
- Bonnemaison, J., L. Cambrézy, L. Quinty-Bourgeois, L. Chambrézy et L. Bourgeois Quinty (1997). *Territoire*. Paris, L'Harmattan.
- Bonnemaison, J. A. D. T. (1997). *Les fondements géographiques d'une identité. 2, Les gens des lieux : histoire et géosymboles d'une société enracinée*, Paris, Éd. de l'ORSTOM.
- Bonnemaison, J. E. C. L. (1996). « Le lien territorial entre frontières et identités ». *Géographie et Cultures* 20 : 7-18.
- Bouvet, R., I. Bazié et B. El Omari (2003). *L'espace en toutes lettres*. Québec, Éditions Nota Bene.
- Boyer, M. (2004). *L'espace et le fantastique : Étude de la spatialisation dans quelques nouvelles fantastiques de Bertrand, d'Hugues Corriveau et de Carmen Marois*. Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke.
- Breux, S., G. Mercier, M.-H. Vandersmissen, M. Bédard et C. Lahaie (2008). « Ces spectres agités (Louis Hamelin, 1991) ». *Cahiers de géographie du Québec* 52 (147) : 471-487.
- Brosseau, M. (1996). *Des romans-géographes*. Paris, L'Harmattan.
- Brosseau, M. (2008). « L'espace littéraire en l'absence de description : Un défi pour l'interprétation géographique de la littérature ». *Cahiers de géographie du Québec* 52 (147) : 419-437.
- Brosseau, M. (2010). « Sujet et lieux dans l'espace autobiographique de Bukowski ». *Cahiers de géographie du Québec* 54 (153) : 517-534.
- Brosseau, M. et M. Cambron (2003). « Entre géographie et littérature : frontières et perspectives dialogiques ». *Recherches sociographiques* 44 (3) : 525-547.
- Debarbieux, B. (1995). « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique ». *L'espace géographique* 24 (2) : 97-112.

- Debarbieux, B. (1996). « Le lieu, fragment et symbole du territoire ». *Espaces et sociétés* 82-83 : 13-36.
- Debarbieux, B. (2010). « Imaginaires nationaux et post-nationaux du lieu ». *Communications* (87) : 27-41.
- Debarbieux, B. (2013). « PAQUET, Suzanne et MERCIER, Guy (dir.) (2013) Le paysage entre art et politique. Québec, Presses de l'Université Laval, 276 p. » *Cahiers de géographie du Québec* 57(162) : 517-519.
- Debarbieux, B. (2014). « Enracinement – Ancrage – Amarrage : raviver les métaphores ». *L'Espace géographique* (1) : 68.
- Di Méo, G. (1995) Patrimoine et territoire, une parenté conceptuelle. *Espaces et sociétés - Méthodes et enjeux spatiaux*, Paris, L'Harmattan, 78 : 15-34.
- Dominique, G. (2008). « Le mythe comme fondement des territoires et de l'ordre social dans les îles de l'ouest de Sumatra (Indonésie) ». *EchoGéo* (5).
- Doyon-Gosselin, B. (2008). *Pour une herméneutique de l'espace : L'œuvre romanesque de J. R. Léveillé et France Daigle*, Thèse de doctorat, Université de Moncton.
- Ferrier, J.-P. (2003). « Territoire ». *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. J. L. M. L. (dir.). Paris, Belin : 912-917.
- Foucault, M. (2004). « Des espaces autres ». *Empan* 54 : 12-19.
- Guillaud, D. (2008). « L'archéogéographie : pour une reconnaissance du passé dans l'espace ». *EchoGéo* 4 : 1-12.
- Hotte, L. et M. Noel (2012). *L'imaginaire forestier : Une géocritique de trois romans franco-ontariens*, Mémoire de maîtrise, Université d'Ottawa.
- Laforest, D. (2010). « Une brique à valeur de fanal Christiane Lahaie, Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine, Québec, L'instant même, 2009, 456 p. » *XYZ*. (104) : 86-91.
- Lahaie, C. (1999). « Écrire l'ici ou l'ailleurs ? » *Québec français* (112) : 78-80.
- Lahaie, C. (1999). « Géographies de l'imaginaire ». *Québec français* (112) : 64-65.
- Lahaie, C. (2004). « Des nouvelles du paysage ». *Contre-jour* (3) : 87-98.

- Lahaie, C. (2008). « Entre géographie et littérature : la question du lieu et de la mimésis ». *Cahiers de géographie du Québec* 52 (147) : 439-451.
- Lahaie, C. (2013). « Le paysage dans la nouvelle québécoise ». *Québec français* (169) : 40-43.
- Lahaie, C., A. Boivin, C. Gingras, S. Laflamme, R. Bergeron, M. Noël-Gaudreault et M. Brunet (2011). « Les figures spatiales évanescences de la nouvelle québécoise contemporaine ». *Québec français* (160) : 30-33.
- Lahaie, C., M. Boyer, C. Deslauriers et M.-C. Lapalme (2009). *Ces mondes brefs : pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*. Québec, L'Instant même.
- Lahaie, C. et M. Bédard (2008). « Géographie et littérature : entre le topos et la chôra ». *Cahiers de géographie du Québec* 52 (147) : 391-397.
- Lambert, F. (1998). « Espace et narration : théorie et pratique. » *Études littéraires* 30 (2) : 111-121.
- Lavallée, A. (1993). « La notion de paysage : Le cadrage de la nature entre l'art et la science ». *Horizons philosophiques* 3 (2) : 1-21.
- Lavigne, J. N. (2012). *Approches du territoire dans la littérature autochtone du Québec : La saga des Béothuks de Bernard Assiniwi et Ourse bleue de Virginia Pésémapéo Bordeleau*. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.
- Lefebvre, P. (2012). « Présentation ». *Liberté* 53 (3) : 5.
- Lessard, I. (2002). *Les transformations dans la dynamique spatiale contemporaine du Québec*, Université du Québec à Chicoutimi.
- Martin, J.-Y. (2006). « Une géographie critique de l'espace du quotidien, actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre ». *Articulo : Journal of Urban Research* (2).
- Micoud, A. (1991). *Des Hauts Lieux: la construction sociale de l'exemplarité*. Paris, CNRS.
- Nardout-Lafarge, É. (2013). « Instabilité du lieu dans la fiction narrative contemporaine. Avant-propos et notes pour un état présent ». *Temps Zéro : Revue d'Étude des Écritures Contemporaines* (6).

- Noël, M. (2012). *L'imaginaire forestier : une géocritique de trois romans franco-ontariens*. Thèse de doctorat. Université d'Ottawa.
- Nora P., dir. (1984-1992). *Les Lieux de mémoire*. Paris, Gallimard.
- Ouellet, P. (1998). « Du haut-lieu au non-lieu : l'espace du même et de l'autre ». *Voix et Images* 24 (1) : 69-81.
- Paré, A.-L. (1988). « La mémoire des lieux ». *Espace Sculpture* 5 (1) : 6-8.
- Potvin, C. (1996). « La mémoire des lieux ». *Lettres québécoises* (83) : 29-30.
- Proulx, C. (2009). *La représentation de l'espace contemporain et le statut de l'écrit dans Nikolski de Nicolas Dickner*. Mémoire de maîtrise. Université du Québec à Montréal.
- Rochon, H. (2008). *Configuration des espaces et questionnement identitaire dans les recueils de nouvelles de Jean Ethier-Blais*. Mémoire de maîtrise, Université de Moncton.
- Rosemberg, M. (2016). « La spatialité littéraire au prisme de la géographie ». *L'Espace géographique* 4 : 289-294.
- Société française de littérature générale et comparée. (2003). *Littérature et espaces : actes du XXXe Congrès de la Société française de littérature générale et comparée*. Limoges, Presses universitaires de Limoges.
- UNESCO, « L'UNESCO en bref », Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture [en ligne], URL : <https://fr.unesco.org/about-us/introducing-unesco>, consultée le 24 janvier 2019.
- Westphal, B. (2007). *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Zekri, K. (2012). « Bertrand Westphal, La Géocritique. Réel, fiction, espace ». *Itinéraires* 3 : 6.
- Ziethen, A., C. Denoyelle, J. Paterson et C. Lebrec (2013). « La littérature et l'espace ». *Arborescences* (3).

SUR LES MYTHES LITTÉRAIRES

Brunel, P. (1988). *Dictionnaire des mythes littéraires*. Paris, Éditions du Rocher.

